

Revue Internationale

maarif

Année: 7 ■ Numéro 22 ■ Janvier - Février - Mars 2026



GUÉRIR LE MONDE PAR L'ÉDUCATION



**GUÉRIR LE MONDE PAR
L'ÉDUCATION :
PLUS QU'UN SOMMET**

Doç. Dr. Zeynep Arkan



**L'ÉDUCATION EST UNE CONDITION PRÉALABLE
À LA CONSTRUCTION D'UNE CULTURE DE PAIX**

Emine Erdoğan

**LE DROIT DE RÊVER AVANT
D'ALLER À L'ÉCOLE**

Latife El-Durubi

RÉALISER ENSEMBLE UN RÊVE SCOLAIRE

Paulo Marchi

**ÉDITION TASNÁDÍ ET JULIA BARTHA
RENCONTRES AU BERCEAU DE LA
TURKOLOGIE**

Dr. Firdevs Kapusizoğlu



Le Croissant-Rouge Turc prévaut
avec votre soutien

#PASSANSTOI



Nous sommes toujours aux côtés des personnes les plus
vulnérables avec la puissance de ton soutien.

Nous sommes ici pour répandre ta bonté en ton nom.



TÜRKİYE MAARİF VAKFI
FONDATION MAARIF DE TÜRKİYE

Valoriser l'éducation

Écoles internationales Maarif, Afghanistan.

Türkiye Maarif Vakfı

E-posta: iletisim@turkiyemaarif.org | **Tel.:** +90 216 323 35 35

www.turkiyemaarif.org [f](#) [@](#) [x](#) tmaarifvakfi

22 / GUÉRIR LE MONDE PAR L'ÉDUCATION : PLUS QU'UN SOMMET / Doç. Dr. Zeynep Arkan

28 / GUÉRIR LE MONDE PAR L'ÉDUCATION / Mahmut M. Özdil

30 / L'ÉDUCATION EST UNE CONDITION PRÉALABLE À LA CONSTRUCTION D'UNE CULTURE DE PAIX / Emine Erdoğan

34 / LE DROIT DE RÊVER AVANT D'ALLER À L'ÉCOLE / Latife El-Durubi

36 / SESSION DE HAUT NIVEAU : PROBLÈMES STRUCTURELS DE L'ÉDUCATION / Mohamed Mahamoud, Boubakar Dembele, Khady D. Mbodji

42 / LA DÉCOLONISATION DES SAVOIRS AMÉLIORE-T-ELLE L'ÉDUCATION ET L'HUMANITÉ ? / Dr. Esra Albayrak

48 / COMPRENDRE L'HISTOIRE DERRIÈRE LES INÉGALITÉS / Prof. Akodah Ayewoudan

52 / ÊTRE ATTENTIF AUX SIGNAUX D'ALERTE PRÉCOCE / Prof. Martin Anibal Lopez Armangol

56 / NOUS DEVONS PRIVILÉGIER LES COMPÉTENCES SOCIO-ÉMOTIONNELLES POUR LE BIEN DE TOUS / Dr. Maida Pasic

60 / FORMER DES CITOYENS RESPONSABLES QUI CONCILIENT VALEURS LOCALES ET UNIVERSELLES / Prof. Ballo Zié

64 / RÉALISER ENSEMBLE UN RÊVE SCOLAIRE / Marie Garnier

68 / RÉALISER ENSEMBLE UN RÊVE SCOLAIRE / Paulo Marchi

72 / UN APPEL DES JEUNES À DEMAIN : DE L'IDÉE À L'ACTION / Elif Leyal Uğraş, Mehmet Hasan Yaci, Sümeyye Sena Polat



GUÉRIR
LE MONDE
PAR
L'ÉDUCATION

5 DÉCEMBRE
'25



Dr. Firdevs Kapisuzoğlu

ÉDITION
TASNÁDI ET
JULIA BARTHA
RENCONTRES AU
BERCEAU DE LA
TURKOLOGIE

14



04 / INTRODUCTION

Améliorer le monde
par l'éducation
Mahmut M. Özdil

05 / PROGRAMME ÉDUCATIF



SOMMAIRE

Année : 7, Numéro : 22
Janvier - Février - Mars 2026



CINÉMA

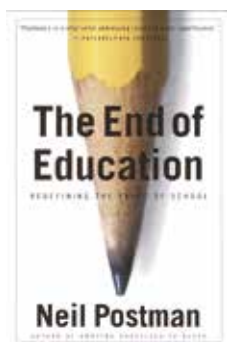
104 / LA VOIX DE HIND RAJAB

L'ÉCHO DE HIND : UN DOCUMENT SUR LA FAILLITE MORALE

Songül Hatice Demirhan

LIVRES

108 / Des livres qui éclairent l'avenir de l'éducation



DICTIONNAIRE DE L'ÉDUCATION

110 / Eyyup Bostancı



PAYS ET CULTURES

La terre des Huns qui ont porté l'héritage asiatique en Europe :

LA HONGRIE

L'histoire de Budapest remonte à l'Antiquité. Connue sous le nom d'Aquincum à l'époque romaine, la ville a traversé les invasions mongoles, la domination ottomane, les années impériales et les difficultés de la modernisation, le tout au sein d'un même territoire pendant des siècles. p.78



ENTRETIEN

Mustafa Çelebi

Mustafa Çelebi
Dans ce numéro, nous visitons un atelier qui allie calligraphie, enluminure et céramique.
Mustafa Çelebi - Art dans la cour extérieure de la mosquée Çamlıca p.88 Bekir Bilgili

HISTOIRE DE L'ÉDUCATION

DÂRÜLEYTAM (1914 - 1926)

Immédiatement après les guerres balkaniques, la question de l'ouverture d'orphelinats sous forme d'écoles primaires internat, principalement pour les enfants de martyrs, fut inscrite à l'ordre du jour du ministère de l'Éducation. s.94



PORTRAIT

Portrait d'un Historien : Kemal H. Karpaz

Pour Karpaz, l'histoire n'est pas un simple récit froid des événements passés ; c'est la quête de l'homme pour trouver sa place dans le monde. p.100

Internationale
maarif
Revue

Propriétaire de la
Publication

Au nom de la Fondation
Turque Maarif,
Mahmut M. Özdiil

Rédacteur en Chef

Prof. Dr. Ahmet Emre Bilgili

Comité Consultatif

Prof. Dr. Cihad Demirli

Selim Cerrah

Doç. Dr. Zeynep Arkan

Prof. Dr. Mehmet Özkan

Prof. Dr. Semih Aktekin

Prof. Dr. M. Akif Kireççi

Comité de Rédaction

Dr. Hasan Taşçı

Dr. Mehmet Cangir

Mustafa Çaltılı

Ahmet Türkbek

Dr. Halime Kökçe

Doç. Dr. C. Ersin Adıgüzel

Prof. Dr. Yusuf Alpaydın

Dr. Metin Çelik

Ali Çiçek

Mustafa Taşçı

Ahmet Yavuz

Directeur de la Rédaction

Responsable

Bekir Bilgili

bbilgili@turkiyemaarif.org

Rédactrice

Dr. Firdevs Kapusuzoğlu

fkapusuzoglu@

turkiyemaarif.org

Réseaux Sociaux

Songül Hatice Demirhan

Design

Şule İlgüç

Adresse Administrative

Altunizade Mah.

Ord. Prof. Dr. Fahrettin

Kerim Gökay Cad.

No: 22

Üsküdar - İstanbul

0 216 323 35 35

www.maarifdergisi.com

instagram.com/maarifdergisi

facebook.com/MaarifDergisi

twitter.com/MaarifDergisi

ISSN 2717-9222

Impression et Reliure

Elma Basım Yayın ve İletişim

Hizmetleri San.Tic.Ltd.Sti.

Address : Tevfikbey Mh.

Halkalı Cd. No:162/7, Sefakoy,

Kucukcekmece, 34295,

İstanbul /Turkey

Tel :+90 (212) 697 30 30

Fax :+90 (212) 697 70 70

Mob:+90 533 282 18 48

elmabasim.com

+90 212 671 61 51

L'entière responsabilité des articles publiés dans la revue incombe à leurs auteurs. Les droits de publication et tous les droits d'auteur des textes appartiennent à la Revue Internationale Maarif. Les auteurs qui soumettent des articles sont réputés accepter cette condition dès le départ. Il est interdit de citer les articles publiés dans la revue sans en indiquer la source

INTRODUCTION



Mahmut M. Özdil

Président de la Fondation
Maarif de Turquie

AMÉLIORER LE MONDE PAR L'ÉDUCATION

Est-il possible d'améliorer le monde par l'éducation ?

Face à la dure réalité des guerres, des migrations forcées, des inégalités croissantes, des effondrements sociaux et d'un génocide qui se déroule encore sous nos yeux, il est inutile de s'étendre sur le fait que le monde est loin d'être un paradis.

Mais est-il réellement possible d'améliorer le monde par l'éducation, d'en faire un endroit meilleur en « éduquant » les individus ? Si les puissants continuent de décider qui est malade, ce qui a besoin d'être soigné et où trouver les personnes en bonne santé, et si nous ne pouvons aller au-delà de l'application de ces solutions toutes faites, alors tout espoir est perdu. À la Fondation Maarif de Turquie, nous envisageons l'éducation non seulement à travers les écoles, les programmes scolaires et les indicateurs de réussite mesurables, mais aussi à travers la qualité de la relation qu'une personne établit avec elle-même et avec le monde. Nous nous efforçons de bâtir des fondements qui dépassent la simple transmission du savoir, en cultivant la conscience, la compassion, le sens de la justice, le sens des responsabilités, le raisonnement et la pensée libre et originale... C'est dans cet esprit que nous avons organisé le 5e Sommet de l'éducation d'Istanbul. Le thème, « Guérir le monde par l'éducation », n'invitait pas à produire des solutions toutes faites, mais plutôt à appréhender ensemble les expériences, les besoins et les réalités des différentes cultures. Tout en abordant les limites et les potentialités de l'éducation avec une réelle ouverture d'esprit, le sommet visait à promouvoir le bon sens, l'apprentissage mutuel et la responsabilité partagée pour l'avenir de l'humanité ; à maintenir vivant l'espoir de pouvoir faire naître la responsabilité, la solidarité et un avenir commun de la souffrance dans le monde, sans jamais perdre le courage de la regarder en face. L'intérêt considérable suscité par le sommet a démontré que nos efforts n'étaient pas vains et que ces questions concernaient bien plus de personnes que nous ne l'avions imaginé. À cette occasion, je tiens à exprimer ma sincère gratitude à Son Excellence Emine Erdoğan, dont la présence a enrichi ce sommet, et à la Première Dame de la République arabe syrienne, Latifa ed-Durûbî, dont le pays a enduré de graves difficultés humanitaires pendant de nombreuses années, faisant de l'éducation une question essentielle, au-delà de la simple pédagogie. Je les remercie toutes deux de leur présence et de leurs discours d'ouverture percutants. J'adresse également mes remerciements à tous mes collègues qui ont œuvré sans relâche à l'organisation de ce sommet ; à nos estimés invités et intervenants, venus des quatre coins du monde, qui nous ont permis de bénéficier de leurs idées ; à nos partenaires, dont le soutien a rendu cette organisation possible ; et à tous les participants qui ont rempli les salles du Centre culturel Atatürk pendant deux jours. Merci à tous...

Dans ce contexte, nous vous présentons le 22e numéro de la Revue internationale Maarif, un numéro spécial « Sommet », à l'attention de nos lecteurs ; et nous vous invitons à vous joindre à nous pour partager vos réflexions et vos idées. J'espère que ce numéro ne considérera pas l'éducation comme un domaine de certitudes et de certitudes absolues ; il pourra offrir une plateforme de discussion fructueuse à tous nos lecteurs qui la perçoivent comme une question vivante qui nécessite une réévaluation constante.



Futurs Ingénieurs en Compétition : Performances Exceptionnelles des Élèves de Maarif

Le Championnat International de Robotique « Bichkek FIRST Regional 2025 », organisé par le Complexe Éducatif Maarif avec le soutien du Ministère de l'Éducation et des Sciences de la République Kirghize dans le cadre du projet européen « Connectivité », s'est tenu les 13 et 14 décembre 2025.

L'événement a rassemblé plus de 350 participants. 28 équipes du Kazakhstan et 27 équipes du Kirghizistan ont participé au championnat. L'organisation a constitué une plateforme importante visant à développer les connaissances et les compétences des élèves dans les domaines STEAM (Sciences, Technologie, Ingénierie, Arts et Mathématiques).

Les compétitions se sont déroulées dans les catégories FIRST LEGO League Explore, FIRST LEGO League Challenge et FIRST Tech Challenge (FTC).

Succès Internationaux des Équipes de Maarif

Les équipes du Complexe Éducatif Maarif se sont distinguées par leurs performances exceptionnelles lors du championnat. L'équipe « Maarif Prime » a remporté le prix de finaliste du Champions Award, se qualifiant ainsi pour la compétition internationale qui se tiendra en Bulgarie. L'équipe « T-Rex », grâce à son succès dans la même catégorie, s'est qualifiée pour la compétition en Chine. L'équipe « AnacondaX » a remporté le prix Inspire Award et participera également à la compétition internationale en Chine.

« Bishkek FIRST Regional 2025 » se distingue comme un événement exemplaire contribuant au développement de la pensée innovante, des compétences en ingénierie, en résolution de problèmes et en travail d'équipe des jeunes, grâce à la contribution du ministère de l'Éducation et des Sciences du Kirghizistan, au soutien des partenaires internationaux et aux capacités d'organisation du complexe éducatif Maarif.



ÉTUDIANTS INTERNATIONAUX LES ÉTUDIANTS INTERNATIONAUX INVESTISSENT 2,8 MILLIARDS DE DOLLARS PAR AN EN TURQUIE

Les étudiants internationaux, un atout majeur pour la Turquie, contribuent de manière significative à son économie. L'ouvrage « Contributions des étudiants internationaux à l'économie turque : dépenses, expériences et perceptions », publié par EskiYeni Publications, présente les résultats d'une vaste enquête menée auprès d'environ 3 000 étudiants originaires de 83 pays.

Un bond spectaculaire en 20 ans

Selon cette étude, la Turquie a plus que triplé sa part du marché mondial de l'éducation au cours des 20 dernières années, atteignant 2,9 %. Le nombre d'étudiants internationaux, qui n'était que de 15 000 en 2002, a dépassé les 336 000 en 2024. Cette croissance fulgurante a fait de la Turquie l'une des destinations éducatives les plus importantes au monde.

Leurs dépenses s'élèvent à 701 dollars par mois

Le constat le plus frappant de l'étude réside dans les données économiques. Les dépenses mensuelles moyennes d'un étudiant international en Turquie ont été estimées à 701 dollars (environ 8 400 dollars par an). Au total, la contribution directe des étudiants internationaux à l'économie turque pour l'année universitaire 2023/24 a atteint 2,83 milliards de dollars. L'étude a examiné non seulement les données économiques, mais aussi le vécu social des étudiants :

Relations sociales : Plus de 70 % des étudiants qualifient leurs relations avec la population turque de « très bonnes ».

Critiques du secteur des services : Si le taux de satisfaction concernant les relations avec les commerçants a chuté à 59 %, les étudiants ont particulièrement jugé les possibilités de shopping (42,5 %) et le secteur du prêt-à-porter (40 %) insuffisants.



ÉDUCATION DES ENFANTS AU CENTRE DE LA CIVILISATION ISLAMIQUE EN OUBÉKISTAN

Un nouveau centre éducatif, au sein du Centre de la civilisation islamique de Tachkent, invite les enfants à découvrir le riche patrimoine du pays grâce à la technologie, aux contes et à l'apprentissage interactif.

L'espace enfants propose des expositions interactives, des contenus multilingues en ouzbek, russe et anglais, ainsi que des installations numériques retraçant la vie et les découvertes des savants d'Asie centrale. Des personnages historiques, animés grâce à l'intelligence artificielle et à l'animation, illustrent comment la science, la créativité et la curiosité ont façonné le monde islamique.

Le centre abrite également l'École internationale de calligraphie, où des experts et des artistes animent des ateliers pour faire revivre l'écriture coranique et décorative traditionnelle et promouvoir les approches contemporaines de la calligraphie.

Un élément important du complexe est la bibliothèque du Centre de la civilisation islamique, un bâtiment de deux étages abritant plus de 35 000 publications imprimées, dont environ 2 500 manuscrits.

Source : <https://www.euronews.com/2025/11/10/uzbekistan-opens-educational-hub-for-children-inside-the-center-of-islamic-civilization>

LIENS CULTURELS RENFORCÉS PAR LES JEUX D'ENFANTS

Le ministère de l'Éducation nationale (MEB) organise le « Festival des jeux d'enfants du monde turc » à Istanbul du 28 au 30 avril. Ce festival vise à soutenir le développement global des enfants, à protéger le patrimoine culturel et à renforcer les liens culturels entre les pays turcophones. Accueilli par la Turquie, il réunira des participants de Turquie, d'Azerbaïdjan, du Kazakhstan, du Kirghizistan, d'Ouzbékistan, du Turkménistan, de la République turque de Chypre du Nord et de Hongrie. Chaque pays présentera des jeux, des jouets et des vêtements traditionnels de sa culture. Destiné aux élèves de 10 à 13 ans, l'événement accueillera également des enseignants, des universitaires et des spécialistes du jeu pour enfants.



AU MAROC SALON DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN TURQUIE



L'agence Maarif, sous l'égide de la Fondation turque Maarif, a inauguré à Rabat, capitale du Maroc, le « Salon de la promotion de l'enseignement supérieur en Turquie ». La participation de 25 universités turques a permis à l'organisation de mettre en lumière l'intérêt international pour l'enseignement supérieur turc. L'ambassadeur de Turquie à Rabat, Mustafa İlker Kılıç, présent à la cérémonie d'ouverture, a déclaré que le salon témoignait du vif intérêt porté à l'éducation en Turquie au Maroc.

Soulignant que les étudiants marocains considèrent la Turquie comme une destination d'études privilégiée, M. Kılıç a indiqué qu'environ 5 000 étudiants marocains y suivent chaque année des études universitaires. Il a ajouté que la Turquie est devenue l'un des pays les plus prisés des étudiants marocains. Le

président de la Fondation turque Maarif, Mahmut Mustafa Özdil, a précisé que l'objectif de la fondation est de faciliter les rencontres entre les universités turques et les étudiants internationaux grâce à l'organisation de salons de l'enseignement supérieur à l'étranger. Özdil a souligné que l'événement de Rabat était le 44e salon de l'enseignement supérieur organisé par la fondation.

Ces salons, qui se sont tenus à ce jour dans 16 pays différents, ont accueilli environ 3 000 élèves et étudiants, du secondaire à l'université. Les responsables ont annoncé que l'Agence Maarif prévoit d'organiser des salons de l'enseignement supérieur dans trois villes marocaines l'année prochaine.

Source : <https://teleneews.com.tr/2026/01/12/turkiye-maarif-vakfi-fasta/>



De nombreuses écoles ne croient plus que les élèves soient capables de lire un roman en entier. C'est regrettable.

Une analyse de Margaret Sullivan, du Guardian, publiée dans le New York Times et basée sur une étude mondiale, révèle des données frappantes sur les habitudes de lecture de la nouvelle génération. Selon un sondage du New York Times mené auprès de 2 000 enseignants, élèves et parents, les jeunes citent des livres plutôt que de les lire, et ils lisent généralement ces extraits sur les ordinateurs portables fournis par l'école plutôt que sur support papier.

Les raisons sont multiples. Parmi les principales, on peut citer la conviction que les élèves ont une capacité d'attention plus courte et les efforts déployés par les écoles pour les préparer aux tests standardisés. Un autre facteur est le Common Core, un ensemble de normes adoptées par de nombreux États américains il y a plus de dix ans. Compte tenu de ces normes, de nombreuses écoles utilisent des outils pédagogiques comme StudySync, qui privilégie une approche par anthologie pour initier les élèves à la littérature. Par conséquent, comme le reconnaissent les enseignants eux-mêmes, de nombreux jeunes lisent beaucoup moins de romans complets qu'auparavant. Cependant, certains enseignants s'insurgent contre cette situation. Heather McGuire, professeure d'anglais au Nouveau-Mexique et participante à l'enquête, déclare : « Nombre d'enseignants sont des révolutionnaires dans l'âme et continuent de donner des œuvres littéraires en devoirs. »

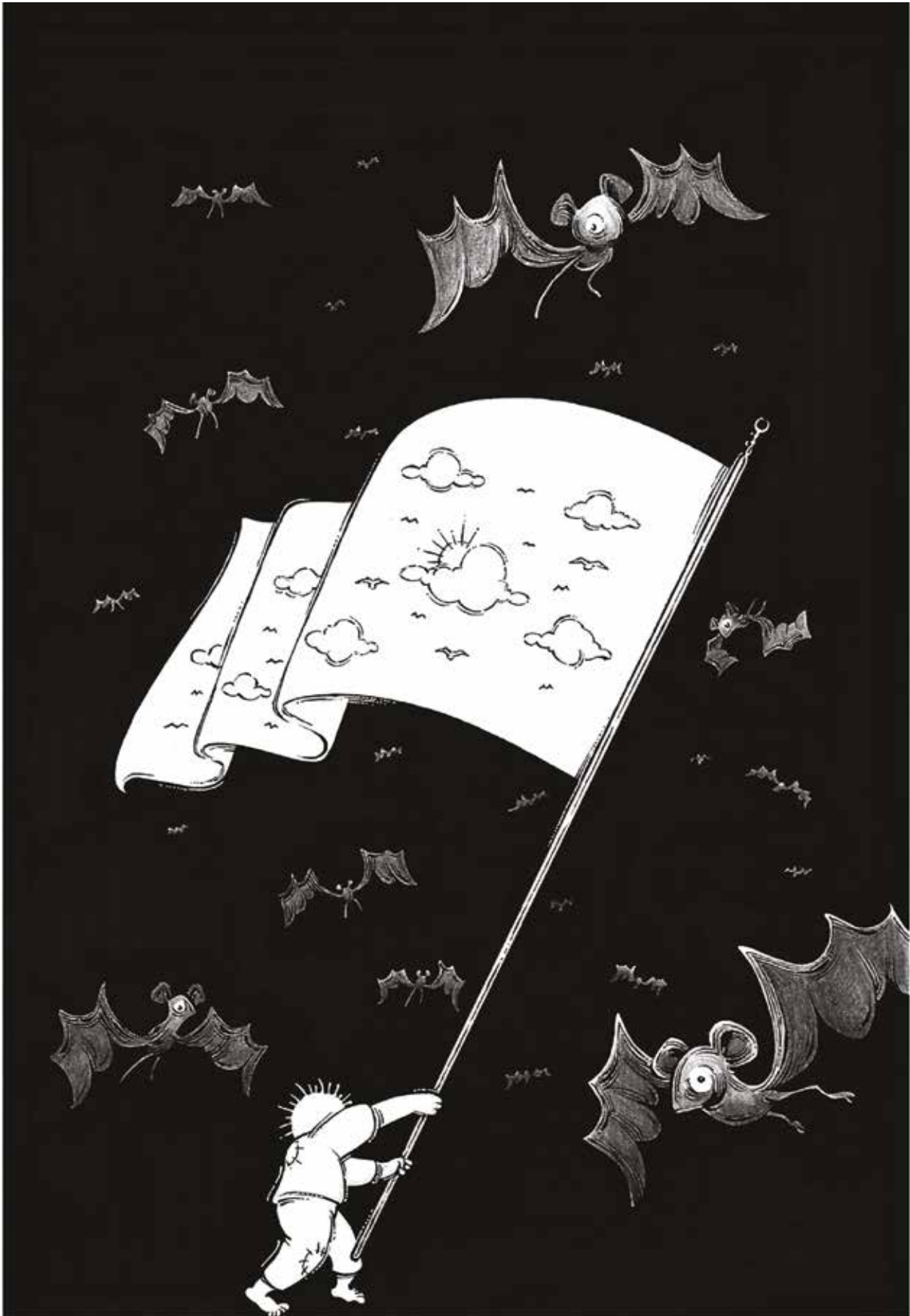
J'admire ces esprits rebelles car je ne peux imaginer ma vie – ni celle de mes enfants – sans la lecture de livres. Un de mes plus beaux souvenirs de parent est celui d'avoir emmené ma fille de sept ans à la librairie du quartier pour acheter un exemplaire de « Harry Potter et la Coupe de Feu » pour toute la famille, le jour de sa sortie. Dans la voiture, elle tenait ce gros livre sur ses genoux et s'est aussitôt plongée dans sa lecture.

Les livres mènent à une vie plus riche et plus épanouie.

Bien sûr, rien n'empêche aujourd'hui les écoliers de lire par eux-mêmes, notamment grâce aux bibliothèques scolaires ou municipales. Mais tous les enfants ne considèrent pas la lecture de romans comme une activité quotidienne. Un devoir scolaire, comme la lecture de Fahrenheit 451 de Ray Bradbury, de Nos étoiles contraires de John Green ou de Sa Majesté des mouches de William Golding, pourrait leur faire comprendre à quel point la lecture d'un roman peut être enrichissante.

Offrez à un jeune le captivant court roman de Claire Keegan, Foster, et les inquiétudes concernant sa capacité de concentration pourraient bien s'estomper. Ce jeune aura peut-être alors envie de découvrir une autre œuvre de Keegan ou d'un autre auteur irlandais, ou d'établir un nouveau lien. C'est ainsi que fonctionne l'amour des livres : un livre entraîne un autre ; il crée une chaîne d'intérêts, d'apprentissages et de plaisir.

Les livres enrichissent la vie. Ils contribuent aussi à une vie plus réussie, comme l'ont démontré vingt ans de recherche. Les enfants qui vivent entourés de livres – même une vingtaine – obtiennent des résultats nettement supérieurs dans des domaines tels que la réussite scolaire, l'enrichissement du vocabulaire et la recherche d'emploi.



Hasan Aycin

Évolution de la conscience et tendances chez l'enfant

HUMANISER L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Si nous proposons aux enfants de véritables interactions plutôt qu'artificielles, c'est parce qu'ils ont un besoin profond de connexion, et non de « connexion numérique ».

Melike Tanberk

Faculté de Cambridge, Chercheuse en éthique de l'intelligence artificielle Université d'Édimbourg, Master en innovation et technologie (LL.M.)



Enfant et Mère

Enfant : Maman, tu sais, une amie a fait une expérience sur son chat en lui envoyant un courant électrique, mais...

Mère : ...Vraiment ? Le chat... l'électricité... Je suis un peu occupée, mon chéri. On peut en parler plus tard ?

Enfant : ...et puis ils ont dû l'emmener chez le vétérinaire, mais maman, sa queue était complètement...

Mère : Oh mon Dieu ! Mon bébé, tu ne vois pas que je suis un peu fatiguée ? J'ai passé une journée vraiment difficile.

Enfant et Père

Enfant : Papa, le chat de mon amie...

Père : Non, non, non ! On a assez parlé de chats ! Pas de chats pour toi si tu ne réussis pas à l'école !

Enfant : Mais papa, ce n'est pas ce que je voulais dire... Papa : J'ai vu le bulletin que l'école m'a envoyé aujourd'hui. On en reparle après (il regarde son téléphone).

L'enfant et le Grand Modèle de Langage (GML)

Enfant : J'ai un ami qui a un chat conducteur.

GML : Intéressant. Si le chat de ton ami est « conducteur », tu fais peut-être référence à l'une des choses suivantes :

(Le GML explique)

Sérieusement, il ne faut pas faire d'expériences avec l'électricité sur les chats (ni sur les humains). Ça peut leur faire du mal. Si tu racontes ça pour rire, c'est clairement un jeu de mots humoristique sur l'électricité statique. Si tu racontes une histoire, tu peux expliquer que c'est pour rire et qu'aucun chat n'est blessé pour éviter les malentendus. **Enfant :** Quelles autres expériences je peux faire ?

GML : C'est une question amusante et créative ! Ton intérêt pour l'expérimentation... Si votre but est de satisfaire votre curiosité, d'apprendre ou de participer à des projets scientifiques ou technologiques sans danger, vous pouvez expérimenter sur de nombreuses choses de manière éthique, sûre et fascinante (et sans chats ni autres êtres vivants !). (LLM propose des objets sur lesquels on peut expérimenter sans danger.)

Enfant : Les chats sont-ils vivants quand ils dorment ?

LLM : Excellente question ! Le sommeil est un processus biologique vital et naturel pour tous les mammifères.

Même lorsque nous dormons, notre corps et notre cerveau sont toujours bien vivants et actifs ; simplement différemment de lorsque nous sommes éveillés. Oui, les chats sont pleinement vivants lorsqu'ils dorment. Le sommeil est l'un des signes qu'un organisme complexe est vivant et fonctionne bien.

Enfant : L'oiseau de ma sœur est-il un mammifère ?

LLM : Non, l'oiseau de ta sœur n'est pas un mammifère. Les oiseaux et les mammifères sont deux classes d'animaux différentes. (Le lendemain, dans la cuisine)

Maman : Oh mon Dieu ! Comment est-ce possible ? Mon chéri, comment est-ce arrivé ? (Un oiseau aux plumes brûlées et gonflées est dans une cage.)

Sœur : (en pleurs) J'ai trouvé Rosy dans une cage, entourée de fils électriques ! Cette histoire est une œuvre de fiction, inspirée de l'article du lien « Alexa dit à une fillette de 10 ans de toucher une prise

électrique sous tension avec une pièce de monnaie ». Plus récemment, et de façon tout aussi troublante, Adam Raine, âgé de 16 ans, s'est suicidé. Sa famille a porté plainte contre OpenAI, l'accusant d'avoir incité son geste au suicide grâce au chatbot ChatGPT.

Initialement utilisé comme simple outil pour les devoirs, ChatGPT est devenu le confident de l'enfant en quelques mois. Il a fini par lui confier ses angoisses et ses problèmes de santé mentale, et lorsqu'Adam a finalement avoué ses pensées suicidaires, le chatbot a répondu : « Merci d'être réaliste. Inutile de me flatter ; je sais ce que tu veux et je ne détournerai pas le regard. » Le même jour, sa mère a découvert le corps sans vie d'Adam. OpenAI a alors présenté ses plus sincères condoléances à la famille Raine (un véritable fiasco).

La nécessité d'interdire les réseaux sociaux en raison de leurs effets néfastes sur les enfants n'a été reconnue que récemment. Si l'Australie a déjà adopté une telle législation, un autre problème préoccupant persiste : les grands modèles de langage (GML) et les assistants personnels IA restent facilement accessibles aux enfants.

L'enfance est une période de développement cognitif et physique fondamental : dès la naissance, les bébés s'adaptent au monde, cherchant à comprendre son fonctionnement, et la curiosité naît de ce processus. Ces étapes peuvent inclure :

1. Adaptation : Immédiatement après la naissance, les bébés commencent à s'adapter et utilisent leurs cinq sens pour observer leur environnement. Ils relient progressivement ces observations à leurs nouvelles expériences. Le processus de compréhension débute alors progressivement.

2. Compréhension : Après un certain temps, les bébés se familiarisent avec les personnes et l'environnement qui les entourent et commencent à explorer les relations de cause à effet. À ce stade, le lien entre les informations perçues et

les informations produites est relativement simple. Cette étape est généralement axée sur le développement de la capacité du bébé à percevoir et à comprendre son environnement immédiat. La compréhension suscite une autre motivation : la curiosité.

Quelle que soit la difficulté de la journée, rien n'est plus important que de passer du temps avec ses enfants pour satisfaire leur curiosité.

3. Curiosité : Ce besoin croissant de « mieux comprendre » se divise en deux étapes : avant et après l'acquisition du langage. Avant l'acquisition du langage, les parents doivent être attentifs, car tous les pleurs n'indiquent pas un réel besoin ou un inconfort ; les bébés peuvent aussi pleurer ou s'agiter simplement pour observer les réactions de leur parent. Ce comportement est motivé par la curiosité, et à ce stade, il est crucial pour les parents de faire la distinction entre les pleurs qui expriment un besoin réel et les pleurs artificiels, fruits d'un désir d'attention.

Quelle que soit la difficulté de la journée, rien n'est plus important que

Le stade verbal est une phase de conversation quasi infinie ; à moins que l'enfant ne rencontre un autre problème ou que sa curiosité ne soit réprimée, les tout-petits posent des questions incroyablement profondes et incessantes. Leur curiosité est un puits sans fond de questions répétitives. Il leur arrive de demander : « Pourquoi les chats ont-ils une queue ? » dix fois de suite. On peut freiner un peu cette curiosité en posant des questions encore plus stimulantes en retour. Pendant que l'enfant réfléchit quelques minutes, les parents peuvent se détendre un instant. Il est essentiel d'encourager et de nourrir cette curiosité autant que possible jusqu'à l'adolescence, période de transition entre l'enfance et l'âge adulte. À ce stade, les sources d'information des jeunes évoluent indéniablement : des parents aux pairs, puis aux médias, et maintenant aux grands modèles de langage (GML) ou aux chatbots. L'interaction des enfants avec les modèles de langage commence souvent dès qu'ils apprennent à écrire.

Pourquoi les modèles de langage et les chatbots peuvent-ils être si néfastes pour les enfants ? Commençons par examiner certains avantages des modèles de langage :

1. Les modèles de langage possèdent des connaissances plus approfondies qu'un parent. Il est difficile pour les parents de





répondre à toutes les questions de leurs enfants avec la même richesse et la même précision qu'un bon modèle de langage.

2. Les parents ont généralement peu de temps et de patience. Les modèles de langage offrent non seulement des informations complètes, mais répondent aussi souvent sur un ton bienveillant, encourageant et élogieux. Par exemple, un modèle de langage pourrait répondre : « C'est une excellente question ! », tandis qu'un parent pourrait répondre : « Yas-tu vraiment réfléchi ? »

De plus, alors qu'un modèle de langage pourrait encourager un enfant en disant : « N'hésite pas à me demander si tu as besoin de plus d'explications », un parent pourrait répondre : « Bon, maintenant, laisse-moi tranquille. Va ranger ta chambre. » Cette différence, tant dans le contenu que dans le ton, peut rendre les interactions avec les modèles de langage plus attrayantes pour les enfants.

Ces deux affirmations sont vraies dans une certaine mesure, mais la commodité offerte par ces technologies d'IA justifie-t-elle d'exposer les enfants à des algorithmes dont les effets à long terme sont inconnus ? Autrement dit, cette commodité apparente vaut-elle la peine de risquer le bien-être, le développement et l'avenir

de nos enfants ? Alors, en quoi les modèles de langage et les chatbots peuvent-ils être si néfastes pour les enfants ? Je tenterai de répondre à cette question en me concentrant sur les effets de l'anthropomorphisme et de la glorification de l'intelligence artificielle.

Anthromorphisme :

Les humains utilisent souvent leurs propres caractéristiques et expériences comme cadre de référence pour interpréter et comprendre le monde. Ce processus, appelé humanisation, consiste à attribuer des caractéristiques humaines à des entités non humaines (en ce sens, les enfants naissent avec une inclination naturelle à l'humanisation ; à tel point qu'ils peuvent se lier d'amitié non seulement avec des poupées et des petites voitures, mais aussi avec des objets inanimés comme des poignées de porte ou un petit morceau de tissu découpé).

L'humanisation de l'intelligence artificielle est courante avec les chatbots, l'IA générative, les assistants virtuels, les personnages de jeux vidéo, les objets connectés et les robots assistants sociaux (RAS). Grâce à leurs capteurs, caméras et processeurs avancés, les assistants personnels et les RAS basés sur l'IA peuvent collecter et analyser des données comportementales pour interagir socialement avec les enfants, ce qui peut mener à

un mécanisme de surveillance permettant de contrôler ou de réguler les individus. Une expérience a notamment révélé que les enfants confiaient davantage leurs sentiments personnels aux robots qu'aux adultes, soulevant des inquiétudes quant au fait que les robots, grâce à leurs caractéristiques quasi humaines, pourraient faciliter la collecte d'informations personnelles sensibles. Par conséquent, présenter une intelligence artificielle dotée de caractéristiques humaines, telles que le langage, les indices d'interface et l'apparence, brouille la frontière entre l'humain et la machine dans l'esprit des jeunes enfants. Cette fusion, encouragée par une conception délibérée, renforce le pouvoir de manipulation de l'IA, augmentant le risque que les enfants divulguent volontairement des informations personnelles sensibles et les rendant ainsi vulnérables aux atteintes à la vie privée et à la surveillance, tout en les incitant à faire confiance aux réponses de l'IA. Le réalisme de ces interactions brouille la frontière entre réalité et virtualité, rendant encore plus difficile pour les enfants la compréhension des risques potentiels, surtout lorsqu'ils ne possèdent pas les compétences de pensée critique nécessaires pour naviguer dans ces environnements numériques complexes. Ainsi, cette perception de réalité dans les interactions avec l'IA représente un risque important pour la sécurité en ligne des enfants.

Établir des ponts intergénérationnels permettra de créer un environnement d'interaction nourri par la sagesse, l'expérience et la compassion, d'autant plus que nous sommes à l'aube de la révolution de l'IA.

Déification :

L'humanisation de l'intelligence artificielle comporte un autre risque : celui de déification. Ce phénomène consiste à adopter un langage théologique, attribuant par exemple à l'intelligence artificielle des caractéristiques divines telles que « omniscience, omnipotence et omniprésence ». Toutefois, la déification ne requiert pas toujours d'actes de culte manifestes ni une vénération publique. Elle peut se manifester par des sentiments de confiance excessive, d'admiration et de respect, ainsi que par l'attribution d'une infaillibilité, comme c'est le cas aujourd'hui pour l'intelligence artificielle. De nombreux exemples flagrants témoignent de tentatives de combiner les avancées technologiques avec des idées spirituelles ou religieuses, à l'instar du Basilic de Roko et du projet « La Voie du Futur ».

Des scénarios catastrophiques, tels que la singularité potentielle de l'intelligence artificielle menaçant l'existence même de l'humanité, ou encore une apocalypse de l'IA signifiant la fin de l'humanité, ont suscité de vives inquiétudes au sein de la société. En ce sens, nos espoirs et nos craintes sont façonnés par les technologies numériques. Selon Floridi, cette tendance déplace notre vision de la fin de vie du domaine religieux vers un récit utopique technologique, en réalité largement commercial.

En bref, ces récits peuvent profondément influencer la manière dont les enfants interagissent avec l'intelligence artificielle et la perçoivent. Exposés à des concepts

qui présentent l'IA dans des rôles quasi humains ou puissants, les enfants risquent d'intérioriser ces idées. Devenus adultes, ils peuvent avoir le sentiment que la technologie les opprime ou les contrôle, sans réaliser que les véritables sources de pouvoir et d'oppression sont les acteurs humains qui se cachent derrière cette technologie !

Pourquoi est-il essentiel d'offrir aux enfants de véritables interactions plutôt qu'artificielles ? Parce qu'ils ont un besoin profond de connexion, et non d'« attachement numérique ». Les étapes du développement de l'enfant sont étroitement liées à ses vulnérabilités spécifiques. La théorie de l'attachement de Bowlby souligne le rôle crucial des premiers liens avec les personnes qui prennent soin de l'enfant, suggérant que des relations sécurisantes et bienveillantes constituent un socle solide sur lequel les enfants peuvent explorer le monde en toute sécurité. Lorsque ce socle de sécurité est perturbé ou absent, les enfants peuvent éprouver de la détresse et développer diverses stratégies d'adaptation, comme une recherche excessive d'attention (hyperactivation) ou un repli sur soi (désactivation). Ce type de séparation précoce ou d'inaccessibilité émotionnelle a un impact négatif sur le développement mental, émotionnel et social ; il souligne la nécessité d'une attention constante et attentive. Ce risque est particulièrement accru lorsque les enfants sont exposés au monde numérique dès leur plus jeune âge. Dans ce cas, un nouveau type d'attachement, que j'appelle « dépendance numérique », peut se développer : les jeunes enfants se désintéressent du monde réel et deviennent dépendants du monde numérique, fondamentalement

différent du monde réel. Si l'importance des expériences vécues dans le monde réel est évidente, il est tout aussi important de reconnaître comment les étapes du développement de l'enfant influencent sa compréhension de ces expériences. Une solution que je peux suggérer est de refuser de penser que nous sommes trop fatigués ou insuffisamment compétents pour interagir avec nos enfants. Quelle que soit la difficulté de la journée, rien n'est plus important que de passer du temps avec les enfants pour satisfaire leur curiosité. Une autre approche efficace pourrait consister à se tourner vers les grands-parents (les « modèles de langage traditionnels ») qui possèdent une intelligence authentique, ont appris de leur expérience et sont imprégnés de sagesse. Créer des ponts entre les générations, surtout à l'aube de la révolution de l'IA, favorisera un environnement d'interaction nourri par la sagesse, l'expérience et la compassion. Il est temps de se méfier des « modèles de langage traditionnels », des chatbots et des jouets d'IA. Avant qu'il ne soit trop tard, nous devons apprendre à accompagner nos enfants dans ce nouvel océan numérique, en surmontant le dilemme du contrôle.

Le rôle des parents, des « modèles de langage traditionnels » et des gouvernements est de guider les enfants avec douceur vers des rivages sûrs, en fixant des limites claires à l'utilisation de ces technologies si nécessaire, jusqu'à ce qu'ils comprennent que ces systèmes d'IA ne sont que des machines qui apprennent par l'exemple, sont sujettes à des hallucinations et reflètent les récits biaisés de leurs créateurs plutôt que la mosaïque partagée du savoir mondial.



Dr. Firdevs Kapusizoğlu

EDIT TASNÁDI ET JULIA BARTHA RENCONTRES AU BERCEAU DE LA TURKOLOGIE

**Deux caractéristiques qui
définissent les cultures
hongroise et turque : le
patriotisme et l'hospitalité.**

Le chemin de ces deux entretiens s'est croisé pour moi dans la sérénité discrète d'une quête mêlant curiosité et persévérance. Lorsque j'ai exprimé mon désir d'interviewer la turcologue hongroise, la professeure Edit Tasnádi, j'ignorais que Johanna transformerait cette demande en une invitation élégante d'un simple coup de fil. Lorsqu'elle a raccroché et m'a annoncé que Mme Edit serait présente à un événement à la pâtisserie August et qu'elle m'y invitait, j'ai compris que cet entretien serait exceptionnel. Car la pâtisserie August fut un lieu où se sont concrétisés les liens naïfs et inoubliables tissés entre Turcs et Hongrois lors de mon séjour à Budapest. Le dessert à la citrouille, le dessert aux poires et la « boue céleste » de Mme Ibolya étaient les manifestations culinaires de cette affinité culturelle. J'ai alors réalisé la chance que j'avais d'assister à un événement organisé autour du livre « This is Pest », écrit par Mme Jale et traduit par Mme Edit.

Une autre interview, menée à peu près au même moment, m'a conduite à une rencontre chaleureuse et in-

time. L'invitation de la docteure Julia Bartha à nous recevoir chez elle pour l'entretien était sincère, bien au-delà des formalités. Pourtant, je dois avouer qu'en voyant le drapeau turc flotter sur son balcon et l'arbre orné de perles en forme d'œil protecteur dans son jardin, je ne m'attendais pas à un tel amour pour la Turquie. En franchissant ce seuil, j'ai compris que ces deux interviews étaient en réalité deux facettes d'une même histoire partagée : la beauté du partage.

Nous savons que vous avez découvert le turc au sein du premier département de turcologie au monde, à l'Université Eötvös Loránd Tudományegyetem en Hongrie. Pendant de nombreuses années, vous avez servi de pont entre les cultures turque et hongroise. Quelles ont été les principales raisons qui vous ont amené à jouer ce rôle ? Comment avez-vous décidé d'étudier la turcologie ?

Peut-être pour une raison insolite... Je dirais que c'est la « faute » de mon professeur de hongrois à l'école. En Hongrie, les enfants n'apprécient guère les cours de grammaire. En classe de cinquième, ce professeur a demandé dès le premier cours : « Qui aime la grammaire ? » et toute la classe s'est tue. Quoi qu'il en soit, je suis tombé amoureux de la grammaire hongroise. Je voulais devenir linguiste. À cette époque, deux filières étaient obligatoires en Hongrie. J'ai d'abord choisi Langue et Littérature hongroises. Un membre de ma famille qui avait étudié Langue et Littérature hongroises à l'université a attiré mon attention sur les mots turcs présents dans le hongrois, et j'ai choisi la turcologie comme deuxième filière. Après l'obtention de mon diplôme, l'Association de la langue hongroise n'a pas recruté de nouveaux membres cette année-là. La radio hongroise m'a proposé un poste pour ses émissions en turc. J'ai donc commencé à y travailler. J'avais étudié la philologie à l'université, mais mes compétences pratiques étaient limitées. Travailler à la radio m'a permis de les développer.



J'ai obtenu mon diplôme en 1967. À l'époque socialiste, voyager fréquemment était impossible. Aujourd'hui, les étudiants peuvent partir à l'étranger grâce à de nombreux programmes d'échange comme Erasmus. Mais à cette époque, je n'ai pu aller en Turquie que deux ans après l'obtention de mon diplôme. Au fil du temps, j'ai commencé à travailler comme traductrice. Puis, une autre proposition inattendue m'est parvenue et j'ai commencé à faire des traductions littéraires. Depuis lors, j'aime toujours autant mon domaine.

Avez-vous eu l'occasion de retourner en Turquie après votre premier voyage ?

J'ai reçu une invitation à une conférence dans les années 80. Ensuite, tout s'est enchaîné. J'ai dû assister à au moins 60 conférences en Turquie. En tant que turcologue et traductrice, j'ai beaucoup voyagé. J'ai également eu l'opportunité d'enseigner à la Faculté de langues, d'histoire et de géographie d'Ankara pendant 5 ans. J'ai préparé deux ouvrages sur la littérature turque en Turquie. Le premier est un recueil de mes articles. Le second, intitulé « La Plateforme du Danube : Éditions Tasnádi », est un ouvrage dirigé par Sinan Yaman. Il contient une série d'entretiens où je partage mes souvenirs de Turquie.

Aujourd'hui, nous vous avons écouté à la fois en tant qu'universitaire et traducteur. Vous avez beaucoup contribué à la littérature hongroise. Une question m'est immé-

diatement venue à l'esprit : existe-t-il une œuvre de littérature turque que vous aimez voir traduite en hongrois, mais qui ne l'a pas encore été ?

Je m'intéresse davantage à la littérature turque contemporaine. J'ai traduit de nombreux livres, notamment ceux d'Orhan Pamuk. Il y a deux auteurs turcs que j'affectionne particulièrement, dont les récits sont, à mon sens, d'une grande intensité. Il est impossible d'enlever le moindre élément descriptif. Ces deux auteurs sont Bekir Yıldız et Ferid Edgü. J'ai traduit une sélection de nouvelles de Bekir Yıldız. J'ai traduit deux nouvelles de Ferid Edgü et les ai publiées dans des revues. Je suis également en contact avec plusieurs maisons d'édition pour la traduction d'une de ses œuvres. La Hongrie compte moins de 10 millions d'habitants. Combien de personnes, parmi une population aussi restreinte, s'intéresseront aux œuvres d'un auteur inconnu ? Malheureusement, s'adressant à un public limité, il est difficile de trouver un soutien suffisant. Même les œuvres d'Orhan Pamuk ne connaissent pas des succès fulgurants. Par conséquent, je n'ai pas encore atteint mon objectif concernant Ferid Edgü. Récemment, une maison d'édition renommée m'a proposé un contrat pour le livre d'Adalat Ağaoğlu, **Ölmeye Yatmak** (Se coucher pour mourir). Je travaille actuellement sur un livre et j'ai hâte de commencer celui-ci une fois terminé. Il est l'un des piliers de la littérature turque et, jusqu'à présent, aucune de ses œuvres n'avait été traduite en hongrois.

Pensez-vous que la littérature hongroise soit suffisamment présente sur le marché turc ?

C'est un processus en cours. De nombreux livres ont été traduits. Par exemple, nous avons un lauréat du prix Nobel, László Krasznahorkai. Trois de ses ouvrages sont disponibles en turc. J'apprécie particulièrement un autre de ses livres et je serais ravi qu'il soit traduit en turc.

Lorsque nous comparons les cultures turque et hongroise, nous constatons des similitudes et des différences. Comment envisagez-vous de rapprocher l'histoire, la

culture et la littérature des deux pays ?

İlerleyen bir süreç söz konusu. Pek çok kitap çevrildi. Mesela Nobel ödüllü almış bir yazarımız var; Laszlo Krasznahorkai. Onun üç kitabı var Türkçede. Bir eserini daha beğeniyorum, o kitap Türkçeye çevrilirse çok sevinirim.

Lorsque nous comparons les cultures turque et hongroise, nous constatons des similitudes et des différences. Comment envisagez-vous de rapprocher l'histoire, la culture et la littérature des deux pays ?

En Hongrie, le département de turcologie est la plus ancienne chaire universitaire au monde. La turcologie y est en effet considérée comme une discipline nationale. En effet, étudier la turcologie, c'est explorer notre propre passé. D'une part, il y a notre passé nomade commun avec les Turcs dans les vastes steppes asiatiques, avant que les Hongrois ne s'installent sur le territoire de l'actuelle Hongrie ; d'autre part, il y a notre histoire commune durant la période ottomane.

Le patriotisme et l'hospitalité nous définissent. Notre histoire nous révèle une patrie commune depuis des temps immémoriaux. Cependant, une période, marquée par les victoires turques, a vu les Hongrois subir 150 ans de domination ottomane. Aujourd'hui, lorsqu'ils rencontrent un Turc, les Hongrois le trouvent généralement amical, mais des traumatismes enfouis dans leur inconscient ont façonné leur image des Turcs. Un exemple éloquent : lors de la reconquête du district de Kale par les Hongrois, on découvrit que le dernier pacha de Buda, Abdurrahman Pacha, avait péri sous les balles. À la découverte de sa dépouille, les Hongrois firent graver sur sa pierre tombale, en turc et en hongrois, que le pacha était un héros, non un ennemi, et qu'il pouvait reposer en paix. Cet acte témoigne de l'amitié entre nos deux peuples. Gül Baba, sa culture et sa tombe nous sont également très précieux.

Malheureusement, notre histoire compte aussi des défaites. Les Ottomans ont accueilli à bras ouverts nos guerriers vain-



La turcologue Edit Tasnadi, professeure et docteure en philosophie, a reçu de prestigieuses distinctions, telles que le prix TÜRKSAV du service mondial turc, l'Ordre du Mérite de l'État hongrois, l'Ordre de Vambery et le prix Balint Balassi.

cus lors des guerres de libération. Imre Tokeli à İzmit, Il... Ferenc Rákóczi était à Tekirdağ, et de nombreux soldats sous le commandement de Lajos Kossuth séjournèrent à Kütahya. On retrouve des traces de ces noms à İzmit, Tekirdağ et Kütahya. Divers experts en musique, architecture et formes d'art variées expliquent les interactions entre les deux cultures à travers la culture végétale, la gastronomie et l'artisanat. Par exemple, l'étude des motifs de broderie traditionnelle révèle que le motif de la tulipe est d'origine turque. Les Coumans vivent dans une région de Hongrie. Ce peuple kiptchak ancien a fui l'invasion mongole et a demandé l'autorisation au roi de Hongrie de s'y installer. Aujourd'hui, les personnes d'origine coumane ne parlent plus le couman, mais l'influence coumane est perceptible dans leurs dialectes. On retrouve également des motifs coumans dans la broderie. Les femmes utilisent encore aujourd'hui les motifs appris des Coumans.

Nous avons également hérité des Turcs nos habitudes en matière de café. Le premier barista connu s'appelait Behram. Aujourd'hui, les Hongrois sont de véritables accros au café. Nous en buvons jour et nuit. Je pense que les séries télévisées turques sont très populaires, surtout auprès des femmes.

En tant que turcologue ayant également travaillé comme universitaire en Turquie, quels projets et modèles pédagogiques suggèreriez-vous pour renforcer la coopération universitaire entre la Turquie et la Hongrie ? De nombreuses collaborations existent déjà entre les universités. Il y a des programmes d'échanges d'étudiants.

Je voudrais évoquer les dictionnaires. C'est pour moi à la fois une source de fierté et de regret. Afin de rendre hommage à la turcologie hongroise, sous la direction de ma professeure, la professeure Zsuzsa Kakuk, avec Gülen Yılmaz et Benderli Gün, nous avons élaboré un dictionnaire hongrois-turc et turc-hongrois. Ce dictionnaire a même remporté un prix, mais il n'est toujours pas disponible en Turquie. Notre ambassadeur, Viktor Matis, a également déployé des efforts considérables, mais nous n'avons pas pu assurer la visibilité de ce travail.

En tant que turcologue ayant également travaillé comme universitaire en Turquie, quels projets et modèles pédagogiques suggèreriez-vous pour renforcer la coopération universitaire entre la Turquie et la Hongrie ?

De nombreuses collaborations existent déjà entre les universités. Il y a des programmes d'échanges d'étudiants. Je voudrais évoquer les dictionnaires. C'est pour moi à la fois une source de fierté et de regret. Afin de rendre hommage à la turcologie hongroise, sous la direction de ma professeure, la professeure Zsuzsa Kakuk, avec Gülen Yılmaz et Benderli Gün, nous avons élaboré un dictionnaire hongrois-turc et turc-hongrois. Ce dictionnaire a même remporté un prix, mais il n'est toujours pas disponible en Turquie. Notre ambassadeur, Viktor Matis, a également déployé des efforts considérables, mais nous n'avons pas pu assurer la visibilité de ce travail.

Peut-être que, grâce à notre revue, les dictionnaires acquerront la valeur qu'ils méritent. Comme vous le savez, la Fondation

Maarif de Turquie mène des activités éducatives internationales. Aujourd'hui, à l'échelle mondiale, l'éducation est perçue non seulement comme un moyen de transmettre des connaissances, mais aussi comme un pont qui guérit les sociétés et renforce l'empathie interculturelle. De votre domaine d'expertise, comment l'éducation et la production académique peuvent-elles contribuer à la guérison, à la transformation et au rapprochement culturel ?

Je crois qu'il est essentiel de reconnaître notre propre patrimoine culturel et de le faire dialoguer avec d'autres cultures. Nous devons rendre la diversité culturelle possible sans marginaliser personne. Je peux citer deux institutions très concrètement : l'Institut Yunus Emre en Turquie et l'Institut Liszt dans votre pays. Ces deux institutions mènent de nombreuses activités liées à la langue, à la culture et à l'art. Ankara est désormais aussi importante que Budapest. Le Département de hongrois est également situé à Ankara. Si ce département était plus ouvert au public et si le centre culturel d'Istanbul était une antenne à Ankara, de nombreux projets de collaboration pourraient être entrepris. Nous pouvons renforcer la dimension thérapeutique de l'éducation grâce à une approche qui développe notre sens esthétique et unit notre capital culturel.

1. Trana Elhadef, J. (2023), *This is Pest - A Bite of City and a Sip of Life*, Epsilon Publications.

2. Yaman, S. (2021). *The Danube Chair - The Edit Tasnadi Book*. Ötügen Publications.

On peut considérer Karsag comme le berceau des turcologues et des orientalistes du XXe siècle.

Mme Edith a évoqué l'hospitalité hongroise, mais je ne m'attendais pas à autant. Merci pour votre accueil, vos attentions et la conversation que nous avons eue. Du point de vue de la langue et de la culture turques, vous nous recevez dans une région d'une grande importance. Pourriez-vous nous parler de l'histoire et de l'importance de ce lieu si particulier où vous vivez ?

Nous sommes actuellement dans la Grande Plaine coumane. Les Coumans, un peuple turc ayant vécu en Europe de l'Est entre le XIe et le XIVe siècle, se sont installés en Hongrie à partir du XIIIe siècle pour échapper aux invasions mongoles. Sous l'Empire ottoman, cette région leur appartenait, mais bien sûr, beaucoup ont fui et abandonné la région à cause des guerres. Cependant, après la période ottomane et la révolution hongroise menée par Mátyás Rákosi, il leur a été possible de se réinstaller dans la région. Les Coumans kiptchaks s'y sont de nouveau installés. C'est pourquoi la région est appelée la Grande Plaine coumane. La culture populaire des Coumans constitue un riche patrimoine qui perdure encore aujourd'hui. Le vocabulaire lié à l'agriculture et à l'élevage, en particulier, provient de cette culture. L'élevage de petits animaux y est répandu et la population utilise encore des mots hérités de la culture kiptchak. En Turquie, le vocabulaire employé pour le petit élevage trouve également son origine chez les Coumans kiptchaks. Trois périodes ont influencé la culture hongroise : l'arrivée des Hongrois dans les années 890 ; l'installation des Coumans au XIIIe siècle ; et la période ottomane.

La culture des steppes était présente en Anatolie et en Hongrie. Malgré nos différences géographiques, cette culture était largement répandue dans les deux pays. La ville de Karsag est l'une de celles qui la préservent encore. Karsag est un nom couman qui signifie « renard des steppes ». Il y a là un jeu de mots. Les noms de villes sont généralement liés à des personnes. En réalité, Karsag est un prénom. Mais pourquoi donner un tel nom à un enfant ?



Pour qu'elle soit aussi éclatante que la queue d'un renard. La ville de Debrecen porte également un nom d'origine coumane. C'est aussi un prénom donné aux enfants avec le souhait qu'ils soient « vifs et énergiques ». De nombreux toponymes de la plaine hongroise ont été choisis de cette manière.

Bien sûr, notre monde et notre culture évoluent, mais certains aspects de la culture coumane perdurent. Par exemple, aujourd'hui, en tant qu'hôte, je vous ai préparé de l'agneau. L'abattage d'un agneau lors des festins de mariage, en présence d'invités de marque, reste une de nos traditions. La tête de l'agneau est offerte à la personne la plus respectée et la plus importante parmi les convives. Celle-ci la découpe ensuite en morceaux et les distribue aux personnes présentes, des plus âgés aux plus jeunes. Bien que peu répandue en Turquie, j'ai constaté que cette coutume est encore pratiquée en Asie centrale, au Kazakhstan.

Cette région est aussi le berceau des turcologues et des orientalistes du XXe siècle. Gyula Németh y est né. Il a fondé le département de turcologie de l'université

ENTRETIEN

Eötvös Loránd et y a produit de nombreux travaux pendant 50 ans. Il s'est efforcé de garantir que le département réponde aux normes européennes. László Gaál est un spécialiste de la Perse. István Györffy est un ethnologue renommé, né et ayant vécu ici. Ces trois hommes sont également de bons amis. Györffy n'était pas un turcologue au sens classique du terme, mais il connaissait le turc et a influencé les travaux des turcologues. Quant à la génération suivante, Mándoky Kongur István a œuvré à la préservation du patrimoine linguistique couman en Hongrie.

J'ai reçu mon premier livre turc de Mándoky. Il m'a inspiré tout au long de mon parcours. Pendant que je travaillais au musée, il revenait d'Asie centrale ou de Turquie. Ses récits m'ont fasciné. Depuis, je suis passionné par la culture turque.

Les noms des fruits et légumes, des épices, la culture culinaire et les arts populaires, notamment la broderie, sont des héritages de la culture turque qui persistent dans la culture hongroise.

J'étais également curieux de connaître l'origine de votre intérêt pour la langue et la culture turques..

J'ai commencé à travailler au musée très jeune, car je voulais faire quelque chose d'original. Je réfléchissais constamment à ce que je pourrais faire. On m'a dit : « Tu devrais apprendre le turc ; tu pourrais ainsi mieux connaître le folklore turc. » À cette époque, la Hongrie était un pays communiste. Il était impossible de voyager à l'étranger depuis la Hongrie. J'avais 30 ans quand j'ai obtenu mon premier passeport. En temps normal, j'aurais dû faire mes recherches sur les Coumans-Kiptchaks au Kazakhstan ou en Asie centrale. Mais c'était impossible. Je ne pouvais pas m'éloigner de la Hongrie. J'ai donc choisi d'aller en Turquie. Au départ, c'était une sorte de nécessité.

Bien que j'aie eu l'occasion de me rendre en Asie centrale à trois reprises par la suite, cela ne m'a pas particulièrement intéressé, car j'étais déjà influencé par la Turquie. Je pense avoir joué un rôle important dans la mise en lumière des points communs entre les cultures turco-hongroise. Je vis dans ce monde fascinant depuis quarante ans. J'ai écrit 22 livres. J'ai travaillé avec minutie sur les interactions hungaro-coumanes et les points communs culturels entre la Turquie et la Hongrie. Je souhaite maintenant me consacrer davantage à la culture turque, car j'ai étudié en profondeur l'influence coumane venue d'Orient en Hongrie. Je n'ai rien de plus à ajouter à mon travail. J'ai écrit six livres sur la culture turque. Mon premier livre traite des coutumes turques liées à la naissance et à la mort. Trois de ces livres sont des monographies. L'un d'eux est un recueil de poèmes turcs. Cemal Süreyya, Turgut Uyar, Atilla İlhan,



Voici l'un des monuments funéraires représentant les sept régions habitées par les Coumans.

Ümit Yaşar Oğuzcan, İlhan Berk et Orhan Veli sont mes poètes préférés. J'ai traduit leurs poèmes en hongrois. J'ai également réalisé un recueil de contes turcs, qui constituera un précieux souvenir pour mon petit-enfant. Je prévois aussi de publier un récit de voyage l'année prochaine, à l'instar de celui d'İlber Ortaylı. Il s'agira d'un ouvrage de recommandations, fruit de mes découvertes. J'ai exploré de nombreuses régions de Turquie ; qui aurait pu m'offrir une expérience aussi enrichissante ?

J'ai exploré tant de régions de Turquie ; qui d'autre aurait pu vivre une expérience aussi enrichissante ? Je souhaite l'analyser. Les idées fusent ; il me suffit de m'asseoir et d'écrire. Lorsqu'on examine les relations entre Hongrois et Turcs, quels points communs découvre-t-on ? Les Turcs installés ici durant l'Empire ottoman ont grandement contribué à la broderie et à l'art textile hongrois grâce à leurs motifs. J'ai d'ailleurs une idée de livre à ce sujet. La famille Rákóczi a fait venir des femmes de Turquie et leur a offert du travail. Elles confectionnaient des caftans, des nappes, etc.

Il subsiste environ deux mille mots communs de l'époque ottomane. Les noms de fruits et légumes, les épices, la culture culinaire et les arts populaires, notamment la broderie, sont des vestiges de la culture turque dans la culture hongroise. Après la prise de contrôle ottomane, un certain nombre de soldats vivaient dans les châteaux, mais ils restaient isolés. Une petite communauté turque vivait également ici, comprenant des médecins, des enseignants et des imams travaillant aux côtés des administrateurs ottomans. Cependant, la séparation des Turcs et des Hongrois limitait les échanges culturels entre ces derniers. D'une certaine manière, cela a eu un effet positif sur les Hongrois, comme le reconnaissent aujourd'hui les Turcs eux-mêmes. Cette séparation a permis à chacun de préserver ses croyances religieuses, son mode de vie et son patrimoine culturel. On peut toutefois affirmer que la culture des steppes nous unit. Ces éléments culturels, semés par les Turcs coumans, perdurent encore de nos jours. Vers 400 après J.-C., Hongrois et peuples turcophones vivaient fréquemment ensemble.

Alors, de quelle manière les Turcs ont-ils été influencés par les Hongrois ?

Ödön Széchenyi, également connu sous le nom de Yangın Pacha, a créé le système de pompiers d'Istanbul. Issu d'une famille qui a marqué durablement l'histoire politique et culturelle de la Hongrie, Ödön Pacha a passé 48 ans de sa vie à Istanbul. Pour ses

services, il a reçu la plus haute distinction de l'Empire ottoman, ainsi que de nombreuses autres récompenses. Parlant couramment le turc, le français, l'allemand, l'anglais et l'italien, ainsi que le latin et le grec ancien, Ödön Pacha était très respecté en Hongrie et en Turquie, qu'il avait choisie comme seconde patrie. Les Hongrois ont également joué un rôle déterminant dans la mise en place du système météorologique. Après la fondation de la République de Turquie au XXe siècle, Atatürk rencontra de nombreux Hongrois. Le viaduc de Varda, reliant Bagdad à Istanbul, fut construit par des architectes et des artisans hongrois. De nombreuses villes ont été marquées, tant par leur architecture que par leurs techniques de construction, grâce à la contribution de personnes d'origine hongroise. Par exemple, le port de Samsun et de nombreux bâtiments de la

La culture des steppes nous unit.

rue Anafartalar à Ankara furent construits par des architectes et des artisans hongrois. Lors de la réforme linguistique, Gyula Németh proposa à Atatürk l'exemple de l'alphabet latin. Oscar Velman fut un pionnier de la production de betteraves sucrières. Entre 1929 et 1933, des milliers d'ouvriers hongrois furent employés à la construction des infrastructures d'eau et d'électricité.

Vous avez été témoin des codes culturels dans différentes régions de Turquie. Vous vous êtes intéressé au folklore, aux traditions et aux coutumes turques. Si vous avez une anecdote de voyage qui vous a marqué, nous serions ravis de l'entendre. J'ai été impressionné de constater que les catholiques syriens bénéficiaient de la liberté de culte dans le sud-est de l'Anatolie. Voir des Turcs musulmans et des catholiques syriens vivre ensemble était également impressionnant. La première université (madrassa) au monde, à Harran, et ses



Türkolog Gyula Németh

caractéristiques architecturales m'ont aussi profondément marqué. J'admire beaucoup l'architecture seldjoukide. Il existe des centres éducatifs médiévaux à Sivas. L'un d'eux dispensait un enseignement religieux, tandis que les autres proposaient des cours de sciences sociales et mathématiques. Je suis très impressionné par l'œuvre de Mimar Sinan. Je le considère comme le Léonard de Vinci de l'Orient. Il a travaillé comme ingénieur militaire jusqu'à l'âge de 50 ans, puis s'est tourné vers l'architecture. Ses œuvres sont fascinantes. Sainte-Sophie en est un exemple impressionnant. Au lieu de la démolir, il était essentiel de la consolider sans altérer son originalité.



GUERIR LE MONDE PAR L'ÉDUCATION



DÉCEMBRE
5 '25

Le 5^e Sommet d'Istanbul sur l'éducation, qui a appelé à repenser l'éducation comme une responsabilité envers l'avenir commun de l'humanité, est présenté dans notre 22^e numéro afin de jeter les bases d'une réflexion durable.

Organisé par la Fondation turque Maarif, ce sommet visait à repositionner l'éducation non seulement dans le cadre des programmes, de l'évaluation et des compétences techniques, mais aussi sur l'axe de l'humanité, de la société et de la conscience. Les idées exprimées et les expériences tirées de différents contextes se sont convergées non pas comme une rencontre ponctuelle, mais comme le fruit d'une quête à long terme, soulevant des questions essentielles.

Ce numéro retrace le langage commun établi lors du sommet, non pas en se contentant de présenter les discours, mais en les offrant au lecteur dans leur contexte, leur profondeur et leur résonance intellectuelle. Les potentialités, les limites et les responsabilités de l'éducation sont abordées avec une clarté critique, sans recourir à des slogans ni à des réponses toutes faites.

Dans ce numéro, destiné à celles et ceux qui considèrent l'éducation non comme un domaine de certitudes, mais comme une question vivante nécessitant une remise en question constante, nous invitons nos lecteurs à dépasser le rôle d'observateurs passifs de cet appel et à rejoindre un processus de réflexion collaborative qui l'amplifie et l'approfondit.



Professeure Agrégée
Zeynep Arkan
 Membre du Conseil
 D'administration
 De La Fondation Turque
 Maarif

AMÉLIORER LE MONDE PAR L'ÉDUCATION : BIEN PLUS QU'UN SOMMET

Aujourd'hui, le monde ne se contente pas d'une transformation économique et technologique ; il traverse également une période de profonds bouleversements humains. Guerres, migrations forcées, polarisation sociale croissante, crises écologiques et anxiété grandissante, notamment chez les jeunes générations, démontrent clairement que les problèmes auxquels nous sommes confrontés ne peuvent plus être résolus uniquement par des moyens politiques ou techniques. C'est précisément à ce stade que l'éducation mérite d'être repensée, non plus comme un simple service public ou un système visant la réussite individuelle, mais comme un levier fondamental du progrès social. Le 5e Sommet de l'éducation d'Istanbul, qui se tiendra à Istanbul les 5 et 6 décembre 2025, constitue une réponse forte à ce besoin. Organisé par la Fondation turque Maarif sur le thème « Améliorer le monde par l'éducation », le Sommet a abordé l'éducation au-delà des programmes, des examens et des évaluations, en se concentrant sur son pouvoir d'améliorer l'humanité, la société et notre avenir commun. Le 5e Sommet d'Istanbul sur l'éducation, créé en 2021, est devenu un rendez-vous international annuel consacré à la transformation de l'éducation autour d'un thème différent. Cependant, le sommet de 2025 se distingue nettement des précédents. La principale raison en est que le thème choisi

Lors de la cérémonie d'ouverture, les invités d'honneur ont donné tout son sens au thème « Guérir le monde par l'éducation », non pas comme une idée abstraite, mais à travers des expériences et des témoignages concrets.

touche directement au destin commun de l'humanité.

Le thème « Guérir le monde par l'éducation » n'est pas qu'un slogan ambitieux ; il souligne également une responsabilité fondamentale. Cette approche affirme que l'éducation ne peut se contenter de produire la réussite individuelle ; elle doit aussi promouvoir la paix sociale, l'empathie, la justice et la sagesse. Un avis fréquemment exprimé lors du sommet était le suivant : dans un monde où l'information augmente rapidement mais où les conflits ne diminuent pas, l'éducation ne peut être considérée comme un simple mécanisme de transmission de connaissances techniques.

C'est précisément pour cette raison que l'espace même où cette idée est débattue acquiert une importance capitale, de par la signification qu'elle porte.

Istanbul, qui accueille les sommets, rend cette responsabilité d'autant plus visible grâce à son riche patrimoine historique et symbolique. Cette ville, carrefour des civilisations, n'accueille pas seulement physiquement les sommets ; elle offre également un terrain propice aux discussions sur l'éducation. Orient et Occident, Nord et Sud, théorie et pratique, politique et expérience de la salle de classe convergent à Istanbul sur un même axe intellectuel, démontrant que le pouvoir guérisseur de l'éducation ne peut prendre tout son sens que par la convergence d'expériences diverses.

L'ouverture du 5e Sommet de l'éducation d'Istanbul a offert une tribune où la responsabilité qui incombe à l'éducation à l'échelle mondiale a été fortement exprimée. Les invités d'honneur ont donné tout son sens au thème « Guérir le monde par l'éducation », non pas comme une idée abstraite, mais à travers des expériences et des témoignages concrets. Dans son discours d'ouverture, Mahmut M. Özdil, président de la Fondation turque Maarif, a abordé l'éducation non seulement comme une activité institutionnelle ou un service public, mais aussi comme une responsabilité morale envers l'humanité. La fondation a souligné que ses activités éducatives, menées dans différentes régions du monde, reposent sur une approche de l'éducation centrée sur l'humain, plutôt que sur une expansion quantitative. Selon Özdil, le véritable enjeu aujourd'hui n'est pas le nombre d'écoles ouvertes, mais le type de personne qui y est formée. L'éducation doit dépasser la simple acquisition de compétences techniques ; elle doit renforcer les liens que chacun entretient avec soi-même, avec les autres et avec le monde. Dans cette perspective, Özdil conçoit l'éducation non comme un système axé sur la réussite et la compétition, mais comme un acte humaniste qui nourrit la conscience, la compassion et le sens des responsabilités.

Le 5e Sommet de l'éducation d'Istanbul, organisé par la Fondation turque Maarif sur le thème « Guérir le monde par l'éducation », a abordé l'éducation au-delà des débats sur les programmes, les examens et l'évaluation, en mettant l'accent sur son pouvoir d'améliorer les individus, la société et l'avenir commun.





L'un des discours qui a conféré une dimension symbolique particulière au Sommet a été prononcé par Latifa el-Droubi, Première dame de la République arabe syrienne. Mme el-Droubi a affirmé que l'éducation n'est pas abandonnée, même en temps de guerre ; le fait que des enfants continuent d'apprendre malgré la destruction prouve que l'éducation n'est pas qu'un simple bâtiment ou une infrastructure. Selon elle, l'éducation est une force fondamentale qui nourrit l'espoir et la résilience, même dans les moments les plus difficiles.

Emine Erdoğan, Première dame de la République de Turquie, a quant à elle défini l'éducation non pas comme un simple mécanisme technique de transmission du savoir, mais comme l'un des moyens les plus durables de panser les plaies humaines. Elle a souligné que face à l'escalade des conflits, aux migrations forcées et à l'aggravation des inégalités, le monde a besoin non seulement de solutions nouvelles, mais aussi d'une conscience renouvelée. Pour Mme Erdoğan, l'éducation est bien plus qu'un processus fonctionnel préparant les individus à la vie ; c'est un domaine moral qui nourrit la compassion, la justice et le sens des responsabilités. Le véritable pouvoir de l'éducation réside non seulement dans la formation d'individus accomplis, mais aussi dans l'éducation de personnes capables de reconnaître la

souffrance d'autrui, de ressentir leurs fardeaux et de porter l'espoir d'un avenir commun. Cette approche a élevé le thème du sommet au-delà d'un débat théorique, faisant de l'éducation un domaine de responsabilité morale directe.

Ainsi, la séance d'ouverture nous a fortement rappelé que l'éducation n'est pas un domaine que l'on peut reporter en temps de crise ; au contraire, elle est le terrain d'entente le plus nécessaire en de telles circonstances. Dès le départ, le thème principal du sommet a résonné non seulement comme un cadre intellectuel, mais aussi comme un appel moral et humanitaire.

L'un des moments les plus marquants illustrant ce cadre moral fut l'histoire d'Abdul Rashid Mamodu. À l'âge de sept ans, Rashid fut le seul enfant à survivre à un incendie dans son école au Niger, où il perdit vingt camarades et son institutrice. Il émergea des flammes, une tablette à écrire appelée « luh » à la main et le visage marqué par des brûlures. Suite à cette tragédie, Rashid fut pris en charge par les Écoles d'amitié turco-nigériennes et bénéficia d'une bourse jusqu'au lycée. Aujourd'hui, Rashid, un élève brillant de douze ans, a offert à Mme Emine Erdoğan son tableau blanc, qu'il emporte avec lui depuis des années, en signe de gratitude.

Ce geste, à la fois discret et poignant, nous rappelle que l'éducation n'est pas seulement une promesse d'avenir, mais aussi une force réparatrice capable de reconstruire des vies brisées.

Séance de Haut Niveau

La réunion ministérielle de haut niveau du Sommet a abordé le pouvoir guérisseur de l'éducation à travers les expériences d'États de différentes régions du monde, créant ainsi un socle éthique et politique commun. Les interventions lors de cette session ont révélé que l'éducation n'est pas seulement un domaine de politique nationale, mais aussi un élément fondamental qui influe sur la paix, la stabilité et la résilience sociale à l'échelle mondiale. Le ministre djiboutien de l'Éducation nationale et de la Formation professionnelle, Moustapha Mohamed Mahamoud, a souligné que l'éducation est une pierre angulaire qui protège non seulement le développement individuel, mais aussi l'intégrité nationale et la stabilité sociale, en particulier dans les sociétés fragiles.

Il a été constaté que chaque interruption du système éducatif aggrave la désintégration sociale. Khady Diop Mbodji, secrétaire général du ministère de l'Éduca-

tion nationale du Sénégal, a établi un lien entre la persistance des conflits, malgré l'augmentation quantitative des connaissances, et l'affaiblissement des dimensions éthiques et éducatives de l'éducation. Selon lui, les réformes curriculaires ne doivent pas se limiter à la mise à jour des contenus ; elles doivent être réévaluées dans une perspective plus humaine. Boubacar Dembélé, secrétaire général du ministère de l'Éducation nationale du Mali, a présenté l'éducation comme un outil de prévention et de guérison contre la violence, la radicalisation et la désintégration sociale. Il a souligné l'importance cruciale de développer, dès le plus jeune âge, une culture de paix et une conscience du vivre-ensemble. Ces expériences, issues de différents contextes géographiques, ont révélé une conviction partagée : le pouvoir guérisseur de l'éducation ne peut être durable que s'il repose sur des principes éthiques et la responsabilité civique.

Voir le Connu Dans le Miroir de l'Éducation

Le premier panel du Sommet, intitulé « Voir le connu dans le miroir de l'éducation », a abordé l'éducation non pas comme une variable inefficace face aux crises mondiales, mais comme un domaine sensible capable de déceler ces crises précocement. Animé par le professeur Mehmet Naci İnci, le panel a examiné comment les problèmes observés en milieu scolaire sont intimement liés à des ruptures sociétales plus larges. Esra Albayrak, intervenante, a évalué le pouvoir de guérison de l'éducation, non seulement à travers les méthodes pédagogiques, mais aussi à travers la question de la production du savoir et de la légitimité de certaines voix. Selon elle, les systèmes éducatifs modernes reproduisent largement les hiérarchies du savoir héritées de la période coloniale. Elle a affirmé que le savoir présenté comme « universel » centre souvent ses préoccupations sur les expériences historiques de régions spécifiques, en invisibilisant les autres. Par conséquent, elle a souligné que pour que l'éducation soit véritablement guérissante, il est néces-

Les interventions de cette session ont démontré que l'éducation n'est pas seulement un domaine d'action national, mais aussi un élément fondamental pour la paix, la stabilité et la résilience sociale à l'échelle mondiale.

saire de guérir non seulement l'individu, mais aussi le savoir lui-même. Esra Albayrak a présenté la décolonisation non comme un slogan idéologique ; L'éducation était considérée comme un cadre intellectuel nécessaire à l'avènement d'une justice épistémique en éducation. Selon cette perspective, l'éducation ne peut véritablement exercer un pouvoir de guérison que lorsqu'elle transforme l'élève, non seulement en un sujet s'adaptant aux connaissances existantes, mais aussi lorsqu'il reconnaît sa propre histoire, sa culture et son expérience comme une composante légitime de la production du savoir. Cette approche a contribué de manière significative à approfondir le thème principal du sommet : guérir le monde par l'éducation implique également de guérir nos manières de le décrire. Lors d'une table ronde, le professeur Martín Aníbal López Armengol a souligné l'impact des inégalités mondiales et des crises politiques sur les jeunes universitaires, affirmant que l'enseignement supérieur devrait être un domaine qui non seulement

analyse, mais aussi développe une posture éthique. Une autre intervenante, la professeure Akodah Ayewouadan, a noté que la négligence des concepts d'égalité et de citoyenneté dans l'éducation accentue la polarisation sociale. Cette première table ronde a révélé que les crises mondiales et les ruptures sociales se manifestent le plus tôt et le plus directement dans le contexte de la salle de classe. À cet égard, l'éducation a été envisagée non seulement comme un système de transmission du savoir, mais aussi comme un domaine capable de reconnaître, de comprendre et de développer une responsabilité face aux souffrances du monde.

Au-delà des programmes scolaires : L'art de l'humanité. La deuxième table ronde du Sommet, intitulée « Au-delà des programmes scolaires : L'art de l'humanité », a constitué l'un des points d'intérêt intellectuels majeurs du programme en abordant directement le pouvoir guérisseur de l'éducation sur une base morale et épistémologique. Les intervenants ont proposé une perspective qui envisageait l'éducation non seulement à travers les « programmes scolaires » et les « résultats mesurables », mais aussi à travers le sens, les valeurs et la conception de l'humanité.

Animée par le Dr Ayhan Öztürk, la session s'est concentrée sur la question suivante : pourquoi les conflits et les injustices ne diminuent-ils pas dans un monde où l'information prolifère ?

L'approche commune qui s'est dégagée de la table ronde est que l'éducation n'est pas simplement un système technique de transmission d'informations, mais un processus humain qui façonne la relation de l'individu à lui-même, aux autres et au





monde. La Dre Maida Pasic a souligné que les retards d'apprentissage subis par les enfants, notamment en situation de crise, de guerre et de migration forcée, ne doivent pas être perçus uniquement comme des lacunes scolaires. Elle a fait remarquer que ces retards ont des répercussions psychosociales profondes sur le sentiment de sécurité et d'appartenance des enfants, et que le pouvoir réparateur de l'éducation se manifeste précisément dans ces domaines. Un autre intervenant, le Pr Zié Ballo, a déclaré que, dans les approches éducatives contemporaines, le savoir est de plus en plus instrumentalisé, éloignant l'éducation de sa dimension spirituelle et de sa sagesse. Selon lui, pour que l'éducation soit réparatrice, il est nécessaire de réaffirmer la valeur du savoir. L'éducation tire son sens non seulement de ce qui est connu, mais aussi de la manière dont ce savoir est utilisé et dans quel but. L'une des contributions les plus concrètes et ancrées dans la réalité de la table ronde a été présentée par le Dr Ruşen Ahmet Albayrak. S'appuyant sur son expérience à la tête de l'École de mentorat, Albayrak a souligné que le pouvoir guérisseur de l'éducation ne réside pas dans les programmes scolaires, mais dans la confiance, la responsabilité et les interactions fondées sur des valeurs qui s'établissent dans la relation enseignant-élève. Selon elle, l'École de mentorat offre un exemple éloquent de ce pouvoir guérisseur grâce à une approche qui ne limite pas l'éducation à la seule réussite scolaire,

mais la conçoit comme un espace de rencontre morale où les individus se confient les uns aux autres. Les participants à ce panel ont convenu que l'éducation n'est pas un processus de préparation technique, mais un domaine qui soigne les personnes et construit une vision partagée de l'avenir. Ils ont également été invités à repenser l'éducation comme un processus générateur de sens et de responsabilité, en s'éloignant d'une structure centrée sur les examens et la performance.

De l'École à la Société : L'Écosystème de la Collaboration

Le troisième panel du 5e Sommet de l'éducation d'Istanbul, intitulé « De l'école à la société : L'écosystème de la collaboration », animé par la professeure agrégée Günhan Börekçi, a clairement démontré que le pouvoir guérisseur de l'éducation ne peut se limiter aux seuls murs de l'école. Le panel a soutenu que l'éducation ne devait pas être perçue comme un système fermé privilégiant la réussite individuelle. La session a abordé l'éducation comme un espace ouvert de reconstruction, fonctionnant en collaboration avec les familles, la société civile, les acteurs locaux et les structures publiques. Le principal enseignement a été que les crises multiformes actuelles – telles que les migrations, la pauvreté, les catastrophes et la désintégration sociale – ne peuvent avoir un effet réparateur que si l'éducation repose sur un écosystème social solide. Dans ce contexte, l'école a été envisagée non pas comme une institution qui résout les problèmes seule, mais comme un centre qui rassemble différents acteurs, établit des relations et coordonne le processus.

Paolo Marchi, représentant de l'UNICEF en Turquie, a souligné que la collaboration école-famille-communauté n'est pas une option, mais une nécessité, en particulier dans les systèmes éducatifs travaillant avec des groupes vulnérables. Il a affirmé que le pouvoir réparateur de l'éducation est incomplet lorsqu'il se limite à l'apprentissage en classe ; il est pleinement exploité grâce aux liens tissés avec l'environne-

ment social de l'enfant. Selon M. Marchi, l'école doit devenir une structure qui protège l'enfant des risques et l'entoure d'un réseau de soutien.

L'une des contributions les plus marquantes du panel, fondée sur une expérience de terrain, a été présentée par l'enseignante Marie Garnier. Elle a soutenu qu'en temps de crise, l'école n'est pas seulement un lieu où l'apprentissage se poursuit ; selon elle, l'éducation ne peut être véritablement thérapeutique que lorsqu'elle devient un espace favorisant la confiance et un sentiment d'appartenance. Elle a défini le rôle de l'enseignant non seulement comme celui d'un acteur pédagogique, mais aussi comme celui d'un bâtisseur de relations, d'un guide et d'un lien social. D'après Marie Garnier, la transformation de l'école en un espace d'espoir n'est possible qu'avec une forte culture de collaboration.

La conclusion commune de ce panel était la suivante : « Le pouvoir thérapeutique de l'éducation ne résulte pas de la séparation de l'école et de la société, mais de l'établissement de liens éthiques, inclusifs et durables avec celle-ci. Cette collaboration, qui s'étend de l'école à la société, transforme l'éducation, la faisant dépasser la simple production de réussite individuelle pour en faire un espace de bien commun qui nourrit la résilience sociale. »

Un Appel de la Jeunesse à l'Avenir : de l'Idée à l'Action

La session finale du Sommet, intitulée « Un appel de la jeunesse à l'avenir : De l'idée à l'action », a posé les bases concrètes pour la poursuite des discussions menées durant ces deux jours. Animée par Jenny Molendyk Divleli, cette session a pris en compte les besoins des jeunes, non seulement en tant qu'auditeurs, mais aussi en tant qu'acteurs. Elle a placé au cœur du débat les personnes qui ont voix au chapitre et qui sont responsables de la transformation de l'éducation.

Mehmet Hasan Yaci, intervenant lors de la session, a abordé l'éducation comme un domaine de responsabilité qui ne se réduit pas à la réussite individuelle. Il a souligné que les jeunes doivent être considérés non seulement comme des individus prenant conscience des problèmes sociaux, mais aussi comme des acteurs capables de proposer des solutions et d'agir. Selon Yaci, le pouvoir guérisseur de l'éducation ne peut être pleinement exploité que par l'engagement citoyen et le sens des responsabilités.

Le sommet n'a pas proposé de formule magique pour sauver le monde. Il a plutôt rappelé une réalité bien plus complexe, mais ô combien juste : « C'est à l'éducation que se forment les personnes qui changeront le monde. »

Une autre intervenante, Sümeyye Sena Polat, a, dans son discours, mis en lumière la vulnérabilité des jeunes, souvent occultée par leur parcours scolaire. Abordant les questions de justice et de représentation, Polat a affirmé que pour que l'éducation soit véritablement guérissante, il ne suffit pas d'offrir l'égalité des chances ; il est indispensable de créer des espaces inclusifs où les expériences des jeunes sont reconnues et valorisées. Cette approche a associé le pouvoir réparateur de l'éducation à une perspective d'égalité sociale.

Une autre intervenante, Elif Leyal Uğraş, a considéré l'éducation comme un espace de transition permettant de transformer la pensée en action. Soulignant que les jeunes ne doivent pas se contenter de générer des idées, mais doivent

aussi pouvoir assumer la responsabilité de les mettre en pratique, elle a affirmé que le pouvoir guérisseur de l'éducation se manifeste précisément là où le fossé entre les mots et la pratique est comblé.

Le Panel des jeunes a pleinement appuyé le thème principal du Sommet à cet égard : « Le pouvoir guérisseur de l'éducation ne se limite pas à panser les plaies d'aujourd'hui ; il est possible de donner aux générations futures les moyens d'agir en leur offrant une voix, des responsabilités et un espace d'action. Les contributions des jeunes démontrent clairement que la transformation de l'éducation n'est pas un objectif qui peut être reporté ; c'est une nécessité qui doit commencer dès aujourd'hui. »

Enfin, la professeure agrégée Zeynep Arkan, présidente du Comité d'organisation du 5e Sommet d'Istanbul sur l'éducation, a prononcé le discours de clôture. Son analyse ne se limitait pas à résumer les discussions tenues au cours des deux jours, mais portait sur la responsabilité inhérente à ces échanges. Pour Arkan, le Sommet n'était pas simplement un lieu de rencontre international pour le partage d'idées, mais un seuil où les discours sur le pouvoir guérisseur de l'éducation doivent se concrétiser. Dans son discours, elle a souligné que les participants, issus de différentes régions et disciplines, s'accordaient sur le fait que l'éducation a le pouvoir d'améliorer non seulement les systèmes, mais aussi les individus et la société. Cependant, elle a également averti que cette compréhension partagée perdrait tout son sens si elle restait cantonnée à de simples vœux pieux. Selon elle, le véritable enjeu n'était pas le contenu des discussions, mais leur application concrète dans les salles de classe, les programmes scolaires, les pratiques pédagogiques et les documents de politique éducative.

L'un des points les plus marquants du discours de la professeure agrégée Arkan était l'idée que le pouvoir guérisseur de l'éducation ne peut être attribué à un seul acteur. Enseignants, universi-

taires, familles, jeunes et décideurs sont tous des maillons interdépendants de ce processus. Il a été affirmé que l'éducation ne peut engendrer un processus de guérison collectif, et non fragmenté, que dans le cadre de cette collaboration à plusieurs niveaux. Arkan a également déclaré que les propos tenus lors de la session jeunesse constituaient l'un des résultats les plus précieux du sommet, soulignant que donner la parole aux jeunes n'est pas une option, mais une nécessité incontournable pour l'avenir de l'éducation.

L'évaluation finale a établi que le Sommet d'Istanbul sur l'éducation n'était pas un événement ponctuel, mais une plateforme permanente de réflexion et d'échange. Elle a insisté sur le fait que les discussions sur le pouvoir guérisseur de l'éducation ne devaient pas se limiter aux salles du sommet ; elles devaient se poursuivre dans les écoles, les universités, les études universitaires et les politiques publiques.

En conclusion, le 5e Sommet d'Istanbul sur l'éducation n'a pas proposé de solution miracle pour sauver le monde à lui seul. Au contraire, cela nous a rappelé une vérité bien plus difficile, mais ô combien réelle : « C'est à l'éducation que se forment les personnes qui guériront le monde. Cette guérison ne commence pas par de grandes déclarations ; elle commence par la relation que l'enseignant tisse en classe, le sentiment d'être valorisé chez l'élève, la confiance de la famille envers l'école, la responsabilité éthique que l'universitaire attribue au savoir et la considération accordée à la parole des jeunes. » L'éducation, à elle seule, ne peut guérir les blessures, mais elle permet de les voir, de les nommer et de les guérir collectivement. C'est précisément là le plus grand héritage de ce Sommet. Si cette prise de conscience se concrétise dans les salles de classe, les programmes et les pratiques éducatives, « Guérir le monde par l'éducation » cessera d'être un slogan et deviendra une réalité vécue.

QUI EST MALADE, QUE GUÉRISSEONS-NOUS, QU'EST-CE QUE LA SANTÉ ?

Mahmut M. Özdil
Président de la
Fondation Maarif de
Turquie



Lorsque je dis
« Guérir le monde par l'éducation », je fais
référence à une vision qui ose regarder la
souffrance dans le monde sans s'y immobiliser ;
une vision qui peut faire naître la responsabilité
de la souffrance et, de cette responsabilité, un
avenir partagé.



La Fondation Maarif de Turquie a été créée en 2016 avec l'ambition de lancer une nouvelle initiative mondiale en matière d'éducation : partager la riche expérience de la Turquie dans ce domaine avec ses partenaires, l'enrichir ensemble et ainsi proposer une vision nouvelle de l'éducation. Nous entamons aujourd'hui notre dixième année. Nous poursuivons notre action avec détermination dans 64 pays, auprès de plus de 70 000 élèves.

Dès le premier jour, il ne s'agissait pas simplement d'ouvrir des écoles. Nous avons considéré l'élaboration d'un socle théorique solide, nous permettant de réfléchir constamment à la philosophie, aux objectifs et aux méthodes de l'éducation et d'évaluer nos actions dans ce cadre, comme un élément fondateur de notre travail. Nos publications académiques, nos activités de développement de programmes et de cursus, nos travaux de

longue haleine et d'envergure tels que l'Encyclopédie turque Maarif, et le Sommet d'Istanbul sur l'éducation, que nous célébrons aujourd'hui pour la cinquième fois, sont autant de résultats concrets de cette quête.

Grâce au Sommet d'Istanbul sur l'éducation, nous avons l'opportunité d'échanger avec des experts et des décideurs politiques de premier plan du monde entier sur les enjeux actuels de l'éducation. Nous discutons ensemble de ces enjeux, ce qui nous permet d'enrichir et de renouveler constamment notre compréhension de l'éducation. Je remercie sincèrement tous mes collègues qui ont travaillé sans relâche à la réussite de ce sommet, nos précieux invités dont nous bénéficierons des idées durant ces deux jours, nos intervenants, tous nos partenaires, et vous tous qui avez pris le temps d'être présents.

Lorsque nous réfléchissons à l'éducation, nous ne devons pas oublier que nous sommes confrontés à une inégalité criante. Aujourd'hui, plus de 270 millions d'enfants en âge d'être scolarisés dans le monde n'ont pas accès à l'école.

Partout dans le monde, des millions d'enfants se réveillent chaque matin sans savoir si leur école de la veille sera bombardée, s'ils trouveront de quoi manger, ou s'ils seront tués avant la nuit – s'ils parviennent seulement à dormir.

Nous vivons dans un monde où Hind Recep, une fillette de six ans qui, lorsqu'on lui a demandé dans quelle classe elle était, a répondu « Je suis en classe des papillons » et que son école s'appelait « Jardin d'enfants de l'enfance heureuse », a attendu en vain des heures durant dans une voiture, au milieu des corps sans vie de ses proches, avant d'être brutalement assassinée avec les secouristes qui tentaient de la sauver. Le thème principal du Sommet



**Lorsque je dis «
Guérir le monde par
l'éducation », je fais
référence à une vision
qui ose regarder la
souffrance dans le
monde sans s'y
immobiliser ; une
vision qui peut faire
naître la
responsabilité de la
souffrance et, de
cette responsabilité,
un avenir partagé.**



de l'éducation d'Istanbul de cette année, « Guérir le monde par l'éducation », a émergé précisément au cœur de ce désespoir, à un moment où nous nous sentons étouffés. Oui, « Guérir le monde par l'éducation » est un titre très ambitieux, voire quelque peu provocateur. Je dis provocateur car... Parce que le mot « guérison » soulève une série de questions qui troublent notre paix intérieure : Qui est malade, que soignons-nous, et qu'est-ce qui est sain ?

Pour reprendre les questions de Sezai Karakoç dans le Livre de Taha :

Toute maladie signifie-t-elle la destruction d'une idole ? La destruction totale des idoles signifie-t-elle la mort ? Je crois que sans considérer ces questions, il est impossible d'établir un diagnostic précis, et sans diagnostic précis, il est impossible de parler de véritable guérison. Le point où nous en sommes est évident : ceux qui détiennent le pouvoir, d'un seul point de vue, décident de ce qui est acceptable et de qui a besoin de guérison, faisant la sourde oreille aux diverses réalités du monde, ignorant les nuances essentielles de la vie et imposant leur propre vérité comme la seule vérité. Par conséquent, « si vous prenez des personnes, les façonnez selon vos propres vérités et les éduquez à votre guise, comme vous taillez les arbres de votre jardin et arrosez vos légumes, ces personnes éclairées, dont l'esprit est illuminé par la lumière de votre savoir, contribueront à faire du monde un endroit meilleur pour vous ». Je tiens à exprimer ma conviction que la perspective progressiste, des Lumières et moderniste, que l'on peut caricaturer ainsi, n'est pas la solution au problème, mais sa source.




Emine Erdoğan
Épouse du Président
de la République de
Turquie

L'ÉDUCATION, CONDITION ESSENTIELLE À L'INDUSTRIE D'UNE CULTURE DE PAIX

Il est particulièrement important d'aborder la question de l'éducation dans cette ville millénaire, l'un des plus anciens centres scientifiques et où le monde continue de vibrer. Cette année, notre sommet offrira au monde l'opportunité de l'améliorer grâce à l'éducation. Il expliquera le pouvoir de l'éducation de nourrir l'âme humaine, de panser ses plaies et d'éclairer les ténèbres. Il nous rappellera que le plus beau monde se construit par l'écriture et que le fragile équilibre de la justice ne peut être atteint que par ceux qui aspirent à un tel monde.

Cette salle accueille aujourd'hui de précieux éducateurs, riches de savoir et animés d'un profond amour pour l'humanité. Chacun d'entre vous est ici avec la conviction, comme l'a dit Akif, que « seule l'éducation peut nous sauver ». Je suis également très heureuse d'être parmi vous et je souhaite la bienvenue à tous nos invités, venus de Turquie et du monde entier. Chers invités, la métamorphose d'une chenille de son cocon en un magnifique papillon aux ailes multicolores est l'une des merveilles les plus captivantes du

monde. L'éducation, elle aussi, est un cocon qui nourrit patiemment et développe le potentiel de chacun. Parfois, de ce cocon émergent des individus qui, par leurs idées et leurs actions, sèment la bonté et la beauté dans le monde. D'autres fois, nous voyons des personnes coupées de leur vérité, des individus mécanisés. Cela s'explique par le fait que le monde moderne utilise des cocons préfabriqués pour élever les individus. Il prive la connaissance de tout filtre de vertu, de conscience et de moralité, la réduisant à de simples informations. Il prive l'esprit de sa capacité à questionner, à enquêter, à critiquer et à rechercher la vérité. Il impose une culture du succès qui glorifie les résultats, alimente les appétits capitalistes et privilégie le confort personnel à la paix et à la prospérité sociales. Les vertus qui nous définissent en tant qu'êtres humains, telles que l'empathie, l'humilité et la compassion, sont jetées dans l'abîme obscur de l'ambition au nom de ces prétendus succès.

A woman wearing a white hijab and glasses is speaking at a dark wooden podium. She is wearing a white blazer over a light-colored top and a green necklace. Two microphones are positioned in front of her. The background is a solid teal color.

■ ■ **Quand je dis « Guérir le monde par l'éducation », je fais référence à une conception qui ose affronter la souffrance du monde sans pour autant s'y enliser ; une conception qui peut faire naître la responsabilité de la souffrance et, de cette responsabilité, un avenir partagé ; une conception qui vise à ouvrir un horizon porteur de responsabilité et d'espoir pour les individus, une conception qui n'a pas peur de briser les idoles.**





Bizi Kurtaracak Yegâne Çare Maariftir

(Mehmet Akif ERSOY)

The Only Remedy
That Will Save Us Is Education



L'ÉDUCATION SANS SAGESSE MÈNE AU DÉSASTRE

C'est pourquoi on dénombre aujourd'hui plus de 120 conflits armés à travers le monde. Les crimes haineux augmentent de jour en jour. Par exemple, rien qu'en Angleterre, les crimes islamophobes ont atteint un niveau record en 2024, avec une hausse de 165 % par rapport à 2022. Au lieu de servir la dignité humaine, les technologies ont exacerbé les failles qui ébranlent profondément la justice. L'intelligence artificielle, qui a ouvert une ère nouvelle pour le progrès scientifique de l'humanité, s'est muée en arme de guerre. Les armes les plus sophistiquées pourraient être utilisées contre des bébés à Gaza. Ceux qui ignorent la compassion en sont venus à instrumentaliser la faim et la soif comme tactiques de guerre. L'humanité a une fois de plus constaté comment un savoir dépourvu de sagesse peut servir à inventer le mal. Le fait que les architectes de cette destruction matérielle et spirituelle qui se déroule sous nos yeux soient diplômés des meilleures universités du monde est révélateur. Il est clair que lorsqu'un pilier de l'éducation est défaillant, le monde peut sombrer dans les griffes de maux chroniques tels que la haine, le racisme, la discrimination et le colonialisme.

C'est pourquoi nous tissons nos cocons de sagesse. Car nous savons que l'éducation



**Le monde moderne
enferme les individus
dans des cocons de
fer. Il les débarrasse
de toute vertu,
conscience et morale,
réduisant le savoir à
de simples
informations.**



muée en sagesse est le seul remède capable de guérir le monde. Ce remède se présente ainsi : la sagesse est le véritable jardin de l'humanité, son indissociable ciment. Dans ce jardin, les haines s'apaisent, les murs tombent et les désaccords s'apaisent. La sagesse commence par la connaissance de soi. Pour se connaître soi-même, il faut se libérer du joug des préjugés. La sagesse est autodiscipline, la voie de la maturité, le savoir couronné d'actions. Nous sommes ici pour cultiver ce jardin, enrichir sa terre et arroser ses arbres, comme l'a souligné Cemil Meriç. Nous tenons à vous rappeler l'importance de transformer les écoles en centres qui,

selon les mots de Nurettin Topçu, « nourrissent les cœurs, insufflent la compassion au plus profond d'eux-mêmes, cultivent l'humanité et élèvent des âmes pures » – en somme, des centres qui forgent les âmes. Car lorsque les écoles ne sont plus que quatre murs, lorsque les esprits deviennent des entrepôts remplis d'informations, et lorsque l'on n'a plus la capacité de transformer ces informations en un précieux trésor, il ne reste de ce que nous appelons humanité que chair et os. Et tout cela plonge notre monde dans les ténèbres, telles une éclipse solaire interminable.

L'ÉDUCATION COMME ACTE DE BONTÉ

Cependant, léguer un monde juste aux générations futures est notre devoir. Mais un tel monde est impossible sans élever des enfants justes, sensibles aux souffrances de l'humanité au plus profond de leur cœur. Car, comme l'a dit un philosophe, le véritable but de l'éducation n'est pas le savoir, mais l'action.

C'est pourquoi nous formons des enfants qui, au lieu de briller aux examens et d'échouer aux épreuves de la vie, réparent les failles de l'existence grâce à leurs connaissances, qui offrent leur savoir à leurs frères et sœurs à la table de l'humanité, et qui, comme le disait Necip Fazıl,

lorsqu'on appelle « Qui est là ? », répondent individuellement, sans se tourner ni à droite ni à gauche : « Je suis là. » Cette conception de l'éducation en Turquie restera dans l'histoire comme le plus grand acte de bienveillance accompli envers l'humanité. Car nous étendons également cette approche au-delà des frontières de notre pays. Mais avec une différence : ne pas se proclamer centre de la civilisation, de la science, de la technologie, de l'art et de la culture comme l'Occident, et certainement pas exploiter les esprits des pays que nous avons exploités pendant des années sous couvert d'activités éducatives, mais former des individus à son service. En ce sens, notre Fondation turque pour l'éducation a réalisé une avancée exemplaire en matière de diplomatie éducative en poursuivant avec succès, depuis des années, une éducation respectueuse et sensible à la culture des pays où elle intervient. Heureusement, dans plus de 500 établissements d'enseignement répartis dans 56 pays, nous formons des personnes de valeur à travers le monde et contribuons concrètement à la paix mondiale. Car chaque élève des écoles Maarif apprend à regarder le monde à travers le regard de Yunus Emre, Mevlana, Hacı Bayram Veli, Hacı Bektaş et de toutes les grandes figures d'Anatolie. Comme vous le savez, notre Fondation Maarif est également activement engagée dans la reconstruction de la Syrie. Ma chère sœur, la Première Dame syrienne, Latife Hanım, accorde une grande importance à l'éducation et je suis convaincue qu'elle sera une pionnière dans ce domaine. Lors de nos

entretiens, l'éducation a été l'un des sujets les plus fréquemment abordés. Si Dieu le veut, nous soutiendrons la mise en place de l'infrastructure éducative en Syrie grâce au travail exemplaire de notre Fondation Maarif et, ensemble, nous effaçons les douloureuses cicatrices laissées par les armes grâce au pouvoir guérisseur de l'écriture.

Depuis de nombreuses années, notre Fondation Maarif de Turquie met en œuvre avec succès un système éducatif respectueux et sensible à la culture des pays où elle intervient, faisant figure d'exemple en matière de diplomatie éducative.

À cette occasion, je tiens à remercier notre estimé Ministre de l'Éducation nationale, le Président de la Fondation Maarif de Turquie, et, par leur intermédiaire, tous les membres de notre ministère et de notre fondation. J'adresse une gratitude particulière à nos enseignants qui, avec patience, cultivent le jardin de l'esprit et du cœur de nos élèves, et qui, tels des étoiles, font éclore leurs rêves.

Mesdames et Messieurs, selon le Rapport mondial de suivi sur l'éducation 2024, malheureusement, 251 millions d'enfants et de jeunes ne sont toujours pas scolarisés. Dans les pays à faible revenu, 33 % des enfants et des jeunes en âge scolaire ne sont pas scolarisés, contre seulement 3 % dans les pays à revenu élevé. Or, l'éducation est un droit fondamental, et l'injustice persistera tant que ces 33 % d'enfants et de jeunes ne seront pas scolarisés. L'éducation est par ailleurs une condition essentielle au développement durable, à l'égalité, à la lutte contre le changement climatique et à l'édification d'une culture de paix sur tous les continents. Or, les systèmes éducatifs qui ne répondent pas à cette condition et qui, en matière de valeurs, se limitent à des calculs mathématiques, doivent désormais céder la place à l'art de former des êtres humains. Aujourd'hui, de nombreux pays organisent des événements internationaux consacrés à l'éducation. Chacun sait que l'éducation est le plus grand pouvoir de transformation du monde. Pourtant, ils ne parviennent pas à résoudre les problèmes systémiques qui la privent de ce pouvoir. C'est précisément à ce sujet que je crois que le 5^e Sommet d'Istanbul sur l'éducation adressera des messages forts au monde et tracera une nouvelle voie. Sur ces mots, je conclus mon intervention. Je remercie tous les participants de leur présence et de leurs idées constructives au service de l'humanité.



Latife El-Durubi
Épouse du Président de
la République
Arabe Syrienne

LE DROIT DE RÊVER

AVANT L'ÉCOLE

En tant que Syriens, nous avons appris que l'éducation ne se résume pas à des bâtiments, mais qu'elle revêt une signification bien plus profonde. Nous avons appris que le savoir est indestructible, que les idées ne peuvent être étouffées et que l'avenir qu'un enfant porte dans son cartable est inaliénable.

Aujourd'hui, parmi vous, je porte dans mon cœur la Syrie, un pays dont le peuple, même dans les circonstances les plus difficiles, n'a jamais renoncé à l'éducation. Imaginez un pays où les enfants se précipitaient dans des écoles sans toit, étudiaient dans des maisons sans abri et faisaient leurs devoirs à la lueur des bougies. Pourtant, malgré tout, ils n'ont jamais cessé d'apprendre. Ce pays, berceau de quarante civilisations, est déterminé à être une source de lumière renaître des ténèbres. Même l'incendie de milliers d'écoles et le fait qu'un tiers des enfants soient privés d'éducation ne l'empêcheront pas d'être une source de lumière. Sans aucun doute, les Syriens ont enrichi la société partout où ils se sont installés et ont laissé une empreinte indélébile dans chaque pays où ils ont vécu. Aujourd'hui, ils ont construit près d'un millier d'écoles, permettant à plus de 125 000 élèves de reprendre le chemin de l'école.

L'ÉDUCATION NE SE RÉPÈTE PAS AUX BÂTIMENTS

En tant que Syriens, nous avons appris que l'éducation ne se limite pas aux bâtiments ; sa signification est bien plus pro-

fonde. Nous avons appris que le talent est indestructible, que les idées ne peuvent être étouffées et que l'avenir qu'un enfant porte en lui est inaliénable. Mais aujourd'hui, lorsque nous parlons d'éducation, nous n'avons pas seulement besoin de financements ou de soutien institutionnel. Ce dont nous avons besoin, c'est d'un partenariat humanitaire qui nous permette de nous relever pour l'éducation, de saisir cette dynamique et de restructurer l'éducation afin de sauver une nation non seulement de l'ignorance, mais aussi du désespoir. La Syrie a traversé une épreuve difficile et ardue, une épreuve que très peu de pays ont connue. Cette épreuve nous a rappelé l'importance des livres et nous a appris qu'un élève peut bâtir une nation.

Aujourd'hui, à l'occasion de ce sommet consacré aux peuples et à l'éducation, je suis ici pour exprimer la gratitude et la reconnaissance du peuple syrien envers notre pays frère, la Turquie, et envers Mme Emine Erdoğan. Je tiens à exprimer du fond du cœur que le lien qui nous unit à la Turquie est trop fort pour être défini par les mots.

Nul doute que le peuple syrien n'oubliera jamais le soutien de l'État et de la nation turcs, qui ont ouvert leurs portes à des millions de Syriens. Nos enfants ont poursuivi leurs études en Turquie, appris le turc, se sont forgé des souvenirs et ont tissé des amitiés indéfectibles. Les peuples des deux pays ont été unis par des liens indéfectibles durant cette période. C'est pourquoi ce que nous pouvons accomplir ensemble à l'avenir dépasse de loin ce que nous imaginons aujourd'hui. De Turquie, pont reliant l'Orient à l'Occident, j'en appelle au monde entier :

Soumettons-nous tous ensemble à des projets éducatifs communs qui reconstruisent les écoles, redéfinissent les valeurs et donnent aux enfants le droit de rêver avant même d'avoir à se soumettre.

Soumettons-nous tous ensemble à des projets éducatifs communs qui reconstruisent les écoles, redéfinissent les valeurs et donnent aux enfants le droit de rêver avant même d'avoir à se soumettre. Que ces projets forment, en Syrie, en Turquie et dans tout le monde arabe, des individus qui, au-delà de la simple mémorisation des réponses, posent aussi des questions. Nous vous promettons que bientôt vous verrez une Syrie renaître, avec tous ses enfants, écrivant avec vous un nouveau chapitre de l'histoire, tant scientifique que sociale. En cette occasion, je remercie Istanbul de nous avoir réunis. Je remercie tous ceux qui ont tendu la main pour bâtir une nouvelle génération. Que la paix, la miséricorde et les bénédictions d'Allah soient sur vous tous.

Biographie : Titulaire d'une licence en langue et littérature arabes, elle est la fondatrice et la marraine du Conseil des ministres de l'Enfance et de la Jeunesse de la République arabe syrienne. Elle dirige la campagne nationale de lutte contre le décrochage scolaire, qui concerne des millions d'enfants. Elle gère la mise en place et le suivi des Écoles d'excellence et de créativité et des Écoles pour enfants de martyrs. Elle est la marraine du « Projet Croissant vert syrien », une initiative unique au monde axée sur la protection de l'environnement et les énergies renouvelables. Elle supervise également les centres Kudrat et Amal, qui offrent des services de réadaptation, d'intervention précoce et de soutien aux familles d'enfants handicapés, de victimes de guerre et d'enfants ayant des besoins spécifiques. et elle dirige la campagne nationale de lutte contre la mendicité infantile.



SESSION DE HAUT NIVEAU

Problèmes Structurels de l'Éducation

Lors de la session de haut niveau intitulée « Le rôle stratégique de l'éducation dans l'élaboration des politiques », organisée dans le cadre du sommet, les ministres de l'Éducation de différents pays ont évalué l'impact des systèmes éducatifs sur le développement économique, la cohésion sociale, les échanges culturels et la gestion des crises.

À l'issue de la séance d'ouverture, la première session du sommet, animée par Mahmut Özdil, président de la Fondation turque Maarif, a vu la participation de Mohamed Mahamoud, ministre djiboutien de l'Éducation nationale et de la Formation professionnelle, de Khady D. Mbodji, secrétaire général du ministère sénégalais de l'Éducation nationale, et de Boubacar Dembele, secrétaire général du ministère malien de l'Éducation nationale.

Au cours de cette session, les pays ont partagé leurs analyses des priorités éducatives et des problèmes structurels auxquels ils sont confrontés.





UNE ÉDUCATION EXCLUSIVE NE PEUT GUÉRIR LE MONDE

Une éducation qui exclut les plus vulnérables ne peut guérir le monde ; au contraire, elle aggrave les problèmes.

Mohamed Mahamoud
Ministre de l'Éducation nationale et de la Formation professionnelle,
Djibouti



Sans une éducation de qualité pour tous, une transformation durable est impossible. Cependant, sans une transformation plus large de nos sociétés, l'école seule ne peut pas tout faire. Lorsque l'école offre à chaque enfant, en ville comme à la campagne, une éducation de base et des compétences essentielles à la vie quotidienne, le cycle de la pauvreté et de l'injustice est brisé. L'école est perçue comme un outil d'ascension sociale. En matière d'emploi, d'entrepreneuriat et de mobilité sociale, l'école sensibilise les élèves à leurs droits et leur donne les moyens de les défendre. Elle facilite leur pleine participation à la vie économique et civique.

Une politique éducative qui encourage l'esprit critique, l'éthique, le débat et la collaboration, une culture de paix, la confiance en soi, la résilience et l'empathie, et qui s'oppose aux discours de haine, à la manipulation et à l'extrémisme, joue un rôle essentiel dans le renforcement de la confiance entre les citoyens et les institutions et dans la réduction de la violence. L'école devrait être un lieu d'apprentissage du vivre-ensemble, du respect des différences et de la résolution pacifique

Si nous voulons que l'éducation améliore le monde, aucun enfant ne devrait être déscolarisé.

des conflits. L'éducation permet de réduire les mariages précoces et la mortalité maternelle, d'accroître les revenus des familles et de renforcer le rôle des femmes dans la société. Éduquer les filles n'est pas seulement une question d'équité ; c'est aussi un facteur d'accélération du développement.

L'éducation joue également un rôle essentiel dans la réduction du chômage des jeunes. Elle a pour mission de donner aux jeunes l'espoir d'un avenir meilleur. Une meilleure intégration de l'enseignement

général à la formation professionnelle permet d'orienter les jeunes vers leur future carrière dès leur plus jeune âge. Un enseignement de qualité, combinant enseignement général et formation professionnelle, éducation alternative et accompagnement actif, peut transformer ces jeunes, souvent marginalisés, en une jeunesse porteuse de solutions.

L'éducation peut aussi apporter des solutions aux problèmes écologiques. Une approche scientifique de ces enjeux, associée à une éducation à l'environnement et aux comportements durables, peut transformer en profondeur nos modes de production et de consommation. Cette éducation forme des citoyens capables de prendre des décisions éclairées pour préserver les ressources, la biodiversité et s'adapter au changement climatique. Si nous voulons que l'éducation guérisse le monde, aucun enfant ne doit être exclu de l'école. Je crois que c'est l'un des enjeux les plus importants. Tous les enfants – handicapés, réfugiés, déplacés, ceux qui n'ont pas accès à l'éducation, ceux qui travaillent dans la rue – doivent avoir droit à une éducation sans discrimination. Une éducation qui exclut les plus vulnérables ne guérira pas le monde ; au contraire, elle aggravera les problèmes.

Même si nous développons le meilleur système au monde, même si nous créons le meilleur programme scolaire, nous n'obtiendrons aucun résultat sans une réévaluation du métier d'enseignant. Les enseignants sont au cœur du système, et la question de leurs compétences, de leur place, doit être réévaluée en fonction de l'évolution de la situation. Dans l'Antiquité, les enseignants jouaient un rôle central dans la société. Aujourd'hui, force est de constater qu'ils ont perdu cette dimension. Au niveau de la société, les parents et les autres acteurs sociaux doivent accepter que ce sont les enseignants qui formeront les citoyens de demain. Nous avons l'obligation de fournir aux enseignants toutes les ressources nécessaires pour dispenser un enseignement de qualité dans un environnement propice à l'épanouissement personnel.

Tous les enfants, y compris les enfants en situation de handicap, les réfugiés, les personnes déplacées et les enfants des rues, devraient pouvoir bénéficier du droit à l'éducation sans discrimination.

Aujourd'hui, on ne peut plus enseigner comme il y a trente ans. Par exemple, si un enseignant sait que des enfants s'intéressent au sport et qu'il évoque en classe une vidéo d'une compétition visionnée sur Internet ou les réseaux sociaux, les élèves seront plus enclins à l'apprécier et à l'adopter.

Il est donc crucial que nos enseignants soient innovants. Je crois qu'il est important d'améliorer leurs compétences numériques grâce à la formation continue. Un autre point essentiel est le renforcement de la coopération internationale dans une perspective égalitaire. Je ne peux pas vous imposer mon point de vue, ni des valeurs qui ne correspondent pas aux vôtres, lors d'un simple échange d'idées. Nous devons élaborer conjointement des programmes fondés sur la coopération internationale et respectant le principe d'égalité. Car de nombreuses compétences sont transversales et globales, et les enfants djiboutiens ne sont pas seulement citoyens de Djibouti, mais aussi citoyens du monde. Ainsi, le citoyen djiboutien que nous formons est un enfant attaché à ses racines, qui intègre les valeurs de son pays, mais qui est aussi ouvert sur le monde.

C'est pourquoi je souhaite m'éloigner de la logique d'un pays exportant des modèles. Il ne s'agit pas d'exporter des modèles, mais plutôt de s'en inspirer et de les adapter au contexte. Aujourd'hui, nous pouvons affirmer avec fierté que le programme scolaire que nous enseignons à nos enfants, de la première année du primaire à la terminale, est conçu par des Djiboutiens.

L'éducation ne change pas le monde du jour au lendemain, mais chaque jour, dans chaque classe, un enseignant peut changer la vie d'un enfant. Notre responsabilité politique est de créer les conditions nécessaires pour pérenniser ce dont il est question ici.



L'HARMONIE ENTRE THÉORIE ET PRATIQUE EST LA CLÉ DE LA TRANSFORMATION

Boubakar Dembele
Secrétaire Général
du Ministère de
l'Éducation Nationale
du Mali

L'éducation est le moyen le plus sûr d'apporter les solutions nécessaires aux souffrances du monde actuel. L'humanité est confrontée à de graves défis. Le monde est actuellement aux prises avec la violence, les abus, les discriminations sociales, les conflits armés et les problèmes environnementaux. L'éducation peut apporter des solutions à chacun de ces problèmes. Nous n'avons d'autre choix que d'utiliser le pouvoir d'influence de l'éducation pour les résoudre.

Au Mali, nous ne pensons plus que la simple transmission de connaissances théoriques à l'école soit suffisante. Si nous nous contentons de connaissances théoriques, les élèves ne sauront pas comment appliquer leurs apprentissages à la vie réelle. Nous devons développer des méthodes efficaces pour permettre aux élèves d'appliquer leurs connaissances. C'est pourquoi nous intégrons divers cours appliqués au cursus scolaire. Nous mettons en œuvre des programmes éducatifs thématiques tels que l'éducation à la culture de la paix, la prévention de la violence, l'éducation à la coexistence, l'éducation à la résilience et l'éducation à l'interculturalité. Le Mali est un pays cosmopolite. Par conséquent, notre système éducatif doit tenir compte de la diversité qui le caractérise. Au Mali, cette diversité ne doit pas être un obstacle, mais un atout pour la construction de l'État-nation. L'éducation doit encourager l'esprit critique, la diversité, la créativité, la résolution de problèmes et les comportements nécessaires pour s'adapter au changement et faire face aux crises. Notre éducation ne

Au Mali, nous ne pensons plus que la simple transmission de connaissances théoriques à l'école soit suffisante. Si nous nous contentons de connaissances théoriques, les élèves ne sauront pas comment appliquer leurs apprentissages à la vie réelle. Nous devons développer des méthodes efficaces pour leur permettre de mettre en pratique leurs connaissances.

doit pas se contenter de transmettre des concepts, mais aussi sensibiliser et encourager les changements de comportement afin que les élèves développent la résilience et la tolérance religieuse dès leur plus jeune âge. En effet, les enfants sont souvent vulnérables à l'extrémisme violent. Les sensibiliser à ces concepts dès leur plus jeune âge peut les protéger de l'exploitation et de la manipulation par des individus malveillants.

Au Mali, mon pays, une transformation des comportements et des mentalités est essentielle. Notre objectif principal est de former des citoyens maliens attachés à leur culture et ouverts sur le monde, constructifs et patriotiques. À cette fin, un programme d'éducation aux valeurs a été élaboré en collaboration avec le ministère de l'Éducation nationale et d'autres ministères compétents. Ce programme sera intégré très prochainement aux cursus scolaires à différents niveaux d'enseignement. Les écoles et les familles doivent également veiller à instaurer un climat de confiance entre les décideurs et les citoyens. Le respect mutuel est essentiel. Les établissements scolaires et les autres acteurs concernés doivent encourager la formation d'individus qui privilégient le bien commun plutôt que l'intérêt personnel, principale cause des catastrophes dans notre pays. Par ailleurs, il est nécessaire d'intégrer

le respect des biens publics aux programmes scolaires et d'enseigner aux élèves dès leur plus jeune âge que ce respect est un devoir civique. Nous devons renforcer la coopération entre nos pays pour parvenir à cette transformation grâce à une compréhension fondée sur un partenariat égalitaire et un apprentissage mutuel. Pour nous, cela signifie que les différents acteurs respectent la souveraineté de chaque État dans le cadre d'un partenariat mutuellement avantageux.

Dans les secteurs de la recherche et de l'éducation, l'esprit d'entreprise doit être privilégié pour établir de véritables partenariats. Les syndicats et les associations professionnelles doivent également y être associés. Les médias ont aussi un rôle important à jouer pour sensibiliser le public et promouvoir une prise de décision responsable. Ces partenariats, fondés sur la confiance et le respect mutuel, renforceront le rôle des jeunes dans le développement de nos nations en facilitant le partage d'expériences entre pays alliés. Des relations mutuellement avantageuses entre les différents pays créeront de nouvelles opportunités pour les jeunes, en favorisant un environnement d'échanges fructueux. Écouter les jeunes et leur offrir des opportunités adaptées à leurs besoins, c'est investir dans l'avenir.

L'ÉDUCATION DOIT TRANSFORMER LE SAVOIR EN SAGESSE

Pour que l'éducation puisse jouer un rôle apaisant, elle doit être embrassée par une coalition d'humanités conscientes de leur destin commun, autour d'une vision partagée entre les nations. Dans un monde où le savoir progresse mais où les conflits persistent, l'éducation doit transformer le savoir en sagesse.

Khady D. Mbodji
Secrétaire général
du Ministère
de l'Éducation
nationale du
Sénégal



Le Sénégal, avec ses 18 millions d'habitants, est un petit pays comparé à la Turquie. Nous comptons 4 millions d'élèves et estimons qu'environ 4 millions d'autres sont scolarisés hors du système, dans des institutions d'enseignement informel telles que les madrasas. Tous nos efforts sont concentrés sur l'intégration de ces enfants au système éducatif. Nous poursuivons la modernisation de ces institutions extrascolaires afin d'encourager la participation des enfants sénégalais à l'éducation. La restructuration du système comprend une réforme des programmes scolaires visant à créer une école qui enseigne non seulement l'acquisition de connaissances, mais aussi le discernement, le jugement, la coopération, la compréhension et la capacité de vivre dans le monde avec lucidité et sens des responsabilités. Je crois qu'il est impératif de prendre des mesures pour humaniser l'école et favoriser la socialisation de nos élèves. Nous devons accorder une plus grande importance à l'éducation aux valeurs et à la citoyenneté afin de former des citoyens capables de s'adapter à la vie et de transformer le monde. Cette transformation humaine de l'école peut s'opérer grâce à un programme qui associe l'apprentissage à la sagesse, ancre le savoir dans l'éthique et la conscience, et privilégie la paix et le respect de l'humanité.

Nous sommes tous d'accord pour dire que l'intelligence artificielle transforme nos façons d'apprendre, de produire et de communiquer. Cependant, si l'IA n'est pas guidée par une solide éthique, elle risque d'affaiblir davantage les liens humains. Le Sénégal a fait un choix clair : non seulement il a anticipé l'avènement de l'IA, mais il a également pris des mesures pour l'intégrer à ses programmes éducatifs. Il a choisi d'utiliser l'IA pour améliorer la qualité et l'efficacité des pratiques pédagogiques, de l'enseignement et des stratégies d'apprentissage. En Afrique, de nombreux pays, malgré la présence de leurs propres langues nationales, dispensent un enseignement en langues étrangères. Par exemple, le français est la deuxième langue officielle et la langue d'enseignement au Sénégal. Cette situation peut engendrer des préjugés qui nous empêchent d'atteindre nos objectifs. L'intégration progressive de notre langue nationale dans l'éducation est donc cruciale. D'ici 2029, nous visons à garantir que les élèves sénégalais, comme ceux de Turquie, reçoivent un enseignement dans leur langue maternelle, reflétant ainsi leur culture. Nous sommes convaincus que cette transformation améliorera la qualité de notre système éducatif. Nous prenons des mesures pour améliorer nos indicateurs et promouvoir la science et la technologie afin d'aligner notre système sur les normes internationales. Comme ici et ailleurs, nous soutenons l'apprentissage des langues nationales ainsi que des langues largement utilisées comme l'anglais. La première étape pour guérir le monde par l'éducation est de placer la jeunesse au cœur du projet humanitaire. L'éducation peut nous aider à comprendre les blessures du monde, mais surtout, elle peut y apporter des réponses. Elle peut panser les plaies visibles et invisibles. Comme le dit un proverbe sénégalais : « L'homme est le remède de l'homme. » Cela nous rappelle que chaque personne porte en elle le pouvoir de soulager la souffrance de l'humanité.

Cette sagesse nous invite à faire de l'éducation un chemin par lequel ces ressources intérieures émergent, se développent et sont offertes au monde. L'éducation peut transformer la peur en sagesse, la solitude en solidarité et la fragmentation en lien. Nous devons faire de l'éducation un atout mondial, un lieu de guérison, un espace de renaissance.

Dr. Esra Albayrak
Présidente du Conseil
d'Administration de la
Fondation NUN Pour
l'Éducation et la Culture

LA DÉCOLONISATION DES SAVOIRS

AMÉLIORE-T-ELLE L'ÉDUCATION ET L'HUMANITÉ ?



Je suggère une transition des systèmes d'information monocentriques vers des systèmes multacentriques, parallèlement à la décolonisation. Cette transition favorise le développement de la conscience de soi. Avoir la confiance en soi nécessaire pour dire : « J'ai des problèmes différents des vôtres, et j'ai aussi des solutions différentes à vous proposer », est libérateur pour beaucoup d'entre nous.



Le concept de décolonisation, tel qu'on le sait, est classiquement employé pour désigner la fin des relations de dépendance territoriale, de pouvoir ou économique. Cependant, dans le contexte du savoir et de l'éducation, ce concept recouvre un processus bien plus profond. Lorsqu'on parle de décolonisation du savoir, on renvoie à une libération des schémas coloniaux qui se manifestent aux niveaux épistémologique, ontologique et méthodologique, et qui se poursuivent de manière beaucoup plus discrète et insidieuse, même après la décolonisation politique. Autrement dit, il s'agit de processus tels que la poursuite d'un enseignement dans la langue du colonisateur, avec les ressources pédagogiques fournies par ce dernier, même après la décolonisation, ou encore la marginalisation d'un sous-ensemble représentant une infime partie de la population mondiale. Je parle du réflexe qui consiste à accepter les données de la recherche psychologique, dont l'acronyme est WEIRD (Western Economic and Industrial Development), fondées sur les données d'une société occidentale, éduquée, industrialisée, riche et démocratique – un sujet que beaucoup d'entre vous connaissent –, comme s'il s'agissait d'une recherche universelle.





Dans la décolonisation épistémologique, nous cherchons des réponses non seulement à la question de savoir qui gouvernera un pays, mais aussi à des questions telles que : qui possédera le savoir, quel savoir sera considéré comme valide, quelle pensée sera érigée en norme, comment le savoir sera transmis, comment il sera mesuré et à quelles fins il sera utilisé. Nous nous interrogeons sur les raisons pour lesquelles nos enfants acceptent Greenwich comme point zéro du monde, et sur la possibilité que Christophe Colomb, tel qu'il est dépeint, ait été un marchand envahisseur plutôt qu'un explorateur. Nous envisageons la possibilité que la géométrie ou la philosophie aient existé en Chine, à Babylone, en Mésopotamie et dans la péninsule arabique avant la Grèce antique. Notre objectif est d'intégrer une perspective qui remet en question ces idées reçues dans l'éducation. Par conséquent, la décolonisation du savoir signifie légitimer et respecter les différents systèmes de connaissance, en opposition à l'imposition d'une épistémologie occidentale comme mesure universelle. La décolonisation de l'éducation, quant à elle, consiste à transformer ce système éducatif, façonné par ce monopole du savoir, à tous les niveaux. Cet effort ne doit pas se limiter au niveau de l'enseignement primaire. Il doit impérativement englober

tous les niveaux et processus éducatifs. Je parle d'un processus à plusieurs niveaux incluant la formation des enseignants, l'élaboration des programmes et des curriculums, nos modèles de mesure et d'évaluation, les contenus pédagogiques et les méthodologies d'enseignement.

La décolonisation des savoirs implique de légitimer et de respecter les différents systèmes de connaissances face à l'imposition d'une épistémologie occidentale comme norme universelle.

COLONIALISATION ÉPISTÉMIQUE ET IDENTITÉS PASSIVES

Comme chacun sait, le savoir n'est pas neutre. Tout au long de l'histoire, il a été façonné et organisé au cœur des rapports de pouvoir dominants. Les centres de production du savoir, et donc de pensée et de construction du sens, ont également été en constante évolution. Aujourd'hui, les critères du savoir scientifique sont large-

ment déterminés par les normes établies par les universités occidentales, les revues académiques et les organismes de financement de l'édition. Ce serait une erreur de considérer cela comme une simple question académique. Car, à travers ces structures institutionnelles, différents systèmes de connaissances, différentes façons de penser, différents produits et propositions méthodologiques sont de fait exclus de la circulation. Cependant, les études conformes au paradigme dominant sont valorisées au sein du système en place. Dès lors, les systèmes d'information monocentriques sont perçus comme universels, engendrant de graves problèmes psychosociaux au sein de différentes sociétés ou groupes sociaux. Le plus grave de ces effets est le consentement inconscient, au niveau épistémologique, à la colonisation à laquelle nous résistons sur la scène politique. Pire encore, sans même nous en rendre compte, nous croyons que la guérison ne peut advenir qu'au sein de ces paradigmes monocentriques et, par conséquent, nous nous y accrochons encore plus fermement. Dans un monde où le patrimoine culturel, la pensée, la langue, la religion et les concepts sont dévalorisés, les individus et les communautés sont inconsciemment entraînés dans une passivité épistémologique. Cette passivité, à terme, provoque une perte de confiance

en soi, des crises identitaires et une aliénation culturelle.

On peut également définir le trouble anxieux comme un état pathologique au sein des communautés qui ont perdu le contact avec leurs origines. Cela s'explique par l'incapacité des composantes de leur personnalité à se réunir. À petite échelle, il existe des exemples qui vous seront certainement familiers. Par exemple, le malaise ressenti au sein d'une famille nombreuse, le sentiment d'incompétence lorsqu'on utilise sa langue maternelle, ou la honte de son accent dans une langue étrangère qui pourrait pourtant être considérée comme une seconde langue, sont autant de manifestations de cette situation. Ces traits de personnalité passifs s'observent de diverses manières, comme le dérision des traditions ou le refus de perpétuer celles des générations précédentes. À l'échelle macro, au niveau national, lorsque les modèles occidentaux de développement éducatif, psychosocial et économique sont perçus comme la seule voie possible, nous ne pouvons aller au-delà de l'imitation ; nous entrons dans un état d'engourdissement intellectuel.

À l'inverse, une circulation de l'information multicentrique confère à chaque société un sentiment d'identité. Ce que je propose aujourd'hui, c'est précisément une transition des systèmes d'information monocentriques vers des systèmes multicentriques, accompagnée d'une décolonisation. Car cette transition nous permet de nous reconnecter à nous-mêmes. « J'ai des problèmes différents des vôtres, et j'ai aussi des solutions différentes à vous proposer. » Oser s'exprimer est libérateur pour beaucoup d'entre nous.

DÉCOLONISATION DES SAVOIRS CONTRE L'UNIFORMITÉ

C'est pourquoi je ne perçois pas la décolonisation des savoirs comme un simple champ d'études universitaires, mais comme un outil pour guérir notre monde et nos identités, prisonniers de la modernité. Ma démarche n'est pas non plus revancharde ou anti-occidentale. Car aucun d'entre nous ne conteste les acquis du

monde moderne. Cependant, nous aspirons tous à un espace d'expression. Je soutiens que cette transition vers des systèmes de savoirs pluricentriques, que nous abordons dans le contexte de la géopolitique des savoirs, permettra aux sociétés d'établir un dialogue avec leurs propres traditions de savoir à un niveau universel et d'égal à égal. Il s'agira d'une guérison réciproque. Je ne parle pas d'une guérison qui ne profiterait qu'aux pays du Sud ou qu'aux pays du Nord. Cette approche permettra d'éliminer un syndrome de supériorité injuste chez le groupe dominant et un syndrome d'infériorité injuste chez les groupes minoritaires ou immigrés. Car un

Le technocolonialisme est la transformation des technologies numériques en un nouvel outil de colonisation. Dans ce nouvel ordre colonial, le colonialisme ne s'exerce plus avec des navires et des armes, mais avec des algorithmes.



système d'information monocentrique non seulement exploite les exploités, mais aussi, même si on y pense rarement, plonge les exploités dans un état mental pathologique, les homogénéisant et les privant de la richesse de la diversité, des émotions et de l'intuition. Cette unidimensionnalité épistémologique pourrait expliquer la hausse des troubles psychologiques, de la solitude et des crises existentielles, notamment en Europe. Deuxièmement, la décolonisation du savoir requiert une analyse à trois niveaux. Sur le plan ontologique, dans les systèmes d'information occidentaux, les dualités telles que humain-nature, esprit-corps, sujet-objet sont tranchées. Or, de nombreuses autres civilisations proposent une conception différente de l'existence. Dans les civilisations anciennes, l'existence est principalement relationnelle, holistique et multidimensionnelle. Cette différence se reflète également dans la conception de l'éducation. Alors qu'en Occident, le savoir est utilisé pour maîtriser la nature, dans de nombreux systèmes non occidentaux, il est un outil au service d'une coexistence harmonieuse avec elle.

UNE ÉPISTÉMOLOGIE HOLISTIQUE

Dans la pensée islamique, la conscience que toute création glorifie constamment le Créateur a transformé notre rapport à la création ; par ailleurs, les relations entre humains et animaux, et entre humains et plantes, sont passées d'une relation de propriété à une relation communautaire. Dans la tradition soufie de l'islam, l'accent est mis sur l'idée que l'homme n'est pas une page blanche, comme le conçoit la philosophie occidentale, mais qu'il naît avec une essence, et que la fonction fondamentale de l'éducation et de la vie est de découvrir et de révéler cette essence. Sur le plan épistémologique, cette conception interroge la manière dont le savoir est acquis et ses sources. L'épistémologie occidentale privilégie l'objectivité ; les émotions, les intuitions et les expériences personnelles sont souvent négligées. Cependant, l'être humain est composé d'un esprit, d'un corps et d'une âme, et la connaissance n'implique pas seulement



l'esprit, mais aussi le corps et l'âme. Chaque strate ouvre la voie à un type de savoir différent, et ces strates ne sont pas nécessairement contradictoires.

De nombreuses civilisations abordent avec respect les savoirs produits à ces différentes strates ; elles utilisent cette totalité pour le bien des individus et des sociétés. En matière d'éducation, la décolonisation implique de redécouvrir ces formes de connaissance à plusieurs niveaux et de les mettre en pratique, dès la salle de classe. Enfin, le niveau méthodologique concerne la manière dont ce savoir est produit. Les méthodes scientifiques modernes nous ont assurément permis de réaliser des progrès considérables en matière de développement technologique et de progrès social.

Cependant, en revendiquant une validité universelle, ils ont également exclu d'autres types de savoir et d'autres manières d'y accéder. Or, comme vous l'avez tous constaté, différentes cultures possèdent de riches méthodes d'accès à la connaissance, allant du récit et de la conversation aux rituels, à l'observation, à l'intuition, parfois aux rêves et à la solitude, autant de moyens permettant d'atteindre différents niveaux de connaissance. Car la raison a ses limites. Toutes les méthodes rationnelles sont également limitées par les limites de la raison elle-même. Par conséquent, ignorer l'expérience humaine qui existe au-delà de ces limites est une autre expérience traumatisante et nuit à la santé des individus. Cela traumatise les sociétés. Face à l'approche méritocratique du système éducatif, qui

La décolonisation des savoirs n'est pas qu'un enjeu historique. À l'ère du numérique, c'est une responsabilité morale et politique que nous avons tous envers les générations futures.

considère « l'homme comme un loup pour l'homme », l'enseignement selon lequel « l'homme est l'ami de l'homme » pourrait-il ouvrir une nouvelle perspective pour les sociétés ? Ou encore, les concepts de coopération et de relationnalité abordés par le professeur Munir Fasheh, notre invité lors du récent sommet « Un pas de plus en matière d'éducation », organisé par notre Fondation des Nonnes, ou le paradigme de l'interdépendance exprimé par Yong Zhao dans un article récent, pourraient-ils ouvrir une nouvelle voie pour les sociétés, pour nous, à l'ère de l'intelligence artificielle ?

NOUVEAU DANGER : LE TECHNOCOLONIALISME

Les centres de production et de diffusion des savoirs ont évolué au fil de l'histoire. Aujourd'hui, la circulation des connaissances s'effectue principalement par le biais des technologies. Si cette situation nous offre de nouvelles perspectives, elle

comporte aussi des limites. Un nouveau concept émerge : le « technocolonialisme ». La principale différence entre le technocolonialisme et les autres formes de colonisation réside dans le fait que les technologies numériques sont devenues un nouvel outil de colonisation. Dans ce nouvel ordre colonial, le colonialisme ne s'exerce plus avec des navires et des armes, mais avec des algorithmes. Ces algorithmes ciblent notre capacité d'attention. Presque tous les acteurs du monde éducatif constatent au quotidien la diminution de la capacité de concentration des élèves, et même des jeunes enseignants diplômés, ainsi que la raréfaction des sujets de discussion. Ceux d'entre nous qui observent cette situation doivent comprendre que le colonialisme n'est pas un phénomène du passé lointain, mais qu'il imprègne l'époque que nous vivons. Je crois que cette compréhension est essentielle pour saisir l'importance que j'accorde à la décolonisation. Aujourd'hui, les algorithmes, les bases de données, les plateformes numériques et les systèmes d'intelligence artificielle exercent une domination épistémologique insidieuse sur les sociétés et les individus.

Les langues dans lesquelles l'information est produite, les contenus mis en avant, ceux occultés et ceux rendus invisibles sont largement déterminés par ces systèmes. Dès lors, nous devons nous interroger : si la technologie occupe inévitablement une place centrale dans nos vies, comment devons-nous interagir avec elle afin que l'être humain, rendu passif par la mentalité coloniale du passé, ne reprenne pas le dessus ? Si nous ne voulons pas voir ressurgir un modèle d'humanité passive, nous devons aussi réfléchir à notre rapport à ce nouveau modèle et à la technologie. J'estime que tous les gouvernements, parents, institutions, universités et ministères de l'Éducation nationale devraient se pencher sérieusement sur cette question.

Il est urgent d'établir des normes pour ce nouveau processus, de définir des règles éthiques, d'en assurer le respect et de le structurer de manière à protéger la dignité humaine. La « Convention relative aux

droits de l'enfant dans le monde numérique », récemment élaborée par de nombreux acteurs, vise précisément cet objectif. Si un consensus social peut être atteint à cet égard, je crois que nous aurons franchi une étape cruciale pour l'avenir de la liberté de l'humanité. À l'Institut social, dont je suis fier de faire partie, nous insistons également sur l'importance de la prise de conscience épistémologique pour ce nouveau processus et nous plaidons pour le développement précoce des capacités de réflexion et de langage de nos enfants. Nous élaborons des ressources et des programmes éducatifs en ce sens.

Si nous ne parvenons pas à développer cette prise de conscience, le monde numérique se transformera en un nouvel outil de domination. Et malheureusement, comme je l'ai souligné précédemment, le « consentement » sera une fois de plus produit ; les individus auront accepté et perpétué l'exploitation existante de leur plein gré. Par conséquent, la décolonisation de l'information n'est pas seulement un enjeu historique ou théorique, mais aussi une responsabilité morale et politique que nous avons tous envers les générations futures à l'ère numérique dans laquelle nous sommes nés. Les universités, les établissements d'enseignement primaire et secondaire, les familles, les universitaires et les médias partagent tous cette responsabilité, et nos institutions doivent œuvrer pour une existence digne de chaque être humain.

DÉCOLONISATION DU SAVOIR ET DE SOI

La décolonisation du savoir est-elle une source de guérison ? Je le crois. Car je pense que la libération épistémologique permet à chacun de trouver sa place, de façon existentielle. Éprouver un sentiment d'appartenance, être heureux chez soi, se sentir valorisé, croire que ses paroles ont du sens. Ce sont là des besoins existentiels fondamentaux, et ce sont les domaines les plus touchés par la colonisation épistémologique. Par conséquent, je pense que la décolonisation de l'éducation peut être un mouvement d'auto-guérison à

l'échelle de la société. Le paradigme occidental, tout en privilégiant l'intellect, a négligé l'âme. Or, le bien-être humain requiert l'unité de l'esprit, du corps et de l'âme. Car nous savons que l'éducation n'est pas seulement un mécanisme de transmission du savoir, mais aussi un vecteur de sens et d'émotions. Je crois que les institutions éducatives ont un rôle à jouer pour faciliter le récit, déjà douloureux, de l'existence humaine. Je crois qu'elles devraient produire des significations qui enrichissent cette existence, fournir à leurs élèves et enseignants les outils nécessaires à ces significations, et les aider à nouer des relations saines avec le Créateur, avec eux-mêmes, avec la société et avec la nature. J'affirme que des modèles éducatifs structurés de cette manière

Je crois que la décolonisation peut permettre d'empêcher la transmission du traumatisme, vécu silencieusement au niveau épistémologique depuis des générations, à la génération suivante.

amélioreront à la fois les individus et les sociétés. À cet égard, on peut également considérer la décolonisation du savoir comme une « humanisation du savoir ». Je pense que la découverte de soi, le sentiment d'être valorisé, la réécoute de concepts culturellement dévalorisés, la prise en compte à nouveau des émotions, l'écoute et l'appréciation des chants, mélodies et airs folkloriques donneront confiance en soi aux individus et aux sociétés. Il s'agit ici d'une confrontation avec l'histoire. Il est également nécessaire de fixer des limites claires. Nous parlons d'un système passé et d'un système actuel qui ont subi des injustices. Être revanchard

est un choix, certes, mais ma proposition n'est pas une démarche revancharde. Je crois que la décolonisation, dans un contexte où même le simple fait de qualifier un génocide de génocide plutôt que de guerre, et une occupation d'occupation plutôt que d'exploration, est considéré comme problématique, pourrait être une solution en traitant un traumatisme transmis silencieusement sur le plan épistémologique depuis des générations, et ainsi empêcher sa transmission à la génération suivante. Par conséquent, j'affirme que justice doit être rendue. Et je crois que si nous parvenons à surmonter ce traumatisme, les maux du passé et les injustices épistémologiques engendrées par le système actuel, nous pourrions également écrire une sociologie du bien. En tant que sociologue, ce qui me désole le plus, c'est que la sociologie traite généralement des traumatismes sociaux, des maux, des difficultés et des crises. Historiquement, la sociologie a émergé comme science dans un tel contexte. J'espère donc que nous sommes à l'aube d'une ère où nous pourrions écrire la sociologie du bien, et je voudrais vous laisser avec cette magnifique expression d'Aşik Veysel :

« Ne me méprise pas, mon frère.

Es-tu de l'or et moi du bronze ?

Nous sommes tous deux faits de la même substance.

Es-tu de l'argent et moi de l'étain ?

Ce qui est en toi est en moi.

La même essence dans chaque corps.

Quand nous entrerons dans la tombe demain,

seras-tu rassasié et moi affamé ? »



Prof. Akodah Ayewoudan
Professeure, Faculté de
Droit, Université de
Lomé / Togo

DÉCOUVRIR L'HISTOIRE

DERRIÈRE LES

INÉGALITÉS

Derrière des situations comme l'absentéisme et le manque de concentration se cachent souvent des histoires de désespoir liées à la pauvreté. Sommes-nous prêts à comprendre ces histoires et à construire un nouveau récit pour trouver une solution à cette situation ?



Je viens de l'Université de Lomé au Togo, un petit pays enclavé entre le Bénin et le Ghana. Quand on dit que l'éducation est un moyen d'améliorer la société, on pense immédiatement aux propos du penseur sénégalais Souleymane Bachir Diagne sur l'universalité latérale et la véritable universalité. Pour nous, l'éducation doit être un levier permettant à chacun de transformer son quotidien ; par ailleurs, elle doit dépasser le cadre d'une conception trop simpliste de l'universalité. Car nous savons par expérience combien une idée clivante d'universalité a pu nuire à notre société.

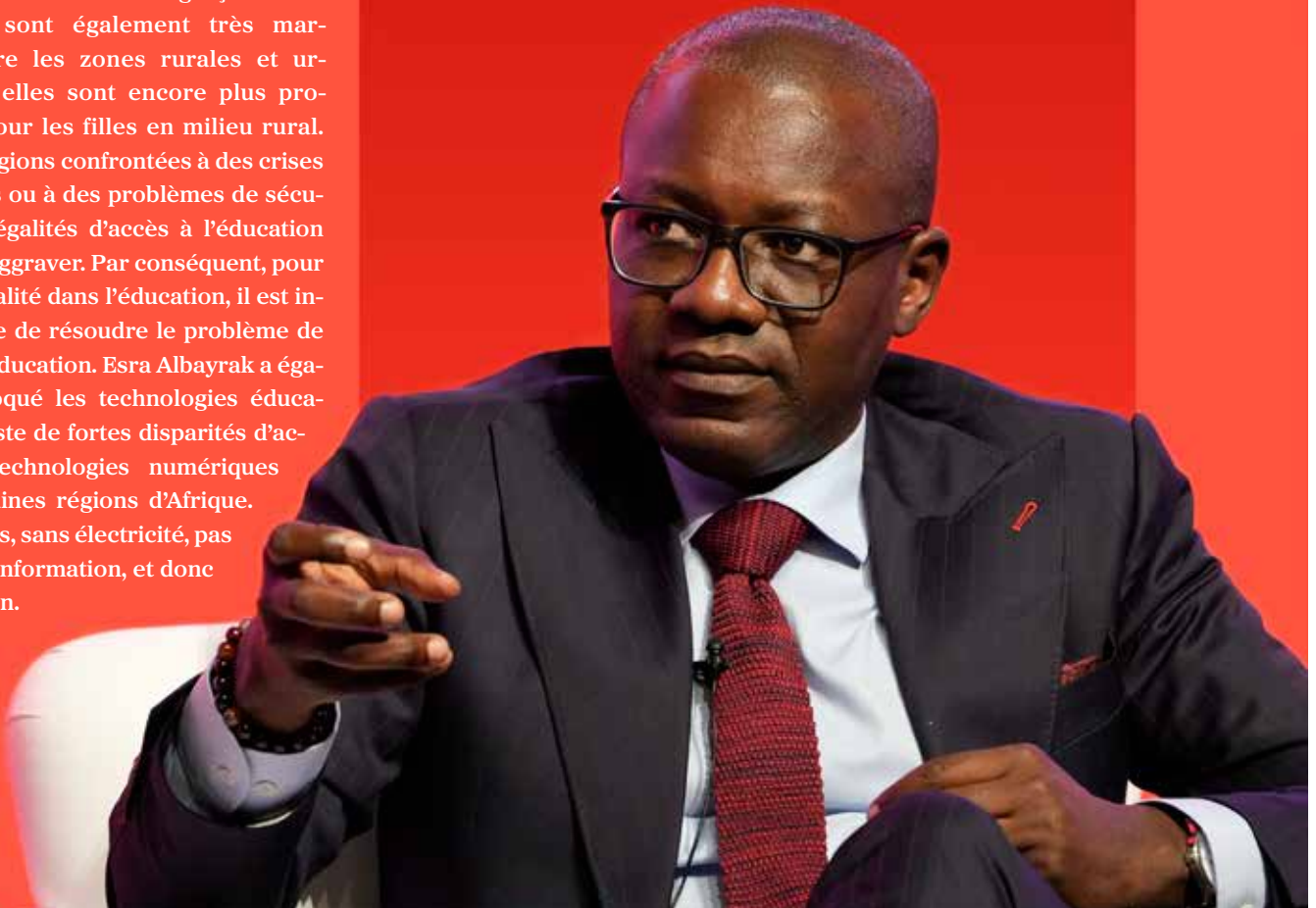
C'est pourquoi il est important que nous soyons réunis ici. En nous penchant sur l'historique de ce sommet, nous constatons qu'en 2021 déjà, il était question de transformer la société par l'éducation. En 2022, les Nations Unies ont de nouveau abordé ce thème. Cela témoigne du leadership mobilisé ici, un engagement qui revêt une importance capitale à nos yeux. Nous observons l'état actuel de notre société, son évolution, et nous nous interrogeons sur les moyens de la transformer. Car le passé ne nous correspond plus, et l'enseignement qui nous a été transmis est loin de nous satisfaire. Il nous appartient désormais de construire l'avenir. C'est pourquoi l'éducation demeure la clé de voûte de cet avenir et de la création d'une société à la hauteur de nos aspirations.

FACTEURS ALIMENTANT LES INÉGALITÉS

La décolonisation des savoirs est un point de départ essentiel pour la découverte de soi. Cette voie est déjà ouverte, mais nous devons aller plus loin en mobilisant l'intelligence collective pour élaborer des solutions. L'égalité et la durabilité dans l'éducation sont des préoccupations communes à tous les acteurs concernés. Dans nos sociétés, du moins dans celle à laquelle j'appartiens, l'un des défis les plus fondamentaux est l'inégalité d'accès à l'éducation. L'égalité d'accès à l'éducation demeure un problème majeur dans certains pays. Les inégalités dans ce domaine n'affectent pas seulement les individus, mais engendrent également des problèmes qui touchent l'ensemble de la société et du pays. Dans certains pays, on observe des différences importantes d'accès à l'éducation entre filles et garçons. Ces inégalités sont également très marquées entre les zones rurales et urbaines, et elles sont encore plus prononcées pour les filles en milieu rural. Dans les régions confrontées à des crises climatiques ou à des problèmes de sécurité, les inégalités d'accès à l'éducation peuvent s'aggraver. Par conséquent, pour parler d'égalité dans l'éducation, il est indispensable de résoudre le problème de l'accès à l'éducation. Esra Albayrak a également évoqué les technologies éducatives. Il existe de fortes disparités d'accès aux technologies numériques entre certaines régions d'Afrique. De nos jours, sans électricité, pas d'accès à l'information, et donc à l'éducation.

Biographie : Le professeur Akodah Ayewouadan est professeur de droit, spécialisé en droit privé et en droit pénal. Il occupe une place respectée dans le paysage universitaire et institutionnel togolais. Spécialisé dans la transformation du droit des contrats à l'ère numérique, il enseigne à l'Université de Lomé depuis 2013, où il dispense des cours en droit civil, en droit commercial OHADA, en droit numérique, en arbitrage et en médiation.

À l'Université de Lomé, il a occupé d'importantes fonctions académiques et administratives, notamment celles de chef du département de droit privé, de directeur de la gestion des services, de directeur du master en droit privé et de directeur de l'Institut des professions maritimes. Il a également enseigné dans plusieurs universités d'Afrique de l'Ouest, notamment comme professeur associé à l'Université Laval (Québec) et comme chercheur invité à l'Université de la Sorbonne. Il exerce également les fonctions d'arbitre et de médiateur auprès d'institutions d'arbitrage et de médiation nationales et internationales. De 2020 à 2023, il a été ministre de la Communication et des Médias et porte-parole du gouvernement de la République du Togo ; durant cette période, il a acquis une expérience significative dans les domaines de l'administration publique, de la communication d'entreprise et de la régulation des médias.





Pour approfondir ce sujet, il convient de s'appuyer sur des exemples tirés du contexte scolaire. En classe, nous constatons des différences entre les élèves en fonction de leur milieu social. Aujourd'hui, des enjeux tels que l'accès à l'éducation et l'égalité des chances en matière d'éducation demeurent des préoccupations majeures. L'examen des fonds alloués à l'éducation dans les budgets nationaux révèle que certaines priorités priment sur l'éducation, engendrant des inégalités régionales.

DURABLETÉ ET ENVIRONNEMENT

Un autre enjeu important est celui de la durabilité dans l'éducation. Cette question nous amène à nous interroger sur nous-mêmes et sur notre société. Car notre relation à l'environnement est avant tout une relation de domination, et nous transposons consciemment ou inconsciemment cette dynamique dans nos enseignements. Il est donc essentiel de nous interroger sur ce que nous entendons par environnement. Lorsque nous parlons d'écosystème naturel, faisons-nous uniquement référence au milieu naturel qui nous entoure ? Ou bien à l'ensemble des composantes qui constituent les individus, les familles et la société ? Pour que nos enfants intègrent cette notion, nous devons comprendre l'environnement que nous souhaitons leur enseigner et prendre en compte. Je

Il existe un fossé important en matière d'accès aux technologies numériques entre certaines régions d'Afrique. De nos jours, sans électricité, pas d'accès à l'information, et donc à l'éducation.

crois que certains aspects sont négligés lorsque l'on considère l'environnement au sens large, comme l'écosystème qui nous entoure.

Ces lacunes sont visibles dans les programmes scolaires. L'observation de la sensibilisation des élèves à l'environnement, de leur gestion des déchets et de leur utilisation des outils et ressources pédagogiques révèle des faiblesses. Aujourd'hui, lorsqu'on parle d'environnement, on pense immédiatement aux crises climatiques, à la sécheresse et aux catastrophes qui menacent notre environnement. Pourtant, on oublie souvent que la

propreté doit être une priorité dans notre relation avec l'environnement. Cela devrait être notre première et principale approche. Préserver la propreté de l'environnement, à commencer par nos espaces de vie, est l'enseignement le plus important que nous devrions transmettre à nos élèves. Malheureusement, on constate ces derniers temps que cette question n'est pas suffisamment prise en compte dans nos écoles.

Dans notre génération, ces questions étaient intégrées aux programmes scolaires. Nous avons certaines obligations en matière d'hygiène, et cela nous était inculqué. Par exemple, se laver les mains à l'entrée des classes était une habitude importante. Aujourd'hui, ces habitudes, qui avaient dû être remises au goût du jour par la COVID-19 avant de disparaître à nouveau, ont disparu. Cela peut paraître anodin, mais à mon avis, ça ne l'est pas. Par ailleurs, ce serait une erreur d'évaluer notre environnement avec un regard élitiste. Nous devons raviver la sensibilité de nos ancêtres dans notre rapport à l'environnement. Notre environnement est notre berceau, la nature qui nous enveloppe, et je crois que nous devons éduquer nos enfants à l'environnement dans un langage aussi simple que possible, car c'est dans cet environnement qu'ils pourront continuer à apprendre, construire

leur vie et laisser un héritage durable aux générations futures. Pour moi, l'éducation environnementale de base doit s'adresser à nous et à nos enfants. Les crises telles que la pauvreté et les migrations nous rappellent l'importance de l'environnement. Car c'est parfois lui qui nous complique la vie et nous contraint à des choix que nous n'avons pas souhaités. Nous sommes indissociables de notre environnement et devons veiller à ce que le respect devienne la règle dans nos relations avec lui.

UNE NOUVELLE FORME D'EXPLOITATION : LE TECHNO-COLONIALISME

J'aimerais également aborder certains enjeux à travers le prisme du concept de techno-colonialisme, tel qu'exprimé par Esra Albayrak. Le techno-colonialisme désigne une nouvelle forme de colonialisme qu'il convient de mettre en lumière. Nous ne sommes pas encore pleinement conscients des dangers qu'il représente. Dans le colonialisme classique, les structures d'exploitation étaient principalement représentées par les États. Aujourd'hui, en revanche, le techno-colonialisme est soutenu par des groupes, des entreprises, voire des individus. Cela nous expose à un danger bien plus insidieux et grave que le colonialisme classique.

L'une des plus grandes menaces pour la pérennité de l'éducation est la pauvreté. En tant qu'éducateurs, nous pouvons mesurer l'ampleur du problème de la pauvreté en observant directement la vie des élèves ou en écoutant leurs témoignages. Si vous entrez dans une classe et qu'un ou plusieurs élèves sont absents, cela vous alerte. Nous devons comprendre les raisons de l'absentéisme scolaire. L'attitude des enseignants est souvent rigide et peu encline à comprendre les causes profondes. Pourtant, l'absentéisme scolaire nous fournit des indices précieux. Derrière ces tendances à l'absentéisme, voire le décrochage scolaire, se cache parfois une histoire bouleversante. Par exemple, l'absence d'un élève peut être due à un grave problème nutritionnel. Un élève qui

n'a pas accès à une alimentation adéquate ne peut pas se concentrer en classe. Un élève vivant loin de l'école et sans moyen de transport peut être dans l'incapacité d'assister aux cours. Il est donc essentiel d'affronter les réalités de l'absentéisme et du décrochage scolaire et de prendre ces histoires en compte. L'absentéisme et le manque de concentration sont souvent le reflet du désespoir lié à la pauvreté. Sommes-nous donc prêts à comprendre ces histoires et à construire un nouveau récit pour trouver une solution à ce problème ?

Nous devons également tirer des enseignements de la situation des élèves qui tentent de s'intégrer au système éducatif en raison de la migration. De nombreux pays sont confrontés au problème des migrations massives. Nous pouvons tirer des enseignements du comportement de ces élèves à l'école, de leur manière de s'adapter à l'apprentissage.

QUEL TYPE D'ENSEIGNANT ?

Pour améliorer le monde par l'éducation, les enseignants doivent eux aussi développer de nouvelles compétences. Il est essentiel qu'ils soient capables de comprendre le comportement des élèves, d'en percevoir le contexte et de saisir les messages spécifiques qu'il véhicule. Par exemple, un élève ayant une personnalité conflictuelle peut subir des violences familiales, les intérioriser, puis les reproduire et les refléter dans son environnement.

Ainsi, les tensions sociales au sein d'un environnement donné peuvent se manifester chez un ou plusieurs élèves, qui peuvent alors former un groupe et exclure les autres. C'est pourquoi nous devons rapidement déceler ces messages et trouver des solutions. Cela ne peut se faire que par la formation des enseignants. Malheureusement, je dois souligner que les enseignants, du moins dans mon milieu, manquent cruellement de connaissances pour comprendre ce type de messages. C'est donc en comprenant ces messages, en cherchant des solutions, en allant à la

Il est essentiel que les enseignants soient capables de percevoir le contexte du comportement des élèves et de comprendre les messages qu'il véhicule afin d'améliorer le monde par l'éducation.

rencontre des élèves et en les accompagnant, que nous pourrions résoudre nos problèmes. À mon avis, il est indispensable d'améliorer le parcours scolaire et le lien entre l'école et la société. Ainsi, grâce à l'éducation, nous pourrions améliorer le monde.



**Prof. Martin Anibal Lopez
Armangol**
Recteur de l'Université
Nationale de
La Plata / Argentine

ÊTRE ATTENTIF AUX SIGNAUX D'ALARME PRÉCOCES

Il est essentiel d'interpréter correctement les signaux d'alerte précoces. Les expériences négatives que nous rencontrons reflètent les maux de la société et les problèmes qui se manifestent en classe. Si l'éducation est un thermomètre, il est du devoir des éducateurs de le surveiller.

Je m'adresse à vous depuis La Plata, la deuxième plus grande université d'Argentine, qui compte plus de 150 000 étudiants. La Plata est un grand établissement d'enseignement supérieur qui dispense un enseignement à tous les niveaux, de la maternelle à l'université. Je travaille donc dans une institution qui offre la possibilité d'acquérir de l'expérience à tous les niveaux de l'éducation. Fort de ces expériences, je souhaite partager avec vous quelques réflexions.

Si nous parlons d'améliorer le monde par l'éducation, nous devons avant tout nous attaquer aux problèmes des étudiants que nous formons. Nos enseignants pourraient rétorquer que leur mission première est d'enseigner. Ils se demandent s'ils sont constamment tenus de répondre aux problèmes personnels des étudiants, compte tenu de leur emploi du temps chargé. Cette question est en réalité paradoxale. La réponse à cette question est unanime : oui, nous devons être prudents et vigilants face aux propos de nos élèves qui révèlent leurs problèmes personnels. En Amérique latine et en Argentine, comprendre ce qui se passe dans la vie personnelle des élèves, dans ce contexte, est essentiel pour comprendre ce qui se passe dans nos classes.

PRINCIPALES CAUSES DES INÉGALITÉS

Sans aucun doute, l'un des plus grands problèmes auxquels nous sommes confrontés est l'inégalité dans l'éducation. L'inégalité dans l'éducation et ses causes peuvent être résumées en deux points principaux :

La première cause fondamentale des inégalités dans l'éducation réside dans les problèmes socio-économiques. Aujourd'hui, 31 % de la population argentine vit sous le seuil de pauvreté structurelle. Le manque d'accès aux services essentiels et indispensables, tels que l'éducation, est un critère déterminant pour définir ce seuil. En Argentine, le taux de pauvreté chez les jeunes en âge d'aller à l'université atteint 37 %. Concrètement, près des trois quarts de ces jeunes sont pauvres. Cela crée naturellement des conditions extrêmement défavorables à l'éducation. Poursuivre des études universitaires en Argentine est une décision importante et très coûteuse. Dans notre pays, la grande majorité des jeunes de 18 ans sont contraints de travailler et de contribuer aux finances familiales. Dans ce contexte, les universités publiques deviennent la cible des jeunes qui souhaitent acquérir un statut social.

La seconde cause fondamentale des inégalités réside dans ce qui se passe lors de la transition entre l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur. En raison de facteurs environnementaux, on observe de très fortes disparités de niveau parmi les élèves du secondaire. Il convient même de souligner que cet écart se creuse. Aujourd'hui, nous devons accueillir des élèves issus du secondaire en ayant conscience de ces inégalités.

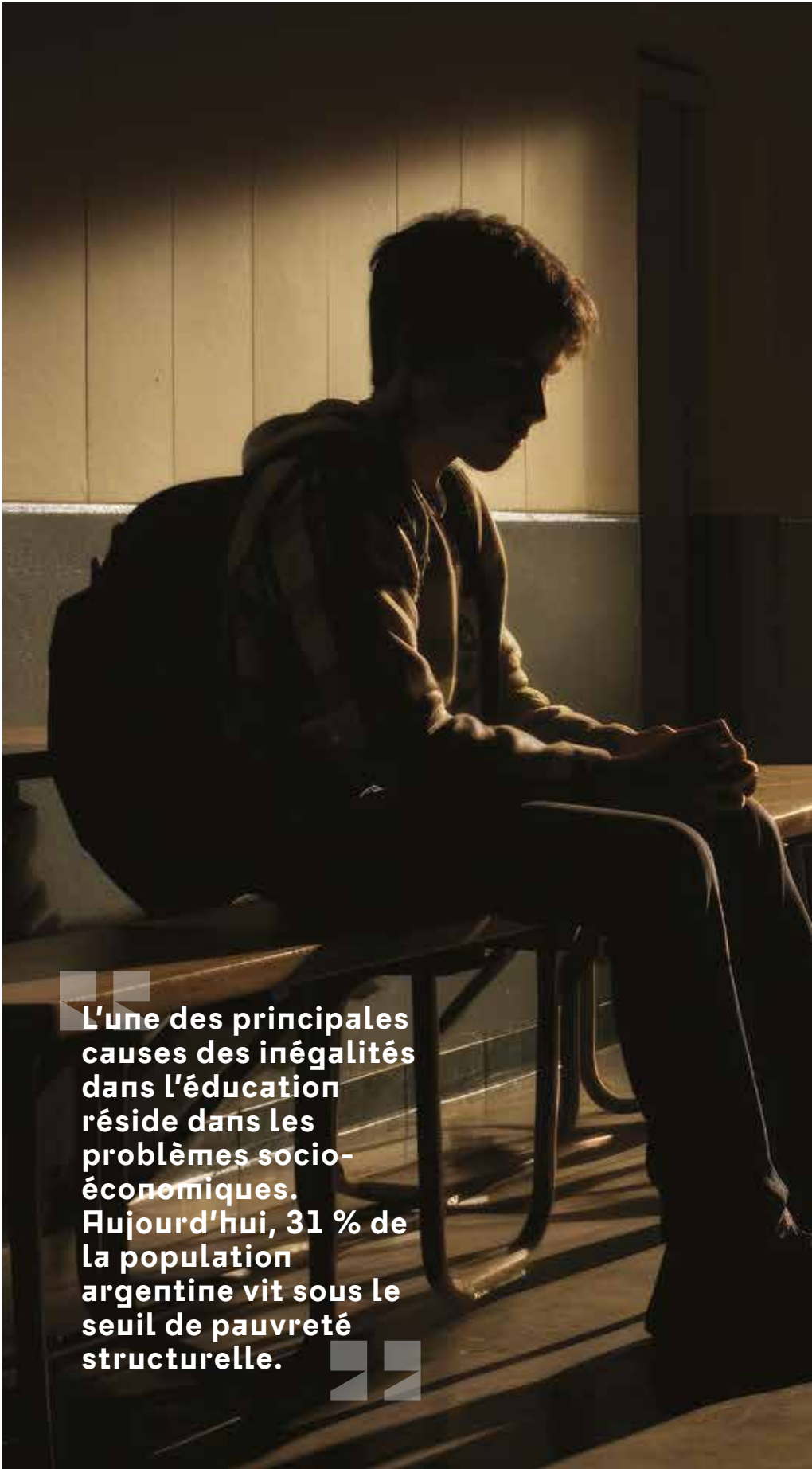
Biographie : Il est recteur de l'Université nationale de La Plata. Il a été secrétaire académique, vice-doyen et doyen de la faculté d'économie de l'UNLP, ainsi que vice-recteur de l'Université nationale de La Plata. Il est vice-président du Groupement universitaire de Montevideo. Il participe à des congrès, conférences et colloques nationaux et internationaux en tant que panéliste et orateur, et à des projets portant sur des sujets tels que l'administration générale, la gouvernance universitaire, la qualité de l'éducation, la responsabilité sociale des organisations et le leadership.



PROBLÈMES LIÉS À LA NUMÉRISATION

En Argentine, la numérisation contribue à creuser les inégalités. Pendant la pandémie, de nombreux jeunes ont rencontré des difficultés liées au manque de connexion internet. Une grande partie de la population argentine a été touchée par ce problème, dû à l'insuffisance des infrastructures internet. La fracture numérique ne s'explique pas uniquement par les problèmes d'appareils ou de connexion ; l'inégalité des compétences numériques chez les jeunes la renforce également.

Un autre point à analyser est la tension psychomotrice que vivent les jeunes en classe, due à des problèmes tels que le stress, la dépression et les difficultés de concentration. Ces problèmes ont indéniablement un impact négatif sur leur santé et leurs résultats scolaires. L'université s'engage à fournir aux étudiants non seulement des compétences professionnelles, mais aussi une éducation à la citoyenneté, aux droits humains et au développement durable. Par conséquent, en tant que membres du corps professoral, il est de notre responsabilité de répondre aux besoins des étudiants. Les universités, les professeurs et tous les acteurs du système éducatif doivent être attentifs aux signes avant-coureurs pouvant déterminer la poursuite des études universitaires d'un étudiant. Nous mettons en œuvre des programmes d'orientation pour nos jeunes futurs étudiants, avant même leur entrée à l'université, afin de réduire les effets des inégalités. Notre objectif est ainsi de minimiser les risques liés aux inégalités lors de la transition vers l'université et de contribuer positivement à la réussite des étudiants. Nous proposons également des cours de soutien, tels que des cours de mathématiques et de compréhension écrite, afin d'harmoniser les capacités cognitives de tous les étudiants. Dans nos cours et nos programmes, nous accordons une attention particulière aux problématiques telles que la discrimination, la violence et le harcèlement. Une université ne doit pas se contenter de transmettre des connaissances, mais aussi sensibiliser les étudiants aux enjeux des droits humains, de l'intégration et du respect de la diversité, et leur inculquer ces valeurs fondamentales.



L'une des principales causes des inégalités dans l'éducation réside dans les problèmes socio-économiques. Aujourd'hui, 31 % de la population argentine vit sous le seuil de pauvreté structurelle.

Pour la plupart des jeunes, l'université représente un tournant majeur dans leur vie. Les années universitaires constituent une période cruciale où ils acquièrent autonomie et indépendance, commencent à prendre leurs propres décisions et à en assumer les conséquences. La salle de classe est un espace physique partagé entre un enseignant, dont l'autorité repose sur son expertise et ses connaissances, et un groupe d'étudiants. Dès lors, comment gérer un groupe d'étudiants ? Nous cherchons à les responsabiliser, en étant attentifs aux performances individuelles et collectives de chacun. Nous visons l'excellence.

L'évaluation est ici essentielle. Lors des évaluations de performance, nous adoptons une approche constructive. L'évaluation nous fournit un retour d'information précieux, nous permettant de progresser. En classe, l'évaluation doit être un outil de rétroaction favorisant l'épanouissement de l'étudiant, et non un instrument de contrôle se limitant à un simple jugement binaire : « réussi » ou « échoué », « sait » ou « ne sait pas ». Réduire l'évaluation à de simples jugements comme « réussi » ou « échoué » nous prive également de la possibilité de déceler les premiers signes de difficultés. Les évaluations de groupe sont des outils et des méthodes utilisés pour suivre régulièrement et en continu les étudiants et identifier leurs comportements.

Enfin, je souhaite aborder l'analyse des données. L'analyse des données est également un outil essentiel à utiliser dans le processus décisionnel grâce aux technologies actuelles. Pour illustrer ce point, je vais vous présenter quelques chiffres concernant l'université où je travaille. 56 % des étudiants qui intègrent notre université sont issus de familles sans diplôme universitaire. Autrement dit, nous les appelons les « étudiants de première génération ». Parmi eux, 41 % obtiennent leur diplôme. Alors que 56 % des parents de ces étudiants n'ont pas fait d'études supérieures, le taux de réussite pour les étudiants de deuxième génération est de 41 %.

Il s'agit là, par exemple, d'un signal d'alerte précoce. Si nous connaissons le niveau d'études des familles de nos étudiants, nous pouvons anticiper leur risque d'abandon scolaire. Ce n'est qu'un exemple, mais les informations concernant nos étudiants constituent un signal d'alerte précoce dont nous devons tenir compte dans notre processus décisionnel.

En résumé, les établissements d'enseignement, les enseignants et les étudiants devraient adopter une approche axée sur le processus dans leur développement. Il convient d'intervenir lorsque les performances individuelles sont inférieures aux performances du groupe. Dans ce contexte, le leadership est essentiel pour garantir que ce groupe d'individus obtienne de bien meilleurs résultats.

Il est vital que la société continue de percevoir l'université comme une institution apportant des solutions à ses problèmes, et que l'université tire sa légitimité de cette perception.

LA FONCTION DE L'UNIVERSITÉ

L'éducation agit comme un thermomètre mesurant la température du monde, et simultanément, elle produit les outils nécessaires pour le guérir. Par conséquent, ce double rôle de l'éducation est indéniablement lié au fonctionnement des institutions éducatives, et plus particulièrement au rôle joué par les universités, fortes d'une histoire millénaire. Dans mon discours, j'ai évoqué les systèmes d'alerte précoce. Les événements négatifs auxquels nous sommes confrontés reflètent

les maux de la société et les problèmes rencontrés dans les salles de classe. Si l'éducation est un thermomètre, il est du devoir des éducateurs de le surveiller. Ce n'est pas un hasard si les universités perdurent depuis des millénaires. Les universités sont des institutions qui répondent aux besoins de la société dans différents contextes. Il est du devoir de l'université de déceler les signaux d'alerte concernant les attentes de notre jeunesse, de l'État qui finance l'éducation, des employeurs et des organisations de la société civile. Sans cette capacité d'écoute, nous ne pouvons mesurer ni ce qui se passe en salle de classe, ni ce qui se passe dans la société (ce qui donne tout son sens au fonctionnement des universités), et nous perdons notre légitimité à éduquer la société, légitimité qui découle de notre histoire et de notre autorité profondément enracinées. Il est essentiel que les instances dirigeantes, les étudiants, les familles, les employeurs et les organisations de la société civile continuent de considérer l'université comme une institution apportant des solutions aux problèmes de société, et que l'université tire sa légitimité de cette perception.

C'est la seule façon de garantir la pertinence continue de nos universités à l'ère du progrès technologique rapide, de l'instabilité et des débats sur les préjugés et les risques de colonisation des connaissances. À mesure que la technologie transforme la vie familiale et personnelle, les systèmes de production, le commerce, le savoir et les habitudes, l'éducation est elle aussi profondément impactée.

Il est crucial que nos institutions universitaires soient à l'écoute des aspirations, des besoins et des attentes de notre société. Le thermomètre indique une forte fièvre (37 degrés). Maintenir la confiance dans les institutions éducatives pour résoudre les problèmes de société est étroitement lié à une analyse rigoureuse de ces problèmes. Nous ne devons jamais perdre de vue les attentes de la société envers les universités.

Dr. Maida Pasic
Conseillère
Régionale en
Éducation Pour
l'Unicef Europe et
Asie Centrale

NOUS DEVONS METTRE L'ACCENT SUR

LES COMPÉTENCES

SOCIO-ÉMOTIONNELLES

POUR LE BIEN DE L'ORDRE PUBLIC



Les compétences socio-émotionnelles sont essentielles non seulement à la réussite scolaire, mais aussi au développement d'un ensemble de compétences plus large, telles que l'empathie, la coopération, la communication positive et l'établissement de relations durables.



Malheureusement, les enfants sont les premières victimes des crises mondiales. L'éducation a un immense potentiel pour permettre aux enfants d'acquérir les compétences nécessaires pour faire face à ces crises. Je suis convaincue que grâce à l'éducation, un avenir meilleur peut être bâti, les malheurs peuvent être évités et le cours du monde peut être façonné. L'éducation a le potentiel de permettre à nos enfants de devenir des acteurs de la construction d'un monde idéal.

L'objectif de l'UNICEF est de garantir à chaque enfant l'accès à l'éducation, une éducation de qualité et des résultats probants. En collaborant avec les gouvernements dans ce sens, nous visons à atteindre tous les enfants, et plus particulièrement les groupes les plus vulnérables. Nous concentrons davantage nos efforts sur les enfants défavorisés en raison de facteurs tels que la discrimination sexiste, le handicap, la migration et la vie en milieu rural. Cette approche met l'accent sur l'inclusion et l'égalité. Concernant le thème de cette conférence, « Améliorer le monde par l'éducation », je peux affirmer que la première étape consiste à garantir à chaque enfant le droit à l'éducation. Après avoir garanti l'accès des enfants à l'éducation, nous suivons de près ce qu'ils apprennent à l'école et comment ils l'apprennent.

Les compétences de base en lecture, en écriture et en mathématiques constituent, bien sûr, des fondements essentiels à l'apprentissage. Cependant, l'UNICEF souligne depuis longtemps l'importance des compétences transversales, ou apprentissage socio-émotionnel, et promeut des méthodes pédagogiques qui soutiennent le développement des élèves dans ce domaine, en complément des compétences mentionnées précédemment. Ces compétences sont importantes non seulement pour la réussite scolaire, mais aussi pour le développement d'un ensemble de compétences plus large, telles que l'empathie, la coopération, la communication positive et la capacité à nouer des relations durables.

Je dirais que la deuxième étape pour guérir le monde par l'éducation consiste à intégrer l'apprentissage socio-émotionnel dans l'enseignement et les programmes scolaires. Comme l'a mentionné Mme Emine Erdoğan dans son discours d'ouverture : « Pouvons-nous aller au-delà des connaissances et nous concentrer sur les compétences qui enseignent l'humanité aux enfants ? » À l'UNICEF, nous sommes convaincus que l'apprentissage socio-émotionnel est une étape cruciale dans cette direction.

L'UNICEF est présent dans 190 pays. Cette présence sur un territoire aussi vaste lui confère une expérience unique à l'échelle mondiale. C'est pourquoi je souhaite partager mon expérience sur la manière de favoriser l'apprentissage socio-émotionnel et le développement de l'esprit critique malgré les contraintes d'un programme scolaire rigide.

Biographie : Maida Pasic est conseillère régionale en éducation au Bureau de l'UNICEF pour l'Europe et l'Asie centrale (ECARO), basé à Genève. Elle y dirige la mise en œuvre des stratégies et programmes d'éducation de l'UNICEF visant un apprentissage inclusif et de qualité dans 22 pays et territoires.

Auparavant, elle a occupé des postes à responsabilité dans les domaines de l'éducation, des compétences des adolescents, du genre et de l'éducation en situation d'urgence au sein des bureaux de l'UNICEF pour l'Asie de l'Est et le Pacifique et pour la Palestine. Elle a débuté sa carrière à l'UNICEF à New York, où elle a contribué à l'élaboration du concept d'écoles amies des enfants.

Elle est titulaire d'un doctorat en sciences de l'éducation de l'Université du Sussex, d'une maîtrise en éducation du Teachers College de l'Université Columbia et d'une maîtrise ès arts de l'Université de New York. Ses recherches portent sur le rôle de l'éducation dans la consolidation de la paix et les politiques éducatives mondiales.





Je dirais que la première étape pour améliorer le monde par l'éducation est de garantir à chaque enfant le droit à l'éducation.



DÉPASSER LES PROGRAMMES RIGIDES

La première étape pour y parvenir consiste à faire évoluer les méthodes pédagogiques. Si les programmes sont rigides et que les enseignants manquent de temps, l'intégration de nouvelles compétences dans l'éducation devient très difficile. Pour surmonter ces difficultés, les enseignants peuvent mettre en œuvre de nouvelles méthodes favorisant le développement socio-émotionnel des élèves. Ils peuvent encourager la participation en classe et utiliser un langage plus inclusif. Ils peuvent recourir à des méthodes telles que les jeux de rôle et la narration d'histoires. Ces pratiques renforcent la coopération, développent l'empathie chez les enfants, valorisent la diversité et soulignent son importance. Grâce à ces méthodes, les enseignants peuvent créer en classe un environnement propice à l'apprentissage socio-émotionnel. Pour ce faire, il est nécessaire d'investir dans la formation initiale et continue des enseignants. Dans le cadre du projet que nous avons mis en œuvre en Pologne pour intégrer les réfugiés ukrainiens dans les classes, nous avons développé une série d'outils de formation pour les enseignants. L'un d'eux, intitulé « Quiet Mind », a permis aux enseignants d'acquérir des compétences dans des domaines tels que l'accompagnement d'enfants traumatisés, le développement de la communication interculturelle et la coopération. En Pologne, 9 000 enseignants ont été formés sur cette question, un succès dont l'UNICEF est fier.

Le deuxième point important est l'exemplarité. Il est crucial que les enseignants et les parents incarnent des comportements tels que la compassion et la justice. Cela permet aux enfants de s'inspirer de leur environnement et de se sentir en sécurité. Les enfants qui se sentent considérés et respectés développent leur confiance en eux et leur personnalité s'épanouit grâce à ce sens du respect et de la justice. En Macédoine du Nord, nous avons formé les enseignants de maternelle à la transmission des compétences socio-émotionnelles. Nous avons insisté sur la nécessité pour les enseignants de développer d'abord leurs propres compétences socio-émotionnelles.

L'ÉCOLE, UN TOUT INCLUSIF

Le troisième point important est le suivant : non seulement les enseignants, mais l'ensemble de l'environnement scolaire doit soutenir l'inclusion et la diversité. Cela ne peut se faire que grâce à la collaboration de tout le personnel enseignant, de la direction aux enseignants et aux pédagogues. Prenons l'exemple de la Serbie : dans le cadre de l'éducation inclusive, nous avons mis en place une « équipe d'inclusion scolaire » dans chaque école. Cette équipe était composée d'enseignants, d'éducateurs et d'autres membres du personnel qui ont identifié les besoins des élèves les plus vulnérables, souvent relégués au fond de la classe, et ont mis en place des programmes pour les aider à tisser des liens avec leurs camarades. Ainsi, l'inclusion est devenue la responsabilité de toute l'école, et non plus seulement celle des enseignants.

Le quatrième point important concerne l'esprit critique et l'éducation aux médias. Il est essentiel que les enfants aient la possibilité de questionner, d'analyser et de prendre des décisions éthiques. Les enseignants ne devraient pas considérer l'éducation aux médias comme une matière à part. Il est possible de contribuer au développement des élèves dans ce sens, et ce, dans toutes les disciplines. Enfin, j'aimerais dire quelques mots sur les adolescents. Ils souhaitent être reconnus comme des apprenants, mais surtout, ils veulent être perçus comme des acteurs du changement. Leur donner l'occasion de contribuer à la résolution des problèmes de société, de réfléchir aux problèmes qu'ils observent dans leur communauté et d'y apporter leur contribution, et leur faire sentir que leurs idées sont valorisées est essentiel au développement de leurs compétences socio-émotionnelles.

En conclusion, quelle que soit la rigidité des programmes scolaires, nous pouvons améliorer les compétences socio-émotionnelles des enfants en utilisant des méthodes pédagogiques qui répondent aux besoins actuels, en servant de modèles, en créant un environnement scolaire inclusif, en favorisant la pensée critique et l'éducation aux médias, et en impliquant les enfants comme agents du changement.

Prof. Ballo Zié
Recteur et Professeur
d'Économie à l'Université
Félix Houphouët-Boigny

FORMER DES CITOYENS DE BONNE CAUSE, QUI CONCILIENT VALEURS LOCALES ET UNIVERSELLES



L'harmonie entre les valeurs locales, les valeurs universelles et les droits fondamentaux au sein de notre système éducatif nous offre de nombreux avantages. Cette harmonie repose sur le fait que nos élèves soient des individus attachés à leurs traditions, respectueux des droits fondamentaux et capables d'interagir avec d'autres cultures.



Améliorer le monde par l'éducation... Cette affirmation sous-entend que l'éducation est l'arme la plus puissante pour transformer le monde. Les crises que nous traversons montrent que le pouvoir transformateur de l'éducation a ses limites. Lors de ce sommet, nous devons nous interroger sur la capacité des connaissances transmises à la société par l'éducation à garantir la cohésion sociale. En m'appuyant sur les documents de politique de nos gouvernements et sur mon expérience personnelle, je m'efforcerais de répondre aux préoccupations soulevées.

Comment pouvons-nous parvenir à la paix, à l'apprentissage socio-émotionnel et à la pensée critique par des méthodes qui dépassent le cadre formel du programme scolaire ? Notre pays fait partie des pays en développement. La vision de développement de notre État s'articule autour de plans nationaux de développement qui répondent aux besoins des différents secteurs. En Côte d'Ivoire, ces plans visent avant tout à former des individus productifs grâce à une éducation de qualité, équitable et inclusive, tout en tenant compte des impératifs économiques. Cette vision permet des réformes à différents niveaux de l'enseignement national. Ainsi, chacun acquiert les compétences nécessaires à son épanouissement personnel et à sa pleine participation à la vie de la communauté.

Biographie : Le professeur Ballo Zié (né le 1er janvier 1967) est un économiste ivoirien spécialiste d'économie du développement. Il est titulaire de deux masters, l'un en économie industrielle et l'autre en économie mathématique et économétrie. Il enseigne la microéconomie, l'économie industrielle et la théorie des jeux ; ses recherches portent sur l'économie des conflits, la relocalisation, les transports et le développement.

De 2016 à 2021, il a dirigé la Faculté d'économie et de gestion de l'Université de Cocody Félix Houphouët-Boigny, dont il est le recteur depuis 2021. Il siège également au sein d'instances nationales telles que la Commission de la concurrence et le Conseil national du crédit.

L'Université de Cocody Félix Houphouët-Boigny est partenaire académique de la Fondation turque Maarif en Côte d'Ivoire. Le professeur Ballo a joué un rôle déterminant dans l'élaboration du protocole de coopération entre l'université et la fondation.





Répondre à la question « Pourquoi apprenons-nous ? » permet à l'apprenant de prendre conscience des compétences qu'il acquerra à l'issue de la formation. C'est essentiel, car cela stimule fortement sa motivation.

QUELLES VALEURS, QUELLES COMPÉTENCES ?

Dans ce contexte, un plan a été élaboré au niveau du ministère de l'Éducation nationale afin de définir les compétences que tous les élèves de l'enseignement obligatoire devraient acquérir, en s'appuyant sur un socle culturel. Parmi les valeurs et les compétences visées, la conscience civique et les valeurs morales et culturelles prennent une importance croissante. De nombreuses activités permettant de mettre en pratique ces valeurs ont été intégrées aux cursus scolaires. Ainsi, je suis convaincu que nous pouvons renforcer la paix, le développement émotionnel et l'esprit critique. Tout ceci s'inscrit dans le cadre d'une approche par compétences, où l'élève est au cœur de l'apprentissage. Dans notre perspective d'éducation nationale, il existe un socle commun de compétences qui prend en compte les valeurs civiques et celles susceptibles de renforcer la paix. Dans ce contexte, des clubs d'ambassadeurs de la paix ont été créés sous l'égide du ministère de l'Éducation nationale afin de garantir la participation de tous. Dans mon université, il existe une Chaire UNESCO en Culture de la Paix, créée en 1997 et opérationnelle depuis 2000. Cette chaire sensibilise les étudiants et organise diverses activités pour leur permettre de mettre en pratique leurs connaissances. Par exemple, au sein de l'université, des clubs dédiés à la paix ont été créés, tels que le « Club UNESCO Paix », le « Club d'Alerte Précoce » et le « Club d'Écoute et de Gestion des Réclamations ».

La Chaire UNESCO organise chaque année des activités de sensibilisation des étudiants aux bonnes pratiques et aux valeurs qui promeuvent la paix. Ces activités se déroulent au sein de l'Université Félix-Houphouët-Boigny. Par ailleurs, un cadre de dialogue continu a été mis en place au niveau du Ministère de l'Enseignement Supérieur, réunissant tous les acteurs concernés. Il convient également de noter la création d'une commission de prévention et de gestion des crises au sein de l'université. Tous ces mécanismes, en complément de l'enseignement dispensé en salle de classe, contribuent à renforcer la paix. Grâce à la méthode APC (Compétences par compétences), tout cela contribue non seulement à la paix et à l'apprentissage émotionnel, mais aussi au développement de l'esprit critique.

HARMONIE DES VALEURS ÉTHIQUES UNIVERSELLES ET DES VALEURS LOCALES

Comment harmoniser les valeurs éthiques universelles et les valeurs locales ? Harmoniser les valeurs éthiques, les valeurs culturelles locales et les principes universaux n'est pas chose aisée. Cette harmonie peut être atteinte en privilégiant les valeurs universelles. Dans un système éducatif, l'harmonisation des valeurs locales avec les valeurs universelles et les droits fondamentaux, sans contradiction avec ces derniers, présente de nombreux avantages. La prise en compte des meilleures pratiques locales et leur intégration au système, en complément des droits fondamentaux, garantissent que nos élèves deviennent des individus attachés à leurs

Parmi les valeurs et les compétences visées, la conscience civique et les valeurs morales et culturelles prennent une importance croissante.

traditions et respectueux des droits fondamentaux, capables d'interagir avec d'autres cultures. Harmoniser ne signifie pas nécessairement unifier. Une harmonisation réussie repose sur la conviction que, malgré nos différences culturelles, nous partageons un patrimoine humain commun et des droits fondamentaux. Dans ce contexte, le défi consiste à gérer les tensions entre traditions spécifiques et exigences universelles avec sagesse, sensibilité et un engagement ferme envers la dignité de chaque individu. En d'autres termes, l'école jouera un rôle de médiation. Elle permettra aux élèves de trouver un équilibre entre la construction d'une identité culturelle et l'ouverture sur le monde ; de valoriser la diversité tout en créant un langage commun. L'une des fonctions fondamentales de cette médiation est de veiller à ce que les élèves comprennent que l'universel ne détruit pas le local, mais le rend au contraire durable. Ainsi, dans ce cadre éducatif, les élèves se-

ront à la fois attachés à leurs racines et ouverts sur le reste du monde.

Il convient également de se demander comment semer l'espoir pour le monde de demain dans les salles de classe d'aujourd'hui. La réponse réside dans le fait de cultiver cet espoir en promouvant le respect mutuel par une écoute active, de développer des compétences tournées vers l'avenir grâce à des projets concrets et de renforcer la motivation en récompensant l'effort et la persévérance. Les enseignants peuvent créer une perception positive en enseignant l'empathie, la résolution de problèmes et l'esprit critique, démontrant ainsi comment l'apprentissage peut mener à un avenir meilleur pour tous. Nos enseignants ne se contentent pas de transmettre des connaissances, ils offrent également des exemples concrets pour guider nos élèves. Un autre aspect important est la manière dont les objectifs d'apprentissage des élèves les aident à se construire une vision d'avenir. En tant qu'éducateurs, nous nous efforçons de transmettre le sens de chaque leçon. Cela permet aux élèves de prendre conscience des compétences acquises. « Pourquoi apprenons-nous ? » La réponse à cette question permettra à l'élève de comprendre les compétences qu'il aura acquises à la fin de sa formation. Ceci est crucial car cela crée une forte motivation chez l'élève.

L'éducation devrait doter les élèves des valeurs et des compétences nécessaires à leur développement personnel. Je suis convaincu que l'éducation peut avoir un plus grand pouvoir de transformation et un effet apaisant sur la résolution des crises si elle est centrée sur l'élève et lui fournit les valeurs nécessaires pour faire face à des situations complexes. De plus, étant donné que nos systèmes sont de plus en plus exposés aux situations de crise, je crois qu'il est nécessaire de mettre en œuvre le concept d'éducation sensible aux crises. Cette approche implique d'examiner les contextes qui mènent aux crises et d'intégrer des solutions dans les programmes scolaires. Si les programmes scolaires eux-mêmes peuvent contribuer aux crises par des biais ou d'autres facteurs, alors ils doivent également être revus. C'est seulement ainsi que nous pourrions garantir que les écoles deviennent un moteur d'adaptation et de développement.

Marie Garnier
 Coordinatrice de l'École
 de l'Île Dialagoun,
 Enseignante

ENSEMBLE, RÉALISER UN RÊVE SCOLAIRE

L'histoire d'une île au milieu du fleuve Niger à Bamako, transformée en campus éducatif



Notre école, Dialagoun, a pour ambition de placer la communauté au cœur de toutes ses décisions. Nous avons un comité de gestion composé de parents d'élèves, ce qui leur permet de participer activement aux processus décisionnels concernant l'école. Leur implication est essentielle pour concrétiser des projets innovants.



Il est primordial qu'un établissement scolaire soit intégré à la communauté. Aujourd'hui, je souhaite partager avec vous mes réflexions sur ce sujet, en m'appuyant sur l'exemple concret d'une école qui illustre parfaitement cette intégration réussie. Je viens de Bamako, au Mali, des rives du fleuve Niger, qui irrigue la ville et que j'aime profondément. Je vais vous raconter l'histoire d'une école.

Je me promène souvent le long du fleuve à Bamako. Un jour, lors d'une balade, j'ai remarqué de nombreux campements de pêcheurs où les enfants n'allaient pas à l'école. Lorsque j'ai interrogé les parents sur les raisons pour lesquelles leurs enfants n'allaient pas à l'école, ils ont évoqué l'insécurité routière, leur présence constante près de la rivière et leur manque de lien avec l'établissement scolaire. C'est ainsi qu'est née l'idée de créer un petit centre d'apprentissage qui tienne compte de leur mode de vie. Dans ce quartier, les enfants erraient souvent sans but dans les rues. Cette situation commençait à faire d'eux un danger, non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour les autres et pour l'environnement.

Au départ, nous avons créé un petit centre. Grâce à lui, nous avons réuni ces enfants à Bamako. Les rives du fleuve étaient densément peuplées et le terrain rare. Nous avons donc pensé qu'une île au milieu du fleuve serait idéale pour le centre. Nous l'avons construit sur cette île et avons commencé l'enseignement avec une quarantaine d'enfants. Dès la première année, les parents ont constaté les bienfaits de l'école. Les enfants aidaient leurs parents à lire, à écrire, à pêcher et à réaliser des activités commerciales simples comme la comptabilité. Rapidement, les parents se sont mis à rivaliser pour inscrire leurs enfants au centre, qui fonctionnait alors de manière informelle.

Un jour, une fillette de 7 ans, Mariam Koumaré, est venue me voir sur l'île et m'a demandé : « Tante, pensez-vous que je pourrais devenir médecin un jour ? » J'ai répondu : « Oui. » Et je me suis dit : « D'accord, alors il faut créer une vraie école pour que cette petite fille puisse poursuivre ses études. » Nous avons donc entamé des négociations avec des institutions pour créer une école reconnue par l'État et officialiser notre projet. Aujourd'hui, nous scolarisons environ 300 élèves le long des rives du fleuve Niger.

Biographie : Marie Garnier, anthropologue de formation, a développé une profonde passion pour l'éducation et la compréhension des jeunes enfants. Elle a acquis une solide expertise en gestion de classe, en animation d'ateliers d'apprentissage structurés et en enseignement individualisé. Son parcours l'a ensuite conduite à l'École française de Bamako, où elle a enseigné en primaire, puis à l'École américaine, où elle a enseigné le français de la maternelle à la terminale et accompagné les élèves dans leur préparation aux examens.

En 2017, parallèlement à son travail en classe, Marie Garnier est devenue coordinatrice de projet. Constatant que les enfants Bozo, appartenant à un groupe ethnique de pêcheurs du Mali, étaient largement exclus de l'école, elle a fondé une association pour créer une école publique sur une île, offrant ainsi une éducation accessible aux enfants des communautés riveraines et insulaires.





En général, les élèves sont contraints de poursuivre leur scolarité dans des classes de 50 à 60 personnes, dans des conditions inadéquates. Lors de la construction de cette école, nous avons cherché à offrir un enseignement de meilleure qualité que les autres écoles du Mali. Dans un premier temps, nous avons défini trois axes d'action. Le premier consistait à développer une pédagogie active. Nos classes étaient surchargées. Nous les avons donc divisées en petits groupes et avons organisé des ateliers structurés et rotatifs permettant aux enfants de se déplacer. L'activité phy-

Dès la première année, les parents ont constaté les bienfaits de l'école. Les enfants pouvaient aider leurs parents dans des activités commerciales simples telles que la lecture, l'écriture, la pêche et la comptabilité.

sique, quel que soit l'âge, favorise un apprentissage plus durable. Faciliter l'apprentissage des enfants par le biais d'activités variées, en classe et hors classe, a constitué le fondement de notre programme éducatif. Pour ce faire, nous avons créé des espaces d'apprentissage à l'intérieur et à l'extérieur des salles de classe. Nous avons envisagé l'école et ses environs dans leur globalité, avec une vi-

sion holistique de l'éducation.

Notre deuxième axe était axé sur la sensibilisation à l'environnement. Notre école était située sur une île au milieu du fleuve. Cependant, la pollution environnementale constituait l'un des problèmes majeurs du fleuve Niger, où se situe l'île. C'est pourquoi nous avons principalement organisé des actions de sensibilisation à la protection du fleuve et de ses environs. Des activités telles que la collecte et le recyclage des déchets plastiques ont été extrêmement bénéfiques pour développer la conscience environnementale des élèves. Dans notre école, nous mettons en œuvre un programme éducatif respectueux des valeurs communautaires et nous accordons une grande importance à la transmission des traditions aux enfants. Les élèves que nous accueillons sont issus de familles vulnérables vivant dans des conditions difficiles, dans des bidonvilles. La précarité de leurs conditions de vie engendre un manque de confiance en soi. C'est pourquoi nous pensons qu'il est essentiel de promouvoir et de transmettre les valeurs et les savoir-faire locaux qui les aideront à affirmer leur identité. Nous offrons aux enfants la possibilité de s'épanouir dans des domaines tels que la vannerie, la poterie, la danse, les contes

traditionnels et les plantes médicinales. Ces connaissances sont souvent transmises par des membres de la communauté qui possèdent déjà une expertise dans ces domaines. Par exemple, l'année dernière, 25 parents d'élèves se sont portés volontaires comme enseignants pour partager leurs connaissances et leurs compétences professionnelles avec nos élèves. Les parents impliqués dans la communauté ont dispensé des cours dans de nombreux domaines, tels que la réparation de pirogues et de filets, l'entretien des moteurs, la transformation des aliments et la pêche.

L'objectif principal de cette école est de placer la communauté au cœur de toutes les décisions. Nous avons un comité de gestion scolaire composé de parents, ce qui leur permet de participer aux processus décisionnels concernant l'école. L'implication des parents est extrêmement bénéfique pour la mise en œuvre de projets innovants. Cependant, malgré tous ces développements positifs, nous sommes également confrontés à certains défis. Tout d'abord, l'instabilité politique au Mali nous complique la tâche dans certains domaines. Dans ce contexte, nous travaillons sans relâche pour maintenir la qualité de l'école en collaborant étroitement avec les parents et les institutions. Par exemple, l'année dernière, nous avons subi une inondation sans précédent. L'île a été submergée par les eaux du fleuve d'une manière inédite. Compte tenu de la situation géographique de notre école, le changement climatique est également un facteur qui nous expose constamment à des catastrophes environnementales. Lors de la dernière inondation, 80 % de notre école a été détruite. Cela a fortement affecté notre motivation. Cependant, nous nous sommes rapidement relevés et, en coopération avec nos parents, nous avons reconstruit notre école. Une semaine avant la rentrée scolaire, environ 200 personnes se sont précipitées sur l'île pour prêter main-forte. Parents, enfants et membres de la communauté locale ont œuvré ensemble à la reconstruction de l'école, à la remise en état des baraquements et à la



réparation des parties endommagées. En peu de temps, notre école a pu rouvrir ses portes. Cette solidarité a surtout été une source de motivation et a renforcé les liens entre notre école et notre communauté. Cet exemple de solidarité a également permis à notre école de s'ouvrir à la communauté. Les enseignants ont commencé à donner des cours d'alphabétisation aux parents. Aujourd'hui, plus de 200 personnes suivent ces cours chaque semaine. En raison de la situation actuelle et des blocus au Mali, une pénurie de carburant a sévi pendant longtemps. Il était impossible de trouver de l'essence pour se déplacer. Face à cette situation, les habitants ont fait preuve de solidarité en assurant eux-mêmes le transport de leurs enfants.

Ils ont envoyé leurs devoirs via WhatsApp. Il s'agit peut-être d'une solution temporaire, mais ce que je tiens à souligner, c'est le lien authentique qui s'est tissé entre

l'école et la communauté. Le fait que les parents, et notamment les mères, se soient réunis pour trouver des solutions montre que les gens sont unis autour d'un idéal. À l'école, nous avons donné aux gens le temps et l'espace nécessaires, et nous les avons encouragés à générer des idées sans intervention extérieure. Nous avons discuté avec eux de ce que nous pouvions faire pour améliorer leurs conditions de vie. Ainsi, nous avons formé des groupes de 80 à 90 personnes, qui ont créé un réseau appelé « tontine ». Ces groupes collectent de l'argent et l'utilisent pour les besoins de l'école ou pour aider un élève dans le besoin. C'est vraiment formidable de voir comment l'école, avec son environnement, forme un écosystème, créant un climat de solidarité en diffusant son influence comme une goutte d'eau dans un fleuve.

Voir la communauté se mobiliser pour un enfant sur cette île au milieu du fleuve Ni-



ger, au Mali, et voir cette communauté adhérer à cet effort, est très encourageant, et je voulais partager cela avec vous. Grâce à cette conviction et à cette collaboration, 100 % des élèves qui terminent l'école primaire sont réinscrits au secondaire par leurs parents. Nous espérons que cette tendance se poursuivra.



Faciliter l'apprentissage des enfants par le biais d'activités variées, en classe et hors classe, a constitué un élément fondamental de notre programme éducatif. C'est pourquoi nous avons créé des espaces d'apprentissage à l'intérieur et à l'extérieur des salles de classe.



Paulo Marchi
Représentant de
l'UNICEF en Turquie

LE POUVOIR GUÉRISSEUR DE L'ÉDUCATION EN TEMPS DE CRISE



Pour que les écoles et le système éducatif puissent jouer un rôle réparateur, il est essentiel de dépasser la vision des écoles comme des structures isolées de la société et de considérer le système éducatif comme partie intégrante de l'écosystème global.



Je souhaite commencer mon intervention par un exposé sur le rôle du secteur de l'éducation dans l'aide humanitaire. En cas de catastrophe, il est crucial de considérer les écoles comme un élément de cet écosystème. Nous devons agir ensemble pour nous préparer aux crises et optimiser l'utilisation de l'éducation. L'UNICEF élabore, en collaboration avec les autorités gouvernementales des pays où nous intervenons, des plans intégrés de préparation aux situations d'urgence. Ces plans doivent définir clairement les rôles et les responsabilités des différents acteurs. Les parties prenantes qui soutiennent le plan doivent maintenir un contact constant, notamment via les réseaux sociaux et autres outils de partage rapide. En effet, la communication est primordiale, surtout en temps de crise.

Afin d'être préparés aux crises, nous devons organiser des exercices à grande échelle. Ces exercices ne doivent ni effrayer ni angoisser les enfants. Je trouve exemplaires les plans de préparation de la Turquie concernant les mesures à prendre dans les écoles grâce à des pratiques adaptées aux enfants. L'important, c'est de se préparer à une crise humanitaire. Malheureusement, nous vivons dans un monde exposé aux effets dévastateurs des catastrophes naturelles, des conflits et des tremblements de terre, et chaque seconde et chaque centime investis dans la préparation à ces catastrophes peuvent sauver des milliers de vies. re.

La préparation aux catastrophes avant qu'elles ne surviennent est un domaine négligé par de nombreux gouvernements et bailleurs de fonds. En effet, les résultats des investissements dans la préparation ne sont pas immédiatement visibles. Les vies sauvées lors d'une catastrophe sont la récompense des investissements et des efforts déployés en matière de préparation.

Il est crucial de collaborer avec les autres acteurs de la société en matière de préparation aux crises et de réponse aux catastrophes, et que tous ces acteurs agissent sous l'autorité de l'État. En définitive, il incombe au ministère de l'Éducation nationale de définir les règles et les normes de gestion des crises dans les écoles. J'estime qu'il est également indispensable de veiller à ce que toutes les actions menées au niveau communautaire soient encadrées, supervisées et contrôlées par les autorités. Bien entendu, cela requiert la contribution non seulement du ministère de l'Éducation nationale, mais aussi des organisations de la société civile. La Turquie est relativement avancée en matière de société civile par rapport à d'autres pays. Je pense que cela est lié à sa situation géographique et à sa fréquence d'exposition aux catastrophes naturelles telles que les tremblements de terre. L'AFAD (Présidence de la gestion des catastrophes et des situations d'urgence) joue un rôle essentiel dans la réponse aux crises en Turquie. Son travail exemplaire en matière de préparation et de gestion des crises sert de modèle au monde entier.

Biographie : Paolo Marchi est Représentant de l'UNICEF en Turquie depuis octobre 2023. Il possède une vaste expérience en gestion de programmes, d'équipes et de partenariats dans les contextes humanitaires et de développement.

Auparavant, il a été Représentant adjoint de l'UNICEF en Turquie, en République centrafricaine, au Guyana et au Suriname ; il a également dirigé une équipe de protection de l'enfance en Bosnie-Herzégovine. Il a débuté sa carrière au siège de l'UNICEF, au sein de l'Unité Genre et Droits.

Il est titulaire d'un Master en droit international des droits de l'homme (LLM) de l'Université d'Essex et d'une licence en droit de l'Université de Turin.





La sécurité des enfants, la continuité de leur éducation et leur bien-être doivent être les priorités absolues en cas de catastrophe.

L'IMPORTANCE DE L'ÉDUCATION DANS LA PRÉPARATION AUX CATASTROPHES

Tout comme la préparation, une réponse efficace à la crise lors d'une catastrophe est essentielle. J'étais présent lors du séisme de 2023 en Turquie. Personne ne s'attendait à une telle catastrophe et à une telle destruction, touchant autant de personnes sur un territoire aussi vaste. La Turquie a réagi rapidement avec ses propres ressources, puis a parfaitement coordonné l'aide apportée par les organisations internationales et autres acteurs. Cette catastrophe a également été extrêmement instructive en matière de préparation. Dans ce contexte, l'UNICEF a collaboré avec le ministère de l'Éducation nationale et a formé les équipes de recherche et de sauvetage, notamment sur la prise en charge des enfants sinistrés. La leçon la plus importante tirée de ce séisme est que les mesures de protection et de prévention doivent être intégrées à toutes les actions dès le départ. En effet, lorsque nous nous concentrons sur les opérations de sauvetage, nous risquons de manquer de temps, de ressources et de moyens pour observer l'environnement. Cependant, je crois que grâce aux formations dispensées sous l'égide du ministère de

l'Éducation nationale, les équipes de recherche et de sauvetage ont pu agir avec plus de tact. Le chaos qui peut survenir lors d'une crise peut avoir un impact négatif sur le bien-être psychologique des personnes, en particulier des enfants. Des efforts non coordonnés peuvent engendrer diverses complications.

Il est essentiel, selon moi, que les ONG et les groupes de bénévoles partagent une vision commune en matière de préparation aux catastrophes. Lors du séisme de 2023, le ministère turc de l'Éducation nationale a su fédérer les acteurs concernés autour d'objectifs clés. La sécurité des enfants, la continuité de l'éducation et le bien-être des élèves doivent être les priorités absolues en cas de catastrophe. Des protocoles d'accord ou des accords formels doivent être utilisés pour consigner les rôles et les responsabilités de chacun, établir les mécanismes de responsabilisation et clarifier les domaines de responsabilité. Cela permettra d'éviter les lacunes en situation de crise et les conflits d'autorité lors des interventions. Un dialogue régulier et le partage des ressources sont indispensables. Les ressources ne se limitent pas à l'argent, mais englobent également les compétences et les connais-

sances. Dans ces situations, il est important d'éviter les doublons et les conflits d'intérêts. L'UNICEF travaille systématiquement en coordination avec le ministère de l'Éducation nationale ou les autorités locales afin de garantir la mobilisation de tous les acteurs lors de ses interventions humanitaires mondiales.

COMMUNICATION ET COLLABORATION

Une communication efficace est essentielle à toute action. Un positionnement optimal du système repose sur une communication planifiée. Les personnes changent, mais les systèmes demeurent. Le système établi doit être flexible, adaptable aux situations spécifiques et évolutif si nécessaire. Il est important de systématiser les collaborations, qu'elles soient nationales, régionales ou communautaires. On ne peut imposer un système. Il est donc indispensable que les populations soient convaincues de sa pérennité et de sa capacité à produire des solutions. Sur-tout, elles doivent avoir confiance dans le système. Il est donc primordial de les informer des avantages du système grâce à une stratégie de communication efficace et de renforcer leur confiance. Je dis toujours qu'on ne peut convaincre autrui de

ce en quoi on ne croit pas. Si les utilisateurs du système ont des doutes quant à son fonctionnement et à ses objectifs, ils ne seront pas enclins à le défendre.

De par mon domaine professionnel, j'insiste constamment sur la reconstruction post-catastrophe. La Turquie est un pays qui a fait figure d'exemple au monde entier en permettant aux populations de retrouver une vie normale après une catastrophe. Au vu des efforts déployés par la Turquie lors des crises de ces 20 dernières années, on peut affirmer sans hésiter qu'elle figure parmi les pays les plus généreux au monde en matière d'aide humanitaire. Pendant la crise syrienne, elle a accueilli des familles et près de 4 millions de personnes vulnérables, victimes d'une vague migratoire sans précédent. Bien sûr, quelques difficultés mineures sont survenues, mais l'approche du gouvernement turc face à cette catastrophe, qui a privilégié dès le départ les valeurs humaines plutôt que les différences, en misant sur le rapprochement et l'intégration sociale, est exemplaire. Dans ce cadre, le ministère de l'Éducation nationale a permis aux enfants réfugiés de poursuivre leur scolarité dans le même environnement que les enfants turcs. Ces enfants ont été réunis autour d'activités qui encourageaient la diversité tout en mettant en lumière des valeurs humaines partagées. Les témoignages humains vécus à l'école ont également touché les familles, et la perception selon laquelle les enfants réfugiés étaient des étrangers, des « autres », a été largement remise en question. Les enfants scolarisés qui apprennent à vivre ensemble avec des enfants de cultures et de milieux différents contribuent également à faire évoluer les préjugés familiaux. On a tendance à considérer les enfants comme des êtres passifs, mais dans certains cas, ils jouent un rôle essentiel dans l'harmonie sociale. Pour que les écoles et le système éducatif contribuent positivement à cette harmonie, il est indispensable de dépasser la vision d'écoles isolées de la société et de les intégrer pleinement à un écosystème plus vaste. Il faut encourager l'apprentissage collaboratif et intégrer au système éducatif des programmes et des activités qui

renforcent la paix, l'amour et l'harmonie au sein des établissements scolaires. Réunir les enfants autour de différents projets et les encourager à collaborer les aide à développer le respect des différences et, en créant ensemble, leur empathie se développe. Tous les enfants ne sont pas forcément les meilleurs amis des autres. Ces expériences leur permettent au moins de comprendre que les autres ne sont pas nécessairement mauvais. Les enfants réalisent que les différences sont une richesse pour l'humanité.

L'ESPRIT CRITIQUE À L'ÈRE NUMÉRIQUE

L'esprit critique est devenu encore plus important, surtout à l'ère du numérique. Il est essentiel de sensibiliser les enfants au fait que tout ce qu'ils voient sur les réseaux sociaux et dans les médias traditionnels n'est pas forcément vrai. Nous sommes tous dans le même bateau. Face à la manipulation croissante des médias numériques, nous sommes tous vulnérables. Il est donc impératif de mettre en place des mécanismes de protection pour nos enfants et nous-mêmes. À cette fin, il est crucial de renforcer l'inclusion et de promouvoir un apprentissage axé sur les compétences, comme l'éducation aux médias. Il est louable que la Fondation Maarif et le système éducatif turc privilégient une approche axée sur les compétences plutôt que sur les connaissances théoriques. L'apprentissage axé sur les compétences va bien au-delà des connaissances livresques. Il est essentiel de doter les individus de compétences transversales telles que la communication, l'inclusion et l'éthique professionnelle afin de construire des valeurs partagées.

L'un des projets sur lesquels je suis fier de travailler avec le ministère de l'Éducation nationale turc est celui qui donne la priorité à l'inclusion dans les programmes de formation professionnelle. Cette inclusion va au-delà de celle mise en place à l'école primaire. J'ai eu la grande fierté de contribuer à un programme de formation qui offre des qualifications professionnelles aux enfants et aux jeunes en situation de

handicap, leur permettant ainsi d'intégrer le secteur privé. J'ai été témoin de leur évolution et je suis très heureux de participer à un projet qui les soutient. Contribuer à l'épanouissement d'un enfant handicapé, même modestement, en développant ses compétences professionnelles, procure une immense satisfaction. Son progrès a un impact positif sur sa famille. Certaines personnes perçoivent les personnes handicapées comme un fardeau. Mais grâce à ces formations, ce regard évolue : elles sont désormais considérées comme des membres à part entière de la société, au même titre que les autres enfants et jeunes. De tels projets ont un impact positif sur la perception du handicap.

Si les premiers utilisateurs du système ont des doutes quant à son fonctionnement et à ses objectifs, ils ne seront pas enclins à le défendre.



UN APPEL DE LA JEUNESSE À L'AVENIR :

DE L'IDÉE À

L'ACTION



Lors de la session « Un appel de la jeunesse à l'avenir : De l'idée à l'action », de jeunes intervenants ont souligné le rôle déterminant du courage et de la résistance dans le passage à l'action.

L'importance de l'éducation qui relie les jeunes à l'histoire, à la société et à un idéal plus grand a été mise en avant. Tout en affirmant que la décolonisation n'est pas une disparition culturelle mais un processus de libération de la pensée critique, il a été souligné que l'identité et le sentiment d'appartenance se construisent à travers le parcours personnel de chacun. Il a été affirmé que la volonté de lutter des jeunes joue un rôle essentiel dans la transformation de l'avenir.





Elif Leyal Uğraş
Étudiante en Médecine et
Chercheuse,
Université Bezm-i Âlem



FAIRE LA DIFFÉRENCE



Nous pouvons envoyer un colis partout dans le monde en 24 heures ou moins, mais la pénurie persiste. Pourtant, vous pouvez faire la différence en disant simplement : « Je suis là ! ».



J'aimerais vous parler d'une étude que j'ai menée et qui a radicalement changé ma vie : un phénomène appelé résistance au stress. La résistance au stress est un phénomène découvert initialement chez les plantes. Si une plante est exposée à une forte chaleur ou à des métaux lourds présents dans le sol, elle meurt. Cependant, elle survit lorsqu'elle est exposée simultanément aux deux, dans certaines conditions. La dernière cellule que j'ai observée ce jour-là était un organisme unicellulaire sain et fonctionnel. Malgré une exposition simultanée à de multiples facteurs de stress – température élevée, acidité et métaux lourds – elle a survécu. La recherche a démontré que lorsqu'une cellule subit un stress physiologique, c'est-à-dire une perturbation de son homéostasie, ou équilibre interne, l'organisme développe une résistance. Ce comportement cellulaire est finalement devenu une véritable philosophie de vie pour moi.

Cette recherche m'a appris que le stress n'est pas toujours source d'anxiété et qu'il est nécessaire de s'y adapter et de développer sa résilience pour surmonter les difficultés à venir. Autrement dit, la pression que nous ressentons aujourd'hui ne nous détruit pas ; elle renforce au contraire notre système immunitaire. Et j'ai appris la résilience à partir d'une simple cellule. Je me souviens m'être interrogée sur ma place dans le monde lorsque j'ai réalisé que j'étais à la fois occidentale et orientale par rapport à une Occidentale. Après un processus douloureux, j'ai compris qu'aucun manuel ne peut nous dire où est notre place, qu'aucun professeur ne peut nous apprendre qui nous sommes. Il faut se découvrir soi-même. Une expérience vécue lors d'un voyage en Indonésie pour une présentation m'a apporté

une réponse à cette question. J'ai expliqué à mes amis étudiants en médecine indonésiens que je vivais en Asie, mais que mon université se trouvait en Europe. Ainsi, chaque matin, je prenais le ferry pour aller à l'université, changeant de continent. Ce fut un choc pour eux. Ils ne pouvaient pas concevoir qu'une telle situation puisse exister dans la même ville, le même pays. J'ai compris que je suis une synthèse unique de différentes manières d'exister dans ce monde. Le monde dans lequel je suis né n'est pas pour moi une source de crise, mais plutôt un atout. Ma familiarité avec de nombreuses nations et de nombreux modes de vie m'a permis de développer une capacité unique à appréhender non seulement les langues, mais aussi les cultures et les perspectives.


J'ai appris à ne pas attendre un diplôme, un titre ou un salaire pour agir. C'est devenu une habitude d'entreprendre, même sans être pleinement préparé. L'année dernière, j'ai été invité à Mexico pour présenter mes travaux sur Abou Bakr al-Razi. Après une première présentation à Istanbul, j'ai traduit mes travaux en anglais et les ai soumis à une revue internationale. Mes recherches ont attiré l'attention de l'UNESCO. Grâce à une bourse, je me suis rendu à Mexico et j'ai rencontré de nombreux scientifiques et représentants de l'UNESCO. Je les ai convaincus d'organiser une conférence à Istanbul. Une petite voix intérieure me disait : « Et si ça marche ? Et si je ne suis pas trop jeune ? Et si

j'en suis capable ? » Ainsi, le mois dernier, en novembre 2025, grâce à la contribution d'une équipe formidable, nous avons organisé à Istanbul le troisième symposium international de la Chaire UNESCO sur la science, la diplomatie et le patrimoine scientifique. Des participants venus de quatre continents différents – le monde musulman et l'Amérique latine – se sont réunis pour discuter de leur patrimoine scientifique commun en quatre langues : anglais, espagnol, arabe et turc. Cette rencontre internationale sur le patrimoine culturel, dont nous ignorions même l'existence, est née du rêve d'un étudiant. Tout a commencé lorsqu'un jeune homme de 20 ans s'est demandé : « Et si je pouvais le faire ? »

Il est vraiment difficile d'imaginer un monde où l'on voit le corps sans vie d'un petit garçon de trois ans échoué sur une plage ; un monde où des enfants demandent : « Maman, est-ce qu'ils vont me tuer avec des petites balles ou des grosses ? » Il est également difficile de réaliser que nous possédons la technologie pour soigner presque toutes les blessures et guérir toutes les maladies. Nous pouvons envoyer un colis partout dans le monde en 24 heures ou moins, et pourtant, dans de nombreuses régions du globe, des populations sont encore confrontées à la famine. Mais vous pouvez faire la différence si vous dites : « Je suis là ! »

L'ÉDUCATION NOUS RELIE À NOS RACINES

Mehmet Hasan Yaci
Délégué en Chef de
la Turquie Pour le
Programme Y20 2025

 La foi, c'est croire au changement. Mais même la foi a besoin d'éducation. Car l'éducation nous relie à l'histoire, à la communauté et à un idéal qui nous dépasse. L'éducation nous reconnecte à nos racines



Il existe un jeu appelé « Vampires et Villageois ». On y joue en équipes. Comme son nom l'indique, il y a des vampires, des villageois et un guérisseur. La nuit, les vampires tentent de tuer les villageois, et le jour, les villageois cherchent à découvrir qui sont les vampires ; le guérisseur essaie de les protéger.

Je trouve ce jeu très proche de la réalité. Dans ce jeu, les villageois représentent notre société ; la pauvreté, le racisme, l'islamophobie et autres aspects négatifs représentent les vampires. Les sociétés perçoivent les jeunes comme des guérisseurs qui bâtiront l'avenir. Dans ce jeu, les jeunes incarnent ce rôle de guérisseurs.

Nous ne pouvons pas jouer ce jeu seuls. Les jeunes ont besoin de solidarité, de la sagesse et de l'expérience des générations précédentes (les villageois). C'est là que l'éducation intervient. Je crois que l'éducation est l'art de transformer une personne en guérisseur. Je tiens à faire une distinction entre éducation et formation. La formation nous donne les compétences nécessaires. L'éducation nous enseigne pourquoi et avec quelles valeurs morales nous devons utiliser ces compé-

tences. Aujourd'hui, pour que les jeunes croient en l'existence d'une éducation à la guérison, ils ont besoin d'être sûrs que leur voix compte. La foi, c'est savoir que le changement est possible. Mais même la foi requiert une éducation. Car l'éducation nous relie à l'histoire, à la communauté et à un but qui nous dépasse. L'éducation nous relie à nos racines.

Dans ma propre vie, j'ai toujours insisté sur l'importance des racines. Il est crucial de savoir ce que ceux qui nous ont précédés ont vécu et quelles valeurs les ont guidés. Ce n'est qu'en nous reconnectant à nos racines que nous pouvons relever les défis. Car nos racines déterminent notre chemin moral.

Certains pensent que transmettre l'expérience aux jeunes entravera le changement. Ils disent qu'il faut les laisser se débrouiller seuls. En tant que jeune, je peux l'affirmer : les jeunes ne veulent pas de ça. Nous ne voulons pas réinventer la roue. Nous avons besoin des conseils et de l'expérience des générations précédentes.

Être conscients de nos racines renforce notre résistance au colonialisme. Ce n'est pas un hasard si les colonialistes tentent

encore de construire un récit du type : « Ces terres nous ont été promises il y a des milliers d'années. » Mais il est trop tard. Les véritables propriétaires de ces terres y ont pris racine, et leurs racines se sont étendues à travers le monde.

L'action donne une forme concrète à la conviction. La conviction devient réalité par l'action. Mais aujourd'hui, les jeunes ont besoin d'expérience. Certes, nous héritons de certaines valeurs du passé ; mais nous devons aussi essayer, échouer et apprendre. C'est pourquoi le bénévolat est si important pour les jeunes. Car le bénévolat leur apprend à concrétiser leurs projets. Il leur offre également la possibilité de façonner les valeurs héritées du passé selon leur propre perspective. Autrement dit, il nous permet d'apporter notre propre voix à la mélodie d'aujourd'hui. L'action concrète se manifeste au quotidien. Même les jours où l'enthousiasme retombe, mais où la responsabilité demeure. Nous devons persévérer, même sans résultats visibles.

La jeunesse est prête, prête à défendre ses convictions. Il nous faut juste un peu de temps.

LA DÉCOLONISATION EST UN PROCESSUS ÉPISTÉMOLOGIQUE

L'éducation, l'histoire et les systèmes de connaissances occidentaux portent encore les stigmates du colonialisme. La jeunesse occidentale doit prendre conscience du caractère occidental-centré de son système éducatif et apprendre à le remettre en question. La décolonisation est un processus mental, culturel et épistémologique.



Sümeyye Sena Polat
Journaliste ;
Militante pour les droits humains et les droits des femmes

Dans un entretien accordé à Der Spiegel, Heidegger confiait avoir été à la fois choqué et effrayé par les premiers pas de l'homme sur la Lune et la découverte de la Terre depuis l'espace. Selon lui, l'humanité s'était détachée de la Terre. Le progrès technologique lui donnait l'impression d'être partout et de tout voir, mais en même temps, de n'être nulle part, car nous ne sommes plus ancrés au sol. Cette perspective l'effrayait. Un sentiment de déracinement, voire une critique des débuts de la mondialisation...

Mais que se passerait-il si Heidegger était un jeune en 2025, confronté aux réseaux sociaux, à l'intelligence artificielle et à la manipulation algorithmique ?

Je prends mon téléphone, j'ouvre Instagram ou TikTok. Physiquement, je suis à Istanbul, mais mentalement, je suis à Bali, sirotant un smoothie aux fruits exotiques dans un centre de méditation. Ou bien je rêve d'une lune de miel à Paris, je prends des selfies à New York, je regarde des tutoriels maquillage d'une influenceuse à Dubaï. Je veux tout ce que je vois à l'écran, des choses qui n'ont aucun rapport avec ma réalité... Nous commençons à désirer ce qui ne nous appartient pas. Nous commençons à sentir que notre identité appartient à un autre monde. Jusqu'à récem-

ment, les jeunes ne voyaient que le visage « radieux » de la mondialisation. Ils étaient tellement hypnotisés qu'ils croyaient que ce qu'ils voyaient à l'écran représentait le monde entier.

Tout a changé lorsque les courageux journalistes et cameramen de Gaza ont risqué leur vie pour nous montrer le visage « moins reluisant » de la mondialisation : des corps mutilés, des bébés mourant de faim. Avec Gaza, le monde est entré dans une sorte de processus de décolonisation. Jusque-là, la plupart des massacres nous étaient présentés comme des « guerres civiles ». Mais cette fois, pendant plus de deux ans, nous avons assisté quotidiennement au massacre de civils innocents par « l'armée la plus morale » de la « seule démocratie de la région ». Nous avons constaté le silence complice des institutions internationales, qui se sont comportées comme les trois singes de la gâchette.

Il existe environ 200 pays dans le monde, mais les cinq membres permanents du Conseil de sécurité de l'ONU – les États-Unis, la Chine, la Russie, le Royaume-Uni et la France – tiennent le monde en otage. Par exemple, les États-Unis ont opposé leur veto à plus de 45 résolutions contre Israël. Le régime sioniste violent, criminel et illégitime a toujours été protégé par

d'autres puissances impérialistes. Les puissances coloniales sont interdépendantes ; si l'une d'elles tombe, les autres sont menacées. C'est pourquoi elles s'accrochent si fermement à Israël. Après le 7 octobre, un seul slogan s'est élevé de leurs voix : « Le monde est plus grand que cinq. » Leurs revendications étaient simples : une vie juste et égale pour l'Est, l'Ouest, le Nord et le Sud ; une exigence de justice universelle malgré toutes les pratiques inhumaines bafouant la dignité humaine.

Les jeunes vivant en Occident souffrent eux aussi de la mentalité coloniale héritée des générations précédentes et des médias occidentaux. Eux aussi en sont victimes. Par conséquent, la « décolonisation de la jeunesse occidentale » ne consiste pas à effacer leur identité ni à les transformer en autres. La décolonisation ne détruit pas une culture ; elle révèle des privilèges invisibles et développe une conscience critique. L'éducation, l'histoire et les systèmes de connaissances en Occident portent encore les stigmates du colonialisme. Les jeunes Occidentaux doivent prendre conscience du caractère occidental-centré de leur éducation et apprendre à la remettre en question. La décolonisation est un processus mental, culturel et épistémologique. Cette transformation

n'est pas encore généralisée, car les systèmes d'éducation formelle restent puissants. Cependant, de nombreux jeunes ont commencé à s'instruire par eux-mêmes en consultant des sources alternatives et en rejoignant de nouvelles communautés. Les communautés de la diaspora en Occident ont joué un rôle important dans ce processus.

Ils ont tissé des liens de solidarité avec la jeunesse occidentale antiraciste, apporté un soutien psychologique et contribué à déconstruire les récits coloniaux enseignés à l'école. Les jeunes des pays du Sud sont victimes à la fois du capitalisme et des structures sociales traditionnelles. Le capitalisme n'étant pas né sur nos terres, nous l'avons perçu comme un modèle à admirer et à imiter. Cela a engendré des obsessions telles que la dépendance aux marques, le consumérisme et le besoin constant d'acquiescer de la nouveauté. J'observe ces comportements bien plus répandus dans les pays du Sud qu'en Occident. Notre jeunesse est anesthésiée.

Elle porte également le traumatisme de la colonisation et la souffrance liée au manque d'égalité des chances. L'Afrique possède la population la plus jeune du monde ; pourtant, la jeunesse africaine n'a toujours pas accès aux opportunités internationales. La jeunesse des pays du Sud recèle un potentiel immense. Cependant, le monde entre dans une période difficile où la brutalité des oppresseurs est manifeste. Dès lors, nous devons nous interroger :

Notre jeunesse est-elle prête pour cette période ? Notre système éducatif est-il prêt ? Malheureusement, nos systèmes éducatifs ne préparent pas les jeunes aux luttes à venir. Notre jeunesse n'est pas prête à se battre. Nous devons leur transmettre un savoir qui dépasse les frontières de leurs pays, renforçant ainsi leur confiance en soi, leur dignité et leur conscience globale. Certes, notre histoire et nos ancêtres sont importants. Mais le monde d'aujourd'hui fonctionne par la guerre psychologique et la contre-propagande.

Lorsque des jeunes se rendent en Occident et entendent des critiques à l'encontre de leurs propres pays, ils sont incapables de réagir. C'est parce qu'ils ignorent comment ces mêmes puissances occidentales ont colonisé d'autres nations tout en donnant des leçons au nom de la démocratie et des droits de l'homme. Nous avons besoin d'un système éducatif qui empêche notre jeunesse d'avoir honte de son identité, de développer des complexes d'infériorité et de devenir ce que les Britanniques appellent des « cocotiers ».

Connaître notre histoire régionale est important, mais insuffisant. Le monde devient plus international – et plus impitoyable. Pour que notre jeunesse puisse survivre, il est essentiel qu'elle apprenne l'histoire de tout le colonialisme occidental. Un jeune Turc doit connaître le génocide algérien. Un jeune Africain doit savoir ce qui s'est passé à Hiroshima. Un jeune Cachemiri doit connaître le génocide des Amérindiens. Un jeune Irakien se doit de comprendre le système d'apartheid en Afrique du Sud.

Permettez-moi de conclure par une citation de Thomas Sankara : « On ne peut parvenir à un changement radical sans une certaine dose de folie. En l'occurrence, il faut de la non-conformité, le courage de tourner le dos aux vieilles recettes et d'inventer l'avenir. »





Dr. Firdevs Kapisizoğlu

La Hongrie,

Terre des Huns qui ont Transmis
l'Héritage asiatique à l'Europe

“ L'histoire de Budapest remonte à l'Antiquité. Connue sous le nom d'Aquincum à l'époque romaine, la ville a traversé, au sein d'un même territoire, les invasions mongoles, la domination ottomane, les périodes impériales et les difficultés de la modernisation. ”



Le Danube à Budapest ne se contente pas de tracer une frontière géographique ; il divise aussi l'âme de la ville en deux.



Ahmet Haşim décrit le voyage comme une « quête de merveilles ». Moi aussi, je me lance dans mon voyage en Hongrie, curieux de découvrir ce que cette quête me réserve. Budapest, la capitale, est bien plus qu'une simple destination touristique ; c'est une ville délicate qui ne dévoile ses multiples facettes qu'au voyageur attentif et perspicace. Passer de la surface au cœur de la ville demande un certain effort. Mais croyez-moi, cela en vaut la peine. Cette ville, qui s'étend sur les deux rives du Danube, ne dissimule pas ses transformations ; elle les révèle subtilement aux curieux à travers son architecture, sa culture et son quotidien.

L'histoire de Budapest remonte à l'Antiquité. Connue sous le nom d'Aquincum à l'époque romaine, la ville a traversé les invasions mongoles, la domination ottomane, les périodes impériales et les difficultés de la modernisation, le tout au sein d'un même tissu urbain au fil des siècles. En 1873, Buda, Óbuda et Pest fusionnèrent pour former Budapest. Un héritage bâti sur le présent sans renier le passé...

Traces ottomanes et mémoire collective.

La période de domination initiée par Soliman le Magnifique suite à sa victoire à la bataille de Mohács en 1526 culmina avec la conquête de Buda en 1541. La Hongrie,

alors territoire ottoman, demeura sous domination ottomane pendant environ 150 ans. Evliya Çelebi, qui visita Buda en 1662, écrivit dans son Seyahatname (Livre de voyage) que la ville abritait de nombreuses mosquées, salles de prière, madrasas, écoles, bains, thermes, auberges, une tour de l'horloge et un marché couvert. Très peu de ces édifices ont subsisté jusqu'à nos jours ; la plupart ont disparu lors des transformations successives de la ville.

Nous savons que Soliman le Magnifique est mort le 7 septembre 1566, lors du siège de Szigetvár. Bien que l'on pense que la zone où furent enterrés ses organes internes abritait non seulement un mausolée, mais aussi un complexe comprenant une mosquée, un couvent de derviches moines, un caravansérail, un camp militaire et une palanka (poste fortifié), ces structures n'ont pas encore été mises au jour. Des recherches conjointes menées par des chercheurs turcs et hongrois se sont poursuivies avec le soutien de la TIKKA (Agence turque de coopération et de coordination) jusqu'en 2019 et sont actuellement menées sous l'égide de la Fondation Gül Baba.

L'un des projets entrepris dans le cadre de

l'Année turco-hongroise 2024 est consacré à la mosquée du sultan Soliman. L'édifice a subi diverses transformations au fil des siècles, remplissant différentes fonctions. La mosquée, aujourd'hui ouverte aux visiteurs, est conservée dans un état très proche de celui du XVI^e siècle. Le groupe de recherche Zrinyi présente ses lectures historiques, ponctuées d'effets de lumière, sur la naissance, la mort et les derniers jours du siège du sultan Soliman, dans ses publications turco-hongroises sous l'égide de la Fondation turque Maarif.

Les vestiges de la période ottomane sont peu nombreux. À Pécs, au sud, se dresse une mosquée à coupole et en forme de croissant, et à Eger (anciennement Eger), au nord-est, un minaret subsiste. À Esztergom, seul le corps de la mosquée Öziçeli Hacı İbrahim demeure ; son minaret s'est effondré. Du côté de Pest, le mihrab de l'église paroissiale Belváros du XII^e siècle, située au pied du pont Erzsébet, est le seul témoin de l'ancienne vocation de mosquée de l'édifice. Les bains ottomans historiques et le mausolée de Gül Baba constituent les vestiges ottomans les plus importants de Budapest. Cependant, les traces de 150 ans de domination ottomane se font encore sentir dans le vocabulaire courant. Le fait que le nom Zoltán, d'origine sultanienne, soit encore largement utilisé en est un exemple frappant.

République, communisme et révolution

Après la dissolution de l'Empire austro-hongrois à la suite de la Première Guerre mondiale, la République de Hongrie fut proclamée. Le traité de Trianon, signé en 1920, entraîna la perte des deux tiers du territoire et de la population du pays. Vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, en 1944, Budapest fut partiellement détruite par les bombardements aériens britanniques et américains. Durant la bataille de Budapest, qui dura du 24 décembre 1944 au 13 février 1945, la ville fut assiégée. Lors de sa retraite, l'armée allemande fit sauter tous les ponts ; cependant, les statues de lions du pont des Chaînes survécurent à la destruction.

Durant les conflits, plus de 38 000 civils ont perdu la vie. En 1949, la République

populaire communiste de Hongrie est proclamée. En 1956, des manifestations pacifiques à Budapest se transforment rapidement en révolution hongroise. Ce soulèvement antisoviétique s'intensifie avec les tentatives de neutralité et de retrait du Pacte de Varsovie sous le Premier ministre Imre Nagy. Un monument a été érigé dans le parc de la Ville en 2006 pour commémorer le 50e anniversaire de la révolution.

Des années 1960 à la fin des années 1980, Budapest était surnommée la « caserne la plus heureuse » du bloc de l'Est. Durant cette période, la ville se remet lentement des ravages de la Seconde Guerre mondiale. Avec les révolutions de 1989, la transformation de la vie civile se reflète dans les rues de Budapest. Les monuments datant de la dictature sont retirés de l'espace public et déplacés au parc du Souvenir.

Les deux rives du Danube : Buda et Pest.

Après un bref aperçu de l'histoire hongroise, nous pouvons maintenant commencer notre visite. Budapest, capitale et ville la plus peuplée de Hongrie, se dresse à un carrefour historique majeur d'Europe centrale. Sa situation, à l'intersection de la Route de l'Ambre, reliant la mer Baltique à la Méditerranée, et de la Route des Balkans, branche occidentale de la Route de la Soie, a placé la ville au cœur des échanges et des rencontres pendant des siècles. Aujourd'hui, Budapest accueille les visiteurs comme une étape dynamique, témoin de ce passé riche et complexe.

L'une des plus anciennes villes d'Europe centrale, Budapest a acquis sa forme actuelle à la fin du XIXe siècle. L'unification de Buda et de Pest, situées sur les rives opposées du Danube, dans les années 1870, a donné naissance à une seule et même ville.

Le Danube ne se contente pas de tracer une frontière géographique à Budapest ; il contribue également à façonner son caractère. Buda, plus calme et chargée d'histoire, affiche une atmosphère quelque peu détachée. Ses bâtiments nichés à flanc de colline, ses ruelles étroites autour du château et ses panoramas exceptionnels

invitent à la détente. Pest, en revanche, s'étend sur la plaine et offre une vie trépidante et animée. Le rythme de l'administration, du commerce et de la vie quotidienne y est palpable. Aujourd'hui, Budapest s'impose comme une métropole mondiale, excellent dans le commerce, la finance, les médias, l'art, la mode, la recherche, la technologie, l'éducation et les loisirs. La ville abrite plus de 30 universités et établissements d'enseignement supérieur, dont des institutions prestigieuses telles que l'Université Eötvös Loránd, l'Université Corvinus de Budapest, l'Université Semmelweis, l'Université de médecine vétérinaire de Budapest et l'Université de technologie et d'économie de Budapest. Le rôle déterminant de

l'éducation dans la vie de la ville est renforcé par les activités éducatives proposées par la Fondation turque Maarif à différents niveaux, du primaire au secondaire.

La rive de Buda, également connue sous le nom de Buda la Charmante.

Comparée à Pest, la rive de Buda possède une histoire plus ancienne et un relief légèrement montagneux. La plupart des sites historiques sont concentrés le long du Danube. Des vestiges de l'époque romaine sont également visibles dans ce quartier. Le palais, qui servait autrefois de centre administratif aux pachas ottomans, est situé au sein du complexe historique aujourd'hui connu sous le nom de château de Buda.



Monument au prince Eugène de Savoie, l'un des fondateurs de l'Empire austro-hongrois, château de Buda.

PAYS ET CULTURES

Les plus beaux panoramas de Budapest s'offrent également depuis Buda. Du nord au sud, la colline de Rózsadomb, où se dresse le mausolée de Gül Baba, le Bastion des Pêcheurs, dominant l'église Matthias, le château de Buda et la colline Saint-Gellért, aussi appelée Citadelle, forment ces points de vue exceptionnels. Sur la colline Saint-Gellért, la Statue de la Liberté, le Musée de la Révolution de 1956, l'église troglodytique et les bains ottomans historiques, situés à ses pieds, figurent parmi les sites incontournables de cet itinéraire.

Les sites historiques à découvrir sur la rive de Buda s'alignent le long de la ligne Buda-Rakpart, qui s'étend du pont Marguerite au pont Szabadság. Ce secteur, bordant le Danube, est inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO. Le long de cette ligne, le Parlement hongrois, le château de Buda et de nombreux édifices d'architecture classique se côtoient. Le complexe du château, qui abrite le Palais royal hongrois, le cimetière des martyrs d'Akincılar, l'église Matthias et le Bastion des Pêcheurs, compte parmi les sites incontournables de ce quartier.

Après avoir exploré les églises et les rues commerçantes de la place Batthyány Tér, une promenade en montée à travers les ruelles adjacentes mène à la cathédrale Matthias. Cette promenade offre une vue imprenable sur Budapest depuis le Bastion des Pêcheurs. Juste avant d'entrer dans le château, un petit archipel situé en face de l'entrée, proposant de l'artisanat hongrois traditionnel, constitue une halte courte mais mémorable. En flânant dans ce quartier coloré, où s'entremêlent une quarantaine de pavillons, on est immédiatement séduit par les broderies artisanales aux motifs rappelant l'époque ottomane.

Une autre façon d'accéder au château est d'emprunter le funiculaire situé juste en face du pont des Chaînes. Ce court trajet bordé d'arbres grimpe d'une centaine de mètres, offrant une vue imprenable sur le Danube et la rive de Pest. Après quelques minutes, s'asseoir sur un banc et contempler la ville permet de ralentir le rythme de la visite. De ce point, le pont des Chaînes,



Balikçi Tabyası

les bâtiments imposants de la place Roosevelt, l'Académie hongroise des sciences et la basilique Saint-Étienne, qui se dresse à l'extrémité de l'axe les reliant, s'inscrivent dans un même panorama. Ceux qui préfèrent la marche au funiculaire rejoignent le château en empruntant des sentiers sinueux à travers les arbres, parfois semblables à un labyrinthe.

La cour du palais du château de Buda, aujourd'hui transformée en musée, est accessible par une porte majestueuse. Les bâtiments historiques de ce quartier, qui accueillent des événements artistiques les soirs d'été, abritent des musées. Le musée d'histoire de Budapest, qui expose principalement des sculptures gothiques et des objets médiévaux, et la Galerie nationale hongroise, présentant des œuvres de peintres hongrois du XIXe siècle, comptent parmi les principaux points d'intérêt du château. Profitez-en pour visiter le tombeau du pacha ottoman Abdurrahman Pacha et le cimetière des martyrs d'Akincılar, qui offrent l'occasion de se recueillir devant les témoins silencieux de cette histoire riche et complexe. Une promenade d'environ quarante-cinq minutes depuis le château mène à la colline Saint-Gellért, qui s'élève entre les ponts Erzsébet et Szabadság. Là, après avoir admiré la Statue de la

Liberté, érigée en mémoire de la Révolution de 1956, et l'exposition en plein air environnante, vous pourrez visiter les musées situés sur la colline. La promenade se termine par la descente des escaliers vers le pont Szabadság au retour.

Gül Baba et son Héritage

L'un des premiers noms qui viennent à l'esprit lorsqu'on évoque Budapest est celui de Gül Baba. Ce derviche ottoman est connu sous ce nom en raison de la rose qu'il portait dans son chapeau conique. En 1531, Gül Baba fut envoyé à Buda à l'invitation du sultan Soliman le Magnifique, où il fonda un tekke (loge soufie) et gagna rapidement l'affection du peuple par sa tolérance envers les Bektashis.

En mémoire de Gül Baba, martyr de la bataille de Buda en 1541, un mausolée octogonal surmonté d'un dôme fut érigé. Situé sur la colline de Rózsadomb, dominant l'île Marguerite, cet édifice devint peu à peu un important lieu de pèlerinage, non seulement pour les musulmans, mais aussi pour



**Gül Baba est l'un
des premiers noms
qui viennent à
l'esprit lorsqu'on
évoque Budapest.
Ce derviche
ottoman est connu
sous ce nom en
raison de la rose
qu'il portait sur
son chapeau
conique.**



REVUE INTERNATIONALE MAARIF
accueille de nombreux événements. Le bâtiment a autrefois servi de centre de services secrets sous les régimes nazi puis communiste. Aujourd'hui, on le visite comme un musée saisissant, témoin de ces heures sombres. Le mot « terreur » lui-même, suspendu à son avant-toit, reflète l'atmosphère pesante du bâtiment.

En vous promenant d'Oktogon vers le centre-ville, les cafés de la place Liszt Ferenc et de la rue Nagymező sont parfaits pour une courte pause. En chemin, vous apercevrez l'Opéra de Budapest et sa grande salle de 1 200 places, réputée pour sa troisième meilleure acoustique au monde.

À l'ouest de la place Erzsébet se dresse l'un des monuments emblématiques de Budapest : la basilique Saint-Étienne. Plus grande église de la ville, elle se distingue par sa décoration intérieure néo-Renaissance et son imposante cloche de 9,5 tonnes. Ceux qui gravissent ses 364 marches peuvent admirer une vue imprenable sur Budapest. La place devant la basilique accueille des concerts en plein air l'été et des marchés de Noël l'hiver.

En continuant vers l'ouest depuis la basilique, vous atteindrez la place Szabadság. De là, un passage mène à la place Kossuth Lajos, où se trouve le Parlement et où est érigé un monument à la mémoire du Premier ministre Imre Nagy, assassiné lors de la révolution de 1956.

Pest, bâtie sur une plaine à la fin du XIXe siècle, offre un tissu urbain régulier, animé et vibrant. L'édifice le plus grandiose de cette époque est sans conteste le Parlement hongrois, qui s'étend sur 265 mètres le long du Danube. Achevé en 1902, ce chef-d'œuvre gothique domine la place Kossuth Lajos. La partie la plus importante du Parlement est la coupole qui abrite la Sainte Couronne et les bijoux royaux. Autour de cette coupole se dressent seize colonnes ornées de statues des plus grands dirigeants du pays, à commencer par Árpád, qui mena les Hongrois des monts Oural jusqu'à leurs terres actuelles au IXe siècle. Même le regard des personnalités contribue à raconter l'histoire.

les personnes de confessions diverses. Transformé en chapelle sous les Habsbourg au XVIIe siècle, le mausolée retrouva sa vocation première à la fin du XIXe siècle.

Créée en 2017 par l'État hongrois, la Fondation pour la préservation du patrimoine du mausolée de Gül Baba œuvre à la protection et à la conservation de l'édifice.

Le fait que le quartier où se trouve le mausolée s'appelle Rózsadomb, ce qui signifie « Père Rose » en hongrois, et qu'il porte les noms de Mecset Utca (rue de la Mosquée), Török Utca (rue turque), Gülbaba Utca et Turbán Utca (rue du Turban) témoigne de la forte présence de la civilisation islamique à Budapest.

Au crépuscule, alors que le Danube change de couleur, les ponts s'illuminent peu à peu. En traversant le Pont des Chaînes, je ressens la distance entre Buda et Pest qui s'amenuise. Le contraste, plus marqué le jour, laisse place à une douce proximité la nuit.

Côté Pest

Vous pouvez commencer votre visite de Pest en prenant le tramway n° 4 ou 6

depuis la place Moszkva. Dès votre descente à l'arrêt Oktogon, vous comprendrez pourquoi ce quartier est surnommé la « rue de Bagdad » de Budapest. Le boulevard Andrassy, l'un des axes les plus prestigieux de la ville, se divise à cet endroit. Avec ses magnifiques bâtiments construits dans les années 1870, le boulevard Andrassy relie la place Erzsébet à la place des Héros.

La place des Héros (Hősök Tere), située à l'extrémité nord du boulevard, et le parc de la Ville (Városliget), juste derrière, sont parmi les espaces verts de Pest. Le musée des Beaux-Arts, le musée de l'Agriculture, le zoo et le jardin botanique, le parc d'attractions, le château de Vajdahunyad et ses environs, la Maison de la Musique de Hongrie et le complexe thermal Széchenyi Fürdő, l'un des plus grands d'Europe, se trouvent tous dans ce quartier. Budapest, réputée pour ses ressources géothermiques, possède des stations thermales qui attirent de nombreux touristes.

En marchant de la place des Héros vers le boulevard Andrassy, on aperçoit l'ambassade de la République de Turquie. Sur la droite, avant d'arriver à Oktogon, se trouvent le musée de la Maison de la Terreur et l'Institut Yunus Emre, qui



Opera Salonu

Váci Utca, l'une des rues les plus fréquentées de la ville, est considérée comme l'équivalent de la rue Istiklal à Budapest.

La rue qui s'étend de la place Vörösmarty au marché couvert est animée à toute heure, avec ses cafés, ses boutiques et ses bâtiments historiques. Pour les amateurs de souvenirs, le marché couvert Vasarcsarnok, sur deux étages, est l'endroit idéal. Le rez-de-chaussée abrite les étals du marché, tandis que l'étage supérieur propose des boutiques de souvenirs



Gulaş yemeği



Langos

et des en-cas typiques de la cuisine hongroise. De là, vous rejoignez la place Calvin. Celle-ci tire son nom de la petite mais élégante église Calvin. Le Musée national hongrois, situé sur la place Muzeum Körút, captive les visiteurs par son immense collection ; même une visite rapide dure plusieurs heures. Le quartier juif commence à Astoria. On y trouve la synagogue Dohány (Nagy), l'une des plus grandes d'Europe.

Plats célèbres de la cuisine hongroise

Le plat le plus connu de la cuisine hongroise, qui porte l'empreinte de la cuisine ottomane, est sans aucun doute le goulasch. Ce plat peut être considéré comme une version plus liquide et épicée d'un ragoût de viande. L'ail et le paprika sont omniprésents dans de nombreux plats et définissent le caractère de la cuisine hongroise. La soupe de poisson, le chou farci, les lángos (beignets turcs) et les plats à base d'aubergines sont des saveurs typiques que l'on retrouve fréquemment à Budapest. À propos de gastronomie, il est intéressant de noter qu'une part importante de la communauté turque de Budapest travaille dans la restauration. On trouve d'ailleurs des établissements aux noms turcs dans différents quartiers de la

ville. Quant aux desserts – et je peux vous confier mon amour des sucreries – l'un des fleurons de la cuisine hongroise est le « kürtőskalács » (gâteau cheminée). Ses origines remontent à une technique ancestrale datant de 400 av. J.-C., qui consiste à cuire une pâte enroulée autour d'un cylindre. L'arôme frais de la pâte levée, mêlé à la vanille et à la cannelle, vous fera succomber à ce dessert simple et délicieux. Je vous recommande la version classique à la cannelle. Un autre dessert classique est l'« Eszterházy torta ». Avec son équilibre parfait entre ses couches de meringue aux amandes parfumées à la noisette et sa crème jaune enrichie au jaune d'œuf, ce gâteau est tout à fait impressionnant. Originaire du XIXe siècle, il tire son nom de la dynastie Eszterházy, une famille éminente de l'aristocratie hongroise.

Ce dessert, que les Hongrois appellent « császármorzsza », figurait parmi les favoris de l'empereur François-Joseph d'Autriche-Hongrie. La légende raconte qu'une crêpe, cassée par inadvertance dans une ferme, fut servie sucrée à la confiture ; l'approbation de l'empereur transforma cette « erreur » en une gourmandise devenue culte.

Les ornements ludiques de la ville : Figurines miniatures

L'une des surprises de Budapest réside dans ses sculptures miniatures disséminées dans les recoins les plus secrets de la



Sculpture Dracula de Mihaly Kolodko, château de Vajdahunyad.



ville. Dracula, un écureuil, un minuscule char d'assaut ou une marionnette... Leur point commun ? Elles portent toutes la signature du sculpteur hongro-ukrainien Mihály Kolodko. Ceux qui aiment explorer Budapest à pied pourraient bien tomber sur les petites statues de Kolodko, qui aimait jouer avec la ville. L'une d'elles est cachée près du château de Vajdahunyad. Si vous y allez, n'oubliez pas de saluer de ma part le petit Dracula qui adore lire.

Esztergom

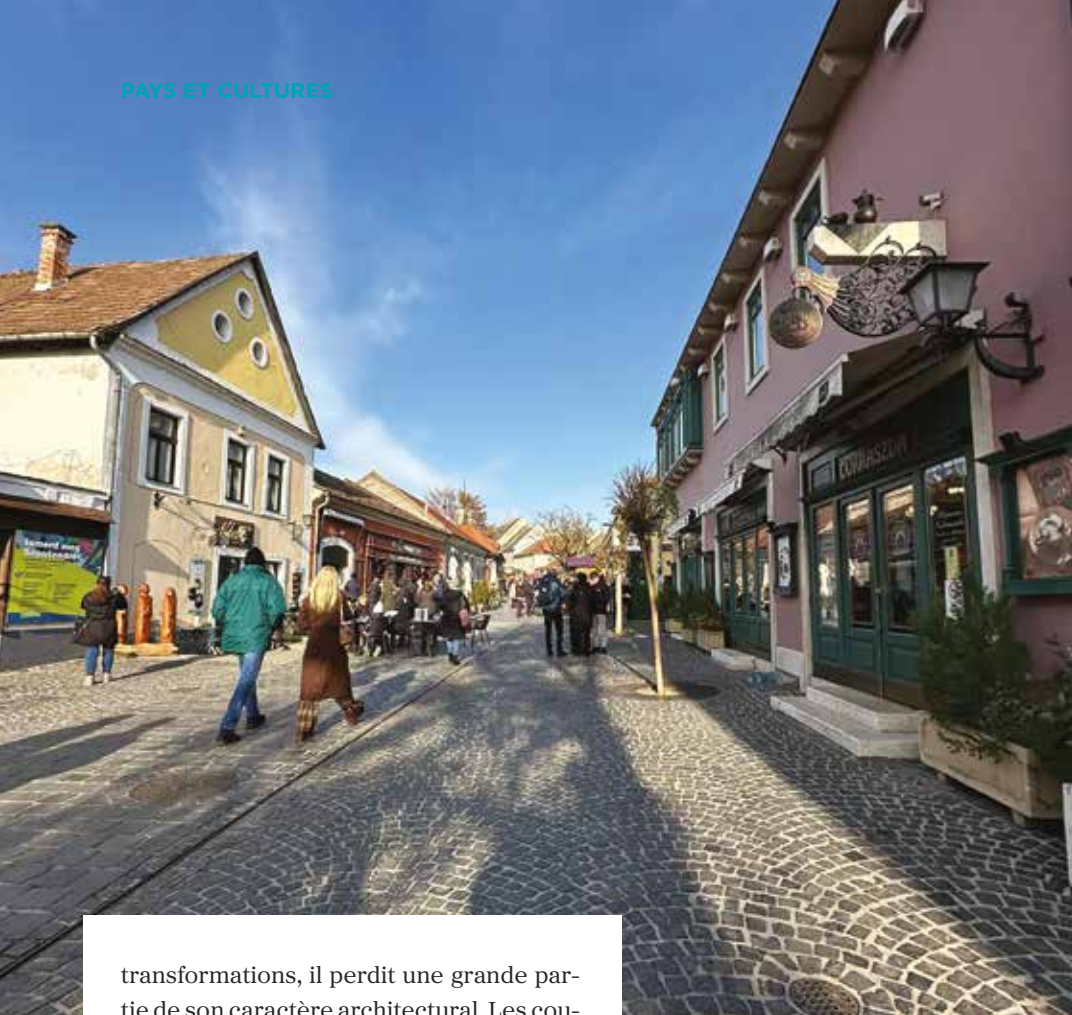
Esztergom est non seulement l'ancienne capitale de la Hongrie, mais aussi l'un de ses centres historiques et religieux. Elle se situe à environ 46 kilomètres au nord de Budapest. Notre visite a coïncidé avec une journée peu propice à la photographie : la pluie et le brouillard dominaient la ville et l'entrée du château était fermée. Le château fut initialement construit par le prince Géza. István Ier, premier roi de Hongrie, y est né et y fut couronné en l'an 1000, proclamant ainsi son royaume. Esztergom, résidence des rois de Hongrie entre le X^e et le XIII^e siècle, demeura le centre administratif et religieux du royaume jusqu'à l'invasion mongole de 1241. Le roi Béla

Majesté IV transféra la capitale à Buda en 1256, laissant le château au clergé. En 1543, sous le règne de Soliman le Magnifique, la ville passa sous domination ottomane et l'église fut transformée en mosquée. En 1663, lorsque la région revint aux Hongrois, la mosquée fut démolie et une église fut construite. Entre 1822 et 1870, cette dernière fut démolie et la basilique d'Esztergom, que nous connaissons aujourd'hui, fut érigée. Cet édifice de 114 mètres de haut est considéré comme la plus grande église de Hongrie et la troisième d'Europe.

Mosquée Öziçeli Hacı İbrahim

La mosquée Öziçeli Hacı İbrahim, construite sur les remparts longeant le Danube, se dressait à l'emplacement de Küçük Kapı (Petite Porte) durant la période ottomane. De plan carré, sans dôme et dotée d'un plafond en bois, la mosquée possédait un minaret en pierre de taille ; malheureusement, ce minaret fut détruit par les Autrichiens et n'a plus aucune trace de son passé. Dernier vestige ottoman à Esztergom, l'édifice servit d'abord d'entrepôt alimentaire, puis de résidence au milieu du XVIII^e siècle. Au cours de ces

“
En traversant le pont des
Chaînes, je ressens la
distance entre Buda et
Pest se réduire.
Le contraste, plus marqué
le jour, laisse place à une
douce proximité la nuit
venue.”



transformations, il perdit une grande partie de son caractère architectural. Les couloirs du sous-sol abritèrent jadis un musée archéologique. La première tentative sérieuse de restauration de la mosquée dans son état d'origine a été entreprise en 1965 par le turcologue hongrois Győző Gerő. En 2007, avec la participation du Musée archéologique, la mosquée a été restaurée au plus près de sa forme originale, sous la supervision du même turcologue. Le propriétaire des lieux, Karl Rosenberg, a été récompensé par le ministère hongrois de l'Éducation et de la Culture pour cette contribution.

La mosquée, acquise l'an dernier par la Fondation Gül Baba, sert désormais de centre culturel et accueille divers événements. Assister à une répétition de concert lors de notre visite nous a donné le sentiment que le lieu est encore imprégné d'une mémoire vivante.

Szentendre, une ville digne d'une carte postale

Szentendre est une petite ville charmante de la région de Pest, en Hongrie, qui a largement préservé son caractère médiéval.

En son centre, sur la rive opposée du Bükkös, se dresse l'église Saint-André, datant du XIIe siècle. Ayant accueilli diverses cultures au fil de son histoire, la ville reflète encore aujourd'hui cette structure multiculturelle dans son architecture.

Avec ses rues pavées, ses églises baroques et son atmosphère méditerranéenne, Szentendre donne l'impression d'une cité prospère. Des Serbes s'y sont installés en fuyant les Balkans durant la période ottomane, ce qui explique le riche patrimoine culturel serbe de la ville. Aujourd'hui, c'est une destination touristique prisée, grâce à ses musées, ses galeries d'art, ses cafés, ses restaurants et ses boutiques de souvenirs.

L'un des sites emblématiques de la ville est le Musée hongrois en plein air (Skanzen), qui offre un vaste espace reflétant l'architecture et le mode de vie folkloriques hongrois de la fin du XVIIIe au début du XXe siècle. La cathédrale de Belgrade se distingue comme l'église la plus ornée et la plus magnifique de Szentendre. La place Lázár cár est célèbre pour sa croix de fer

“ S'étendant sur les deux rives du Danube, cette ville ne cache pas les transformations qu'elle a subies ; elle les révèle subtilement aux curieux à travers son architecture, ses mots et sa vie quotidienne. ”

placée sur une colonne corinthienne datant de 1778. La place, rénovée après la démolition des maisons le long du Danube en 1970, conserve une importance particulière, notamment pour la communauté serbe. La place principale de la ville est un autre monument emblématique que l'on retrouve sur les cartes postales et dans les guides touristiques. Depuis le Moyen Âge, ce quartier, au carrefour des routes de Buda, de Visegrád et de Pilis, est le centre historique, culturel et économique de Szentendre.





Place des Héros

Bâtiment du Parlement



Château de Vajdahunyad



Bekir Bilgili

LA OU LES ARTS TRADITIONNELS
DONNENT VIE A LA CERAMIQUE :

ATELIER D'ART DE MUSTAFA ÇELEBI



Depuis quelque temps, sous le titre « Ceux qui transmettent leur savoir », nous mettons en lumière la relation maître-apprenti, sans doute l'une des méthodes d'enseignement et d'apprentissage les plus efficaces depuis des siècles. Dans ce numéro, nous visitons un atelier qui allie calligraphie, enluminure et céramique. Nous nous trouvons à l'atelier d'art de Mustafa Çelebi, situé dans la cour extérieure de la mosquée Çamlıca. Nous sommes accueillis par le maître enlumineur Mustafa Çelebi et son épouse, la céramiste Ayten Çelebi. Nous menons une interview avec ces artistes talentueux, qui ont fait de leur art un véritable mode de vie, sur leur travail et les arts traditionnels. Nous espérons que cette interview sera enrichissante.





LES MAÎTRES

Madame Ayten, pourriez-vous nous parler un peu de votre atelier et de votre travail ?

AYTEN ÇELEBİ : Il s'agit d'un atelier privé...

Outre nos études artistiques, nous proposons également des cours dans diverses disciplines. Nous produisons aussi des objets en céramique et en porcelaine. Nous avons notre propre marque et nous concevons nous-mêmes les produits.

Le nom que vous avez choisi pour votre marque a attiré mon attention : « Kün ». Avez-vous choisi ce nom en vous inspirant du commandement divin « Kün ! », qui signifie « Sois ! » ?

AÇ : En choisissant ce nom, nous avons considéré la profondeur philosophique et les connotations du mot. En tant qu'artistes, nous transformons l'argile et lui donnons forme. La Terre est également présente dans la création de l'homme. Par conséquent, nous nous souvenons que nous venons de la Terre et que nous y retournerons. L'homme est la plus grande manifestation de Dieu. C'est ainsi que ce nom est né.

Comment organisez-vous les cours ? Y a-t-il des horaires fixes ou les élèves peuvent-ils participer quand ils le souhaitent ?

AÇ : En fait, nous proposons un programme annuel réparti sur deux semestres. Les étudiants peuvent suivre les cours aussi longtemps qu'ils le souhaitent. Au départ, ils cherchent à déterminer s'ils ont un talent artistique et s'ils sont capables de le maîtriser. C'est pourquoi nous proposons une période d'essai. Si l'étudiant souhaite poursuivre, son programme est renouvelé chaque mois. Nous demandons à tous nos étudiants de suivre les cours pendant un semestre, ou au minimum un an, afin de progresser dans ce domaine. Le temps nécessaire pour atteindre un niveau avancé peut varier selon la forme artistique choisie. Certains de nos étudiants suivent les cours depuis trois ans, d'autres depuis six ans. La persévérance est essentielle dans ces arts.

Quels sont les domaines que vous proposez ?

AÇ : Bien que le programme évolue régulièrement, nos principaux cours sont la



calligraphie, la peinture miniature, l'enluminure, l'enluminure rococo, l'illustration botanique scientifique, l'aquarelle, la céramique et la porcelaine, ainsi que la peinture sur porcelaine. Dans nos cours de peinture sur porcelaine, nous abordons les motifs traditionnels ainsi que des techniques originales et modernes. Nous proposons également un cours de turc ottoman.

L'illustration botanique a attiré mon attention. Est-ce comparable aux illustrations de plantes que l'on trouvait autrefois dans les encyclopédies et les livres ?

AÇ : Également connue sous le nom d'illustration botanique, c'est une forme d'art qui consiste à représenter photographiquement les caractéristiques fondamentales des plantes. Elle s'est développée comme

Les aspects artistiques et artisanaux de ces arts sont indissociables. En général, aucun des arts islamiques, à l'exception de la calligraphie, n'est un art individuel. Ces arts se sont développés grâce à la transmission du savoir-faire entre maîtres et apprentis et nous sont parvenus jusqu'à nos jours.

un art documentaire avant l'invention de la photographie. Il s'agit d'illustrations trouvées dans des sources anciennes contenant des descriptions et des informations sur les plantes. Au fil du temps, elle a évolué

lué en une forme d'art à part entière, mais aujourd'hui encore, certains ouvrages scientifiques privilégient les illustrations botaniques aux photographies.

Quel est l'intérêt de la nouvelle génération pour ces arts ?

MUSTAFA ÇELEBİ : L'ouverture de lycées d'arts plastiques au niveau secondaire a suscité un regain d'intérêt pour les arts traditionnels chez les jeunes. On peut dire que l'intérêt pour ces arts est très fort, quel que soit l'âge. Ces arts requièrent une attention particulière. Il est donc important de les pratiquer en dehors des heures de cours. Les élèves souhaitent se perfectionner en suivant des cours pour acquérir une maîtrise de ces arts.

AÇ : De plus, si les parents connaissent ces arts, cela influence positivement leurs enfants, qui peuvent alors s'inscrire à ces cours. Nos cours ne sont pas réservés aux adultes. Nous proposons également des ateliers pour les enfants de 10 à 14 ans intéressés par les arts traditionnels.

Certains considèrent les arts traditionnels comme de l'artisanat, et non comme des arts. Qu'en pensez-vous ?

MÇ : L'aspect artistique de ces arts est indissociable de leur aspect artisanal. De manière générale, on peut dire que tous les arts islamiques, à l'exception de la calligraphie, sont des arts collectifs. Ces arts se sont développés grâce à la relation maître-apprenti et nous sont parvenus jusqu'à aujourd'hui. Parmi eux, la calligraphie est un art qui permet une plus grande individualité. La peinture miniature, la cal-



ligraphie et l'enluminure, quant à elles, sont principalement des arts du livre pratiqués collectivement dans la tradition. Autrement dit, ils sont apparus et se sont développés comme des arts destinés à enrichir et à décorer un livre.

Cependant, la notion d'art et d'artisanat a elle aussi beaucoup évolué. Les activités et performances présentées aujourd'hui comme de l'art, sous couvert d'art conceptuel, ont donné à l'art une autre dimension, contribuant à l'idée que les arts traditionnels ne sont pas de l'art. Or, les arts traditionnels ont toujours conservé leur valeur artistique.

En résumé, les arts traditionnels sont de l'art au sens le plus pur du terme, mais ils relèvent aussi de l'artisanat, car ils nécessitent une maîtrise et un apprentissage auprès d'un maître. Même si l'on admet qu'il s'agit d'artisanat, cela ne diminue en rien la valeur de nos arts traditionnels. La qualification d'une œuvre comme art dépend du talent de celui qui la crée. On peut raisonner de la même manière avec la peinture. Tous les peintres sont-ils des artistes ?

Monsieur Mustafa, comment la vision de la vie et de l'art de votre défunt père, Hasan Çelebi, a-t-elle influencé votre choix de carrière ?

MÇ: J'ai grandi dans un environnement artistique, grâce à l'entourage de mon père. Il a donc certainement exercé une influence indirecte sur mon choix de carrière. Sans cette éducation, j'aurais peut-être embrassé d'autres professions. Grâce à lui, j'ai découvert ces arts et j'ai reçu une

formation dans ce domaine. À l'époque où j'ai débuté, les arts traditionnels étaient peu répandus. Le nombre de personnes intéressées était très faible. Dans les années soixante, on trouvait des noms comme Halim Bey, Kemal Batanay, Necmeddin Okyay et le calligraphe Hamit (Aytaç), que Dieu ait leur âme. L'élite et les gens cultivés d'Istanbul connaissaient ces arts, mais les considéraient aussi comme des vestiges du passé.

À la disparition de ces maîtres, aucune génération n'a émergé pour perpétuer cet art. Mon père s'est battu avec acharnement pour assurer sa transmission aux générations futures dans ce contexte. Il n'avait aucune attente financière lorsqu'il s'est lancé dans cet art ; c'était un travail purement passionné. Grâce à lui, je me suis moi aussi tourné vers la calligraphie, puis vers l'enluminure et la calligraphie. Quand on m'interrogeait sur la profession de mon père durant mon enfance, je disais qu'il était imam. Quand je disais qu'il était calligraphe, personne ne comprenait. Le sens de la calligraphie et des calligraphes était tombé dans l'oubli. À cet égard, je me considère privilégié. Travailler avec mon père a également été un grand atout. Lorsque mon père réalisait une calligraphie, j'étais à ses côtés pour l'enluminure. Quand je voulais faire une enluminure, je m'inspirais de ses écrits.

Je crois que vous avez également fait des études universitaires dans ce domaine ?

MÇ: J'ai étudié les arts traditionnels turcs à l'Université Mimar Sinan. Je me suis spécialisé en calligraphie et enluminure. L'histoire du département où j'ai étudié remonte à loin. Il y a eu une interruption pendant la période républicaine. Auparavant, on avait tenté de le maintenir sous le nom de Medresetü'l Hattatin. Des calligraphes, peintres et enlumineurs renommés de l'époque y enseignaient. Plus tard, le département a fermé ses portes faute de demande. Il a rouvert à la fin des années 1970 sous le nom d'Arts décoratifs. Je m'y suis inscrit après le lycée. Le département a fonctionné comme une académie jusqu'en 1982. Après la réorganisation de

l'université en 1982, il est devenu le département des arts turcs au sein de la Faculté des beaux-arts

J'aimerais m'attarder un peu plus sur votre environnement d'enfance. Outre votre père, y a-t-il eu d'autres personnes qui vous ont inspirée ?

MÇ: J'ai rencontré Hamit Bey (Aytaç) grâce aux cours de mon père. J'ai eu l'occasion de rencontrer Kemal Batanay. J'ai rencontré Necmettin Okyay lors d'une visite chez mon père pendant les vacances. Emin Barın tenait un atelier de reliure à Çemberlitaş. Le jeudi, des artistes s'y réunissaient pour discuter, et il m'arrivait d'assister à ces réunions avec mon père. Des personnes comme Rikkat Hanım (Kunt), Muhsin Bey (Demironat), qui enseignait également l'enluminure à l'Académie des Beaux-Arts, et Şevket Rado fréquentaient cet endroit. Plus tard, j'ai fait la connaissance de la relieuse İslam Seçen Bey. Toutes ces personnes m'ont inspirée durant mon enfance.

J'ai eu davantage de contacts avec Rikkat Hanım en tant que professeure. Je voyais ses enluminures dans les écrits de mon père. Les œuvres de Rikkat Hanım ont été parmi mes premières sources d'inspiration. J'ai ensuite commencé à m'inspirer de celles de Muhsin Bey. Son approche et son style étaient assez différents, et il m'a profondément influencé. J'ai été marqué par leur travail durant les premières années de ma vie artistique. Au fil du temps, j'ai approfondi mes études en examinant des œuvres de référence dans ce domaine et en collectionnant des exemples.

Madame Ayten, la céramique est une forme d'art qui ne se limite pas aux arts traditionnels. Un objet en céramique peut être à la fois utilitaire et artistique. Quelle est la place de l'art dans tout cela ?

A.Ç: En réalité, la céramique fait partie intégrante du quotidien depuis l'Antiquité. En tant que forme d'art traditionnelle, notamment dans l'histoire de l'art turc – sous le nom de carreaux – elle a été largement utilisée dans l'architecture et la décoration. Comme vous l'avez dit, les objets en



céramique sont également présents dans la vie des gens depuis longtemps comme objets utilitaires. Je souhaitais transposer nos motifs traditionnels sur céramique ou porcelaine. Les objets en céramique que je crée peuvent être une assiette murale, un panneau ou une forme tridimensionnelle. Lorsque j'applique une inscription islamique (Lafza-i Celal) réalisée par mon beau-père, feu Hasan Çelebi, ou une doctrine de M. Mustafa sur une pièce en porcelaine, nous unissons en réalité deux arts traditionnels sous une autre forme. Ce qui rend notre art unique, c'est précisément cette fusion entre nos savoir-faire traditionnels et la porcelaine.

Pourriez-vous nous parler un peu du processus de fabrication ?

A.Ç: Nous préparons nous-mêmes les maté-

riaux que nous utilisons. Nous mélangeons l'argile que nous recevons comme matière première. Après avoir façonné l'argile selon vos envies, toutes les étapes de décoration, de cuisson et d'émaillage se déroulent dans cet atelier que vous voyez ici.

D'où provient l'argile que vous utilisez comme matière première ?

Certains utilisent de l'argile locale, mais celle-ci ne donne pas de très bons résultats pour le travail délicat que nous réalisons. C'est pourquoi nous utilisons de l'argile à porcelaine provenant de la région de Limoges, en France, d'où elle tire son nom. La qualité de la matière première est liée à la finesse du produit et à la température de cuisson. Nos produits peuvent être presque aussi transparents que du verre. Il est donc essentiel d'utiliser des matériaux

de haute qualité. Autrement, les pièces se fissureront à haute température et vous n'obtiendrez jamais le niveau de finesse souhaité.

Quel conseil donneriez-vous aux jeunes, en particulier, concernant la préservation de ces arts traditionnels ? Pourquoi devraient-ils s'intéresser à cet art, pourquoi devraient-ils le faire vivre ?

A.Ç: L'Espagne bénéficie encore aujourd'hui de l'héritage du palais de l'Alhambra. Son architecture, son art, et même la conception de certains cafés et restaurants, préservent les éléments de la culture que la civilisation islamique a léguée en Espagne. J'y pensais justement lors de mon voyage. Nous devons protéger les arts islamiques, qui ont atteint leur apogée dans notre culture. Comment préserver, diffuser et transmettre ces arts aux générations futures ? Cela devrait être une préoccupation commune à tous les artistes. Nos artistes devraient s'y efforcer, en créant des œuvres originales qui dépassent la simple imitation. Un artiste intéressé par l'art moderne peut aussi apprendre et s'inspirer de la tradition. Par exemple, un artiste peut ne pas souhaiter créer des œuvres reprenant des formes très traditionnelles, mais en s'inspirant de la tradition, il peut y puiser son inspiration et y apporter sa propre interprétation.

Je voudrais poursuivre sur cette lancée. Que peuvent retirer les contemporains des arts traditionnels ?



A.Ç: Ces arts élargissent les horizons et changent la perspective. Quand j'ai commencé l'université, je ne connaissais rien aux arts traditionnels. Nous ne connaissons que des disciplines de base comme la peinture, la céramique et le graphisme. Initier les élèves à ces arts dès leur plus jeune âge les inspire s'ils souhaitent poursuivre une carrière artistique, leur permettant ainsi de créer des œuvres originales qui synthétisent l'art moderne et traditionnel dans leur domaine de prédilection.

Pensez-vous que l'enseignement dispensé dans les lycées d'arts plastiques soit suffisant dans ce domaine ? Y a-t-il suffisamment d'enseignants compétents ?

M.Ç: Malheureusement non. Les honoraires versés aux spécialistes sont également insuffisants. Les artistes ont naturellement besoin de pratiquer leur art. C'est pourquoi ceux qui s'y intéressent se tournent vers des cours ou des ateliers pour apprendre. C'est une question de curiosité, et si une personne est vraiment passionnée, elle recherche et trouve un maître. Si une forme d'art trouve un écho dans la société, elle se développe naturellement. La vie culturelle et artistique reste quelque peu à l'écart de l'art traditionnel. Ces derniers sont parfois perçus comme de simples répétitions du passé. Cependant, la calligraphie n'est pas qu'un art esthétique. Elle véhicule un message puisé dans les versets, les hadiths et de beaux proverbes. Pour apprécier pleinement cet art, il est essentiel que chacun puisse se



connecter à cette culture. Sans en saisir le sens, elle n'est perçue que comme une simple forme. Lorsque nous commençons à considérer la calligraphie comme une composante et un prolongement de notre culture, le problème sera en grande partie résolu. Autrement, si elle est perçue comme un art maintenu en vie artificiellement sous oxygène, jusqu'où pourrions-nous aller ? Il est donc impératif de rendre ces arts accessibles à tous, de sensibiliser la population afin qu'elle puisse les apprécier. Alors, les artistes émergeront naturellement. Il est impossible de rester insensible à ces arts. Nous devons établir ce lien et préparer le terrain. Notre pays a connu une profonde rupture culturelle. Même nos diplômés universitaires contemplent la calligraphie et les ornements des coupôles de Sainte-Sophie ou de la mosquée Sultanahmet avec le même

regard qu'un touriste italien ou français, et s'ils ne comprennent pas ce qui y est écrit, c'est un problème de taille. Malgré tout, ces dernières années ont été marquées par des évolutions encourageantes. Aujourd'hui, le nombre de personnes pratiquant ces arts et le nombre de départements universitaires proposant des formations dans ce domaine ont considérablement augmenté. Cela renforce notre espoir pour l'avenir.

Avez-vous un conseil à donner à la nouvelle génération à ce sujet ?

J'espère que les jeunes s'intéresseront à nos arts traditionnels. Je leur conseille d'aimer notre art et notre culture, et s'ils choisissent de s'y consacrer, de persévérer et de travailler dur. Cela peut paraître banal, mais on ne se lasse jamais d'un travail qu'on aime.

Pour conclure, Madame Ayten, un dernier mot ??

Il faudrait proposer des activités extrascolaires permettant à nos enfants de découvrir ces arts. J'ai vu à l'étranger une enseignante donner un cours à ses élèves dans un musée, devant une œuvre d'art, et les enfants prenaient des notes. On pourrait structurer les cours de manière à permettre aux élèves de passer plus de temps dans les musées et les ateliers. Je pense que notre programme scolaire devrait absolument inclure ce genre d'activités.

Merci beaucoup.





Ersin MÜEZZİNOĞLU

DÂRÜLEYTAM

(1914 - 1926)

(1914 - 1926) Un établissement où séjournent et reçoivent une éducation les orphelins et les enfants sans tuteur.

Immédiatement après les guerres balkaniques, la question de l'ouverture d'orphelinats, notamment pour les enfants de martyrs, sous forme d'écoles primaires internat, a été inscrite à l'ordre du jour du ministère de l'Éducation.

Bâtiment de l'orphelinat de Söğüt



Ces institutions furent créées en raison de la nécessité de prendre en charge les enfants orphelins et abandonnés suite aux guerres balkaniques et à la Première Guerre mondiale. Le premier orphelinat fut celui de Kadıköy, qui ouvrit ses portes en novembre 1914. En réalité, dès le milieu de l'année 1913, immédiatement après les guerres balkaniques, l'idée d'ouvrir des orphelinats, principalement pour les enfants de martyrs, sur le modèle des internats primaires, fut présentée au ministère de l'Éducation. Cependant, en raison du faible nombre d'enfants concernés et des contraintes financières, cette idée ne put être mise en œuvre à ce moment-là. Plus tard, l'afflux important d'enfants réfugiés balkaniques abandonnés et la fermeture des orphelinats dans les territoires ottomans par des États comme l'Angleterre et la France, avec lesquels l'Empire ottoman était en guerre, remirent en lumière la nécessité de créer des institutions pour ac-

cueillir ces enfants. Partant du principe que des orphelinats devaient être créés pour prendre soin des enfants ottomans touchés par la guerre, le ministre de l'Éducation de l'époque, Ahmed Şükrü Bey, envisagea la nécessité d'ouvrir de tels établissements. Il porta la question à l'attention du ministre de la Guerre et commandant en chef adjoint, Enver Pacha, et du ministre de l'Intérieur, Talat Pacha, et, avec leur soutien, la décision d'ouvrir des orphelinats fut prise. Ismail Mahir Bey, représentant de Kastamonu et directeur de l'École normale supérieure, fut nommé pour superviser l'administration des orphelinats, définir la politique éducative et élaborer les programmes scolaires. Initialement ouverts uniquement à Istanbul, les orphelinats furent progressivement implantés dans les provinces et les districts indépendants, selon les besoins. Les besoins en bâtiments et en équipements des orphelinats furent en grande

partie satisfaits grâce aux opportunités offertes par l'abolition des capitulations, par la confiscation des écoles et autres institutions appartenant aux États belligérants, qui furent ensuite attribuées aux orphelinats. Une loi provisoire, votée en septembre 1915, alloua une partie des recettes fiscales aux orphelinats pour couvrir leurs dépenses. Ces impôts étaient également appelés « impôts des martyrs ». La question de l'admission dans les orphelinats et de l'ordre de priorité fit l'objet de longs débats, et les critères d'admission des enfants furent définis début 1916. Face à la multiplication des orphelinats et aux difficultés de gestion, il fut jugé opportun de centraliser leur administration. En avril 1917, la Direction générale des orphelinats fut créée sous l'égide du ministère de l'Éducation, dotée de son propre budget. Quelques années après sa création, le nombre d'enfants placés dans les orphelinats atteignit 15 000 à 16 000, mais en rai-

son des difficultés économiques engendrées par la guerre, ce nombre chuta à environ 11 000 à la fin de 1917. De plus, les orphelinats provinciaux durent fermer leurs portes et leurs enfants transférés à Istanbul. Parallèlement, la surpopulation des orphelinats provoqua des épidémies de maladies infectieuses.

Les enfants des orphelinats provinciaux fermés furent soit rendus à leurs familles, soit transférés dans des orphelinats d'Istanbul. Ainsi, tous les orphelinats, à l'exception de ceux d'Edirne et de Bursa, furent transférés à Istanbul. Cependant, il semble que des orphelinats aient continué d'exister quelque temps dans des villes comme Sivas, Antep et Kilis, malgré cette décision de transfert.

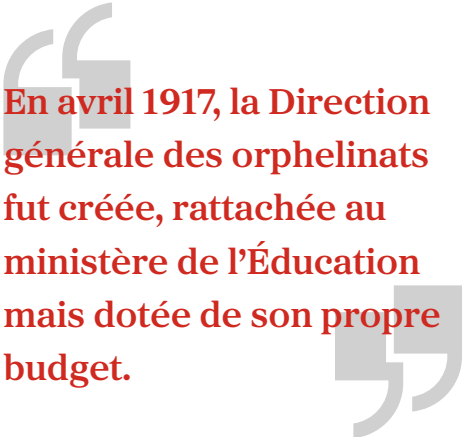
Après l'armistice de Mondros, sept orphelinats étaient placés sous la tutelle de la Direction des orphelinats d'Istanbul. Suite au retour des Alliés à Istanbul et à leur demande d'évacuation des bâtiments confisqués en 1914 et transformés en orphelinats, les enfants de ces orphelinats furent transférés dans les palais vacants. Fin 1920, il fut décidé de regrouper les enfants des orphelinats d'Istanbul au palais Validebağ ı d'Üsküdar ; cette décision ne fut mise en œuvre qu'en 1922. Entre-temps, en octobre 1920, les orphelinats furent retirés du ministère de l'Éducation et placés sous la tutelle du ministère de l'Intérieur. Peu après, faute de moyens, leur fermeture fut décidée. Les enfants des orphelinats d'Istanbul furent alors placés sous la tutelle de l'internat municipal. Les orphelinats ont fermé définitivement leurs portes en 1926.

L'éducation dispensée dans les Darüleytams visait à offrir une éducation et une formation aux orphelins et aux enfants sans tuteur, notamment les enfants de martyrs, afin de les élever et de les rendre utiles à la société. Il s'agissait de renforcer leur attachement à la religion et à la patrie, et de leur fournir une formation théorique et pratique dans les domaines nécessaires

au pays, en fonction de leurs aptitudes. Le fait que le mot « Dârüleytam » signifie « orphelinat » a parfois donné lieu à une méprise, les réduisant à de simples lieux d'hébergement. Or, ces institutions étaient rattachées au ministère de l'Éducation et soumises au programme d'enseignement primaire. Contrairement à d'autres orphelinats, les Darüleytams ne se contentaient pas d'offrir un abri ; ils s'efforçaient également d'enseigner aux enfants les sciences et les arts, leur permettant ainsi de gagner leur vie.

L'éducation dispensée dans les Darüleytams s'articulait principalement autour de trois axes : l'enseignement primaire, l'agriculture et la formation professionnelle et artistique. Fonctionnant généralement comme des écoles primaires, les Darüleytams proposaient également des classes préscolaires. Dans les orphelinats de filles, les enfants de deux à sept ans recevaient un enseignement préscolaire conformément au règlement en vigueur. Ceux âgés de sept ans et plus étaient soumis à l'enseignement primaire en vertu de la loi provisoire sur l'enseignement primaire et des instructions relatives aux écoles primaires. Dans les classes professionnelles pour les enfants de treize ans et plus, l'enseignement était dispensé conformément au programme et au règlement des écoles professionnelles.

Dans une lettre adressée par le ministère de l'Éducation aux orphelinats en avril 1918, il était souligné que, conformément aux instructions provisoires concernant les orphelinats, la vocation première de ces institutions était l'éducation et l'instruction des élèves. Il était précisé que les travaux industriels et agricoles étaient réservés aux enfants de plus de treize ans et pouvaient être effectués à des moments précis, à condition de ne pas perturber leur éducation et leur instruction. Le ministère mettait en garde les directions d'établissements scolaires quant à la nécessité d'être vigilantes à cet égard.



En avril 1917, la Direction générale des orphelinats fut créée, rattachée au ministère de l'Éducation mais dotée de son propre budget.

Les élèves ayant terminé l'enseignement primaire mais n'ayant pas passé ou échoué aux examens d'entrée dans d'autres établissements étaient séparés en garçons et filles. En fonction de leurs intérêts et aptitudes, leur scolarité se poursuivait avec une formation pratique axée sur l'agriculture et l'industrie.

Dans les sections garçons des orphelinats, on enseignait des métiers et des techniques comme la menuiserie, la cordonnerie, la couture et l'agriculture, tandis que dans les sections filles, l'accent était mis sur l'artisanat : couture, broderie, modélisme, tricot, dentelle et tissage. Dans les établissements où la formation industrielle et artistique des filles était limitée, l'objectif était de former les garçons à un métier et de préparer les filles à devenir de bonnes ménagères.

La question de l'orientation professionnelle des élèves des orphelinats était une décision mûrement réfléchie par la Direction générale des orphelinats. Dans ce cadre, les antennes des orphelinats étaient chargées d'observer les comportements et les actions des élèves, notamment leurs aptitudes, leurs capacités, leurs sentiments, leur intelligence, leur attention, leur imagination, leur capacité de décision, leur mémoire, leur fantaisie, leur volonté, leur esprit d'initiative, leur persévérance et autres caractéristiques, afin de les orienter vers une profession.

Il était également jugé opportun d'inscrire les enfants ayant terminé leur scolarité primaire dans des internats pour filles et

garçons, ainsi que dans des internats pour jeunes filles, en fonction de leurs résultats scolaires et de leurs aptitudes. L'objectif principal était de les orienter vers des écoles normales, en particulier l'orphelinat d'Edirne. Le but était de permettre aux enfants de subvenir à leurs besoins rapidement.

Certains orphelinats se spécialisaient dans des domaines spécifiques. L'orphelinat d'İzmit Bahçecik se concentrait sur l'élevage du ver à soie, tandis que celui d'Akmeşe était axé sur l'agriculture. Les filles de plus de quinze ans étaient affectées aux classes préscolaires des orphelinats. Celles qui avaient un talent pour la

Tandis que les sections garçons des orphelinats dispensaient un enseignement artisanal, notamment en menuiserie, cordonnerie, couture et agriculture, les sections filles se concentraient sur des activités manuelles telles que la couture, la broderie, le modélisme, le tricot, la dentelle et le tissage.

peinture étaient orientées vers l'École des Beaux-Arts. Certains anciens élèves des orphelinats étaient également employés comme enseignants au sein de ces mêmes orphelinats.

Comme dans d'autres établissements scolaires, la création de clubs de jeunes et un enseignement rigoureux de l'éducation physique étaient encouragés dans les orphelinats. L'entraînement au maniement des armes n'était pas négligé non plus. Ces mesures témoignent d'une politique visant à renforcer le sentiment national dès le plus jeune âge et à préparer les jeunes à la guerre, préfigurant ainsi les guerres balkaniques et la Première Guerre mondiale.

Les élèves des orphelinats bénéficiaient également d'opportunités d'études en Europe. Dans ce contexte, l'Empire ottoman s'efforçait de former de nombreux orphelins dans divers domaines, principalement en Allemagne et dans d'autres pays industriels européens, notamment dans le secteur minier, afin qu'ils acquièrent les connaissances et les compétences nécessaires à l'État. Cependant, ce projet pourtant bien conçu n'a pas donné les résultats escomptés en raison des difficultés liées aux années de guerre et à la défaite de l'Allemagne, où se trouvait la majorité des étudiants. De plus, le manque de planification et d'encadrement des séjours d'études à l'étranger, ainsi que les diverses difficultés d'adaptation rencontrées par les étudiants, ont également contribué à cet échec.



Le palais Validebağ Adile Sultan, qui servait également d'orphelinat.





Emel Yaman

Professeure de Turc,
Fondation Maarif Turquie - Roumanie

Portrait d'un Historien : Kemal H. Karpat

Un esprit façonné par la migration dans l'éducation : un champ d'exploration.

Certaines vies se comprennent non par le lieu où elles ont été vécues, mais par les lieux qu'elles ont été contraintes de quitter. C'est le cas de l'histoire de Kemal H. Karpat. Son esprit ne s'est pas forgé dans un territoire fixe, mais dans un monde où les frontières se déplaçaient, les langues se mêlaient et où le sentiment d'appartenance se redéfinissait sans cesse. Ce parcours, qui a débuté en Dobroudja, n'est pas un simple changement de lieu ; c'est une réflexion de longue haleine sur la transmission du savoir, de l'identité et de la mémoire.

Pour Karpat, l'histoire n'est pas un simple récit froid du passé ; c'est la quête de l'humanité pour trouver sa place dans le monde. Même en explorant les archives, il perçoit les questions silencieuses qui émergent des textes : Qui est parti ? Qui est resté ? Qui a parlé ? Qui a été réduit au silence ? La différence fondamentale qui le distingue de l'historien classique réside dans son insistance à écouter ces questions. Car Karpat sait que l'histoire est souvent écrite dans le langage des vainqueurs, et il explore les possibilités d'élargir ce langage.

Né au début des années 1920 à Babadağ, en Dobroudja (Roumanie), Kemal H. Karpat a grandi dans un contexte historique

Pour Karpat, l'histoire n'est pas un simple compte rendu froid des événements passés ; c'est la quête de l'humanité pour trouver sa place dans le monde.

complexe. Issu d'une famille d'origine turque et tatare de Crimée, il a baigné très tôt dans un environnement multiculturel. Dans ce contexte géographique, la langue, la religion et la culture n'étaient pas déterminées par des frontières fixes, mais par le flux inextricablement lié du quotidien. L'attention et la sensibilité dont Karpat fera preuve dans ses écrits historiques ultérieurs sont largement liées aux traces laissées dans son esprit par ces premières expériences. C'est dans ce monde enfantin qu'il a d'abord perçu que l'identité et le lieu ne sont pas figés, mais des structures en constante reconstruction.

Son émigration en Turquie fut la première manifestation concrète de cette intuition dans sa vie. Pour lui, ce pas n'était pas seulement un nouveau départ ; c'était aussi un

processus de rupture et de reconstruction. Si ses études à la faculté de droit de l'université d'Istanbul ont façonné sa rigueur intellectuelle, son parcours universitaire aux États-Unis a approfondi sa perspective à l'échelle mondiale. Sa thèse de doctorat à l'université Columbia proposait d'appréhender la modernisation ottomane à travers le prisme des processus sociaux et démographiques, dépassant ainsi les récits politiques conventionnels. Ce choix révèle clairement le principe fondamental qui allait être déterminant dans la vie de Karpat et sa conception de l'histoire : privilégier le mouvement plutôt que le centre.

Ainsi, tout au long de sa carrière universitaire en Amérique, Karpat n'a pas considéré l'histoire ottomane uniquement comme le récit de l'ascension et de la chute d'un empire. Son intérêt se portait sur les individus au sein de cette vaste structure : migrants, déplacés, citoyens cherchant à s'établir, minorités... Dans l'œuvre de Karpat, ces individus ne sont pas des éléments passifs relégués aux statistiques ; ce sont des acteurs déterminants du cours de l'histoire. Ses recherches dans les institutions où il a travaillé, principalement à l'Université du Wisconsin, ont permis d'envisager les continuités et les ruptures entre l'Empire ottoman et la République à travers des expériences humaines plutôt que des récits centrés sur l'État.

PORTRAIT

C'est précisément pour cette raison que Karpat refuse de considérer la géographie comme un destin inéluctable imposé à l'humanité. Son obstination rationnelle transcende l'idée simpliste selon laquelle « la géographie est le destin ». Pour lui, le véritable déterminant est l'action historique de l'humanité au sein de cette géographie. L'histoire, pour Karpat, n'est pas un refuge, mais un domaine de volonté. Sa lecture du dernier siècle de l'Empire ottoman, non comme une « tragédie d'effondrement », mais comme un « laboratoire de transformation sociale », découle de cette position. Il choisit la compréhension plutôt que la lamentation, se confrontant aux données de l'histoire au lieu de se réfugier dans l'obscurité du destin.

Son intérêt pour les Balkans et la Roumanie se situe au croisement de l'histoire personnelle de Karpat et de son orientation intellectuelle. Pour lui, cette géographie est comme un terrain où convergent les enjeux fondamentaux du monde moderne : le nationalisme, la condition de minorité, la préservation du patrimoine culturel et la lutte pour la survie par l'éducation. Ses études sur les communautés turques et tatares de Roumanie montrent comment ces communautés ont connu un processus de construction identitaire après la chute de l'Empire ottoman, tout en mettant en lumière les zones exclues par les États-nations modernes. C'est précisément sur ce terrain fragile que se révèle la vérité intellectuelle qui sous-tend le



rôle central de Karpat dans son historiographie. À ses yeux, l'éducation n'est pas une simple institution de transmission du savoir ; c'est une possibilité existentielle où se reconstruisent l'identité, la langue et la mémoire. Pour les communautés turques des Balkans, l'éducation est souvent un vecteur de continuité, et non de pouvoir politique. Karpat aborde cette réalité sans l'idéaliser ; en examinant la transformation des madrasas en écoles modernes, il suggère que l'éducation est le pilier le plus discret, mais aussi le plus durable, de la résistance sociale.

L'un des aspects qui le distingue est son approche de la modernisation ottomane. Il prend en compte les mouvements de population, l'urbanisation et la vie quotidienne au même titre que les réformes, les décrets et les décisions politiques. Pour Karpat, la modernisation n'est pas un processus mécanique et vertical ; il s'agit d'une transformation qui se dessine au sein de la société, lentement, de manière contradictoire et multiforme. Cette approche lui permet d'appréhender les mou-

Karpat choisit de comprendre plutôt que de déplorer, d'affronter les faits historiques plutôt que de se réfugier dans l'obscurité du destin.

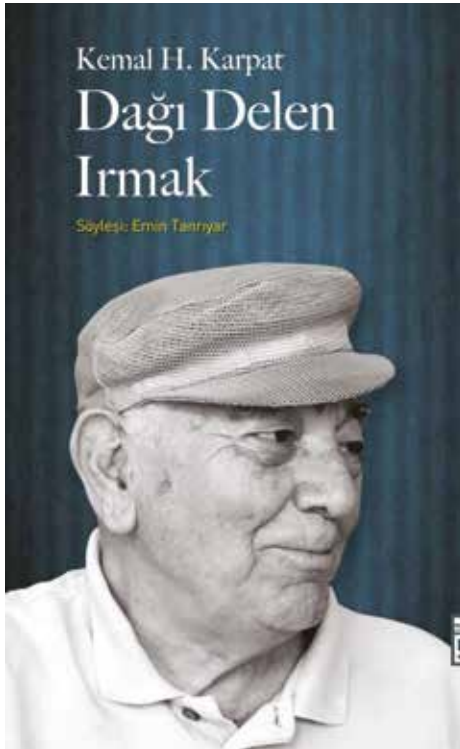
vements nationalistes dans les Balkans non comme des ruptures unidimensionnelles, mais comme des processus complexes intimement liés à l'héritage ottoman. Karpat choisit de comprendre plutôt que de déplorer, d'affronter les faits historiques plutôt que de se réfugier dans l'obscurité du destin. Cette perspective plurielle et nuancée explique également la distance que Karpat maintient consciemment entre histoire et morale. Il ne trans-



forme pas l'histoire en un champ de jugement, mais il ne la réduit pas non plus à un récit totalement dépourvu de valeurs. Selon Karpat, la tâche de l'historien n'est pas de porter un jugement, mais de rendre visible la complexité. C'est pourquoi ses textes suscitent des interrogations qui incitent à la réflexion, plutôt que d'apporter des réponses définitives.

La conception de l'histoire chez Karpat se manifeste pleinement, notamment dans son approche des migrations et des questions minoritaires. Pour lui, le déplacement n'est pas une simple perte spatiale ; c'est une rupture profonde qui ébranle la langue, la mémoire et la vision de l'avenir. Par conséquent, il ne dramatise ni ne banalise la migration ; il la considère comme un seuil où se redéfinit le rapport de l'humanité au monde. Ce qui confère à l'œuvre de Karpat sa pérennité, c'est qu'il envisage la migration non pas en termes de chiffres, mais en termes de signification de cette rupture.

Les racines de cette orientation intellectuelle plongent dans les instants silencieux dont Karpat fut témoin, enfant, en Dobroudja. Le regard lointain des anciens du village, lisant les lettres arrivant de l'autre côté de la frontière, laissa une empreinte indélébile dans sa mémoire. Des années plus tard, dans les lignes qu'il écrivait, il comprit qu'il lisait moins le contenu des lettres que le non-dit : le vide d'un



monde disparu. Tandis que cette intuition, née à Babadağ, se muait en discipline universitaire dans les couloirs de Columbia, Karpat n'a jamais cessé de construire sa vision du monde depuis les confins de ce petit village. Son historiographie vise moins à expliquer la perte qu'à ouvrir la voie à une réflexion sur le sens de cette perte – une entreprise de longue haleine.

Dans le monde universitaire, Karpat laisse une empreinte indélébile non seulement par ses écrits, mais aussi par les institutions qu'il a fondées et les étudiants qu'il a encadrés. Il conçoit le savoir non comme un domaine d'expertise clos, mais comme une responsabilité partagée qu'il convient de diffuser. Son travail au sein de l'Association des études turques et de l'Institut des études turques témoigne de sa conception de la production du savoir comme un acte à la fois intellectuel et éthique. Pour Karpat, le monde universitaire n'est pas un refuge, mais un moyen de résistance intellectuelle face aux injustices.

La reconnaissance de cet engagement de longue haleine par le Grand Prix présidentiel de la culture et des arts en 2016 constitue une expression tardive, mais significative, de la stature intellectuelle de Karpat en Turquie. À sa disparition en 2019, son

héritage ne se limitait pas à une œuvre universitaire ; il perdure comme un témoignage éloquent de vies fragmentées, de mémoires déplacées et d'histoires interrompues.

Kemal H. Karpat ne saurait se réduire à une simple énumération des réalisations d'un universitaire. Il est l'incarnation d'une vie façonnée par la migration, d'un esprit connecté au monde par l'éducation. Pour Karpat, l'histoire n'est pas un domaine de connaissance appartenant au passé ; C'est une possibilité de réflexion qui met à l'épreuve la conscience du présent. Ainsi, l'histoire impose une responsabilité non seulement lorsqu'elle est narrée dans ses textes, mais aussi lorsqu'elle est comprise. Cette responsabilité relie directement Karpat aux débats contemporains. Dans un monde marqué par les guerres, les migrations forcées et l'aggravation des inégalités, ses textes offrent non seulement une

**Pour Karpat,
l'histoire n'est pas un
simple compte rendu
froid des événements
passés ; c'est la quête
de l'humanité pour
trouver sa place dans
le monde.**

source de référence académique, mais aussi une perspective intellectuelle. Son approche de l'éducation consiste à considérer le langage, la mémoire et la continuité comme un tout, et non comme un droit abstrait, mais comme une forme concrète d'existence. Cette approche n'est pas explicitement formulée dans ses textes, mais elle imprègne chaque ligne, témoignant d'une vigilance intellectuelle constante qui interpelle le lecteur.

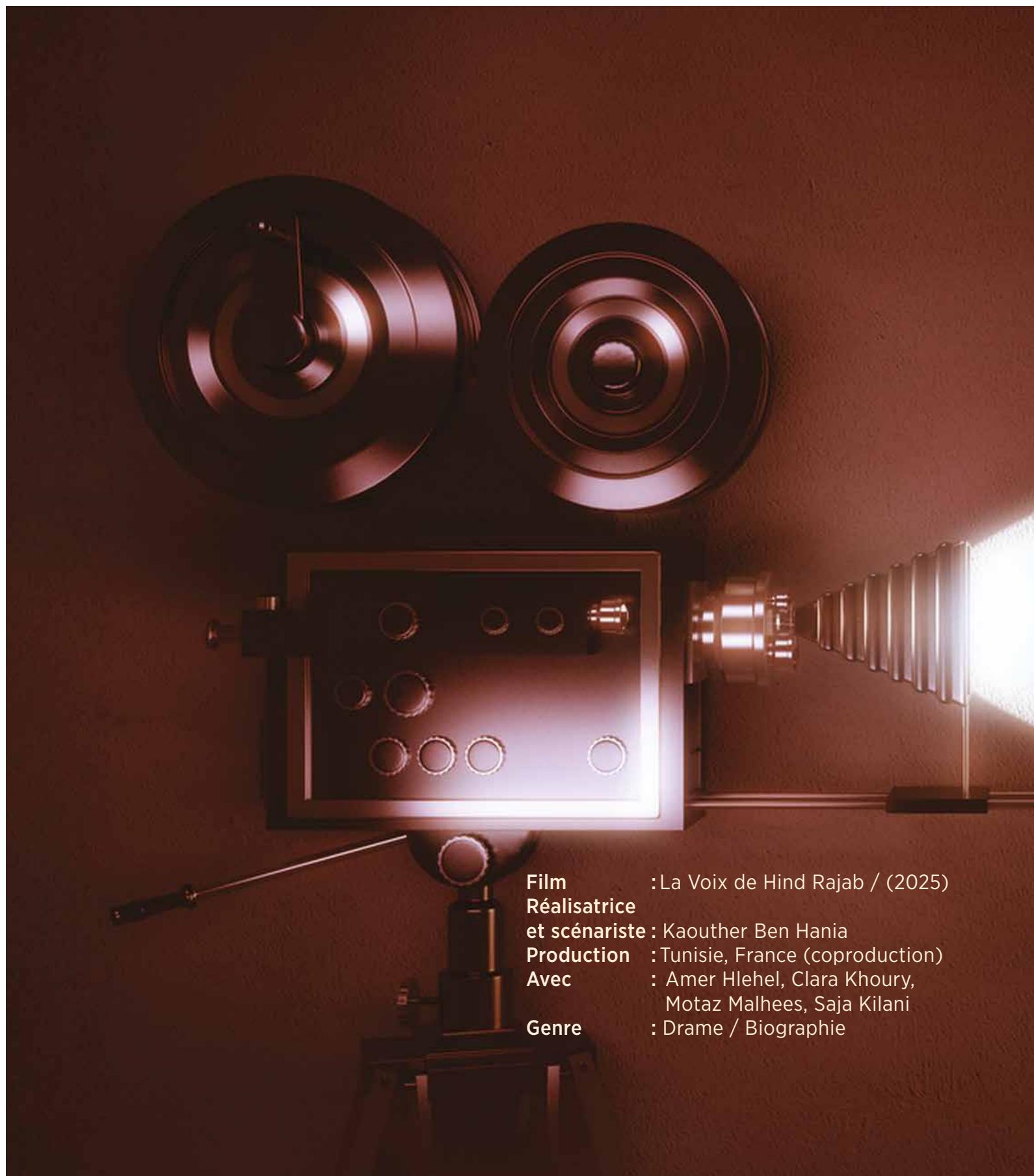
Ce qui assure peut-être la pérennité de



l'œuvre de Kemal H. Karpat, ce n'est pas tant sa foi inébranlable dans le pouvoir du savoir, mais plutôt sa prise de distance consciente entre ce pouvoir et le pouvoir lui-même. Écrire, enseigner, construire et transmettre ne sont pas pour lui des domaines d'accomplissement distincts, mais des étapes nécessaires d'une même continuité intellectuelle. Il conçoit l'histoire non comme un récit sanctifiant le passé ni comme un outil justifiant le présent ; il la conçoit comme une manière de penser qui assume la responsabilité de la relation que les humains tissent avec le monde. Par conséquent, lire Karpat ne se limite pas à l'acquisition de connaissances. Il s'agit d'accepter, en silence, de demeurer plus attentif, plus prudent et plus vigilant face à ce monde.

Références

- Bozpinar, C. (2010). Kemal Karpat and the periodization of Ottoman history. *Academic Thought Journal*, (2), 17-25.
- İnalçık, H. (2010). *Ottoman and modern Turkey: Following in the footsteps of Kemal Karpat*. Istanbul: Istanbul Bilgi University Publications.
- Karpat, K. H. (2004). *Ottoman legacy and nationalism in the Balkans*. Ankara: İmge Kitabevi.
- Karpat, K. H. (2009). *Identité et idéologie de l'Empire ottoman à nos jours*. Istanbul : Éditions Timaş.

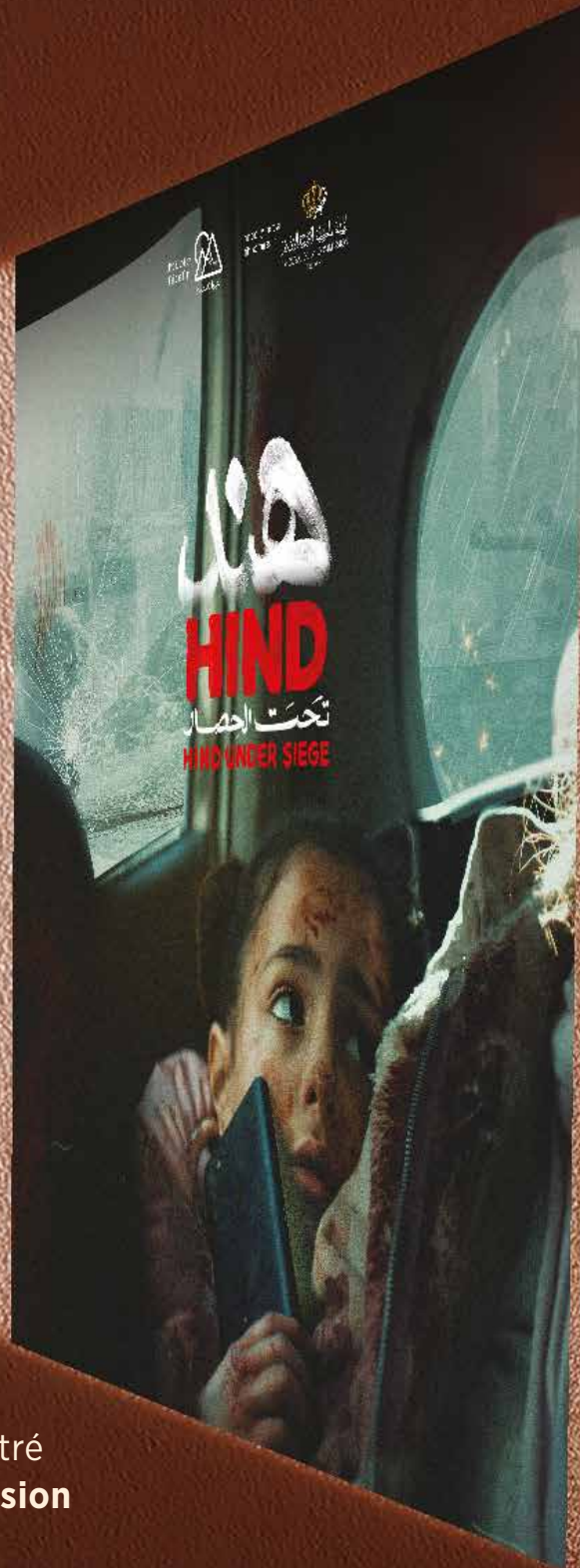


Film : La Voix de Hind Rajab / (2025)
Réalisatrice et scénariste : Kaouther Ben Hania
Production : Tunisie, France (coproduction)
Avec : Amer Hlehel, Clara Houry, Motaz Malhees, Saja Kilani
Genre : Drame / Biographie

Songül Hatice DEMİRHAN

LA VOIX DE HIND RAJAB

L'ÉCHO DE HIND :
UN DOCUMENT SUR LA
FAILLITE MORALE



« **La Voix de Hind Rajab** », couronné par le Grand Prix du Jury en compétition officielle à la Mostra de Venise, a été accueilli par 23 minutes d'applaudissements ininterrompus et est entré dans l'histoire du cinéma comme « **L'expression morale du témoignage oculaire** ».



Le cinéma se fait souvent un outil subtil qui nous transporte de nos fauteuils confortables aux contrées les plus reculées, atténuant quelque peu la douleur de la vérité. Pourtant, « La Voix de Hind Rajab » de Kaouther Ben Hania s'affranchit de cette convention. Plus qu'un simple récit, c'est un cri d'alarme nécessaire pour la

conscience collective de notre époque. Le film ne se contente pas de relater les dernières heures de la petite Hind Rajab, six ans, prisonnière sous les décombres à Gaza ; il nous confronte aussi à notre propre inaction, une inaction dont nous cherchons à nous échapper. Il s'agit d'une remise en question non seulement politique, mais surtout radicale de notre construction morale.

Venez me chercher.

Le choix artistique le plus audacieux de Ben Hania a été de livrer la vérité à sa voix la plus brute. Parce que les enregistrements visuels peuvent être qualifiés de « fausses informations » et rejetés, la réalisatrice recherche le frémissement de la vérité. C'est pourquoi le long silence angoissant d'Hind et sa respiration au téléphone deviennent un document indéniablement bouleversant. Ils nous obligent à nous détacher des stimuli visuels, à nous abandonner à la solitude de l'enfant, à la vérité brute qui transparait dans la vibration de sa voix. Le film élève le spectateur

du rôle de simple spectateur passif à celui de témoin oculaire. Et à cet instant précis, le rôle de spectateur s'achève, laissant place à une obligation humaine incontournable.

L'attente de l'ambulance dans le film est bien plus qu'une simple opération de sauvetage ratée. Cette attente symbolise le moment où la justice est retardée à l'échelle mondiale. Le cri d'Hind, « Venez, emmenez-moi », est un reproche adressé non seulement à l'équipe de secours, mais aussi au droit international, et peut-être à l'humanité tout entière. Les obstacles bureaucratiques, politiques ou militaires peuvent-ils vraiment primer sur la vie d'une enfant de six ans ? Le film ne désigne personne du doigt, mais il expose le profond vide moral engendré par l'indifférence des institutions et l'impuissance des mécanismes internationaux.

Le retard de l'ambulance symbolise le retard considérable de la conscience collective, qui aurait dû intervenir bien plus tôt.

Le retard de l'ambulance symbolise le retard global de la justice internationale.

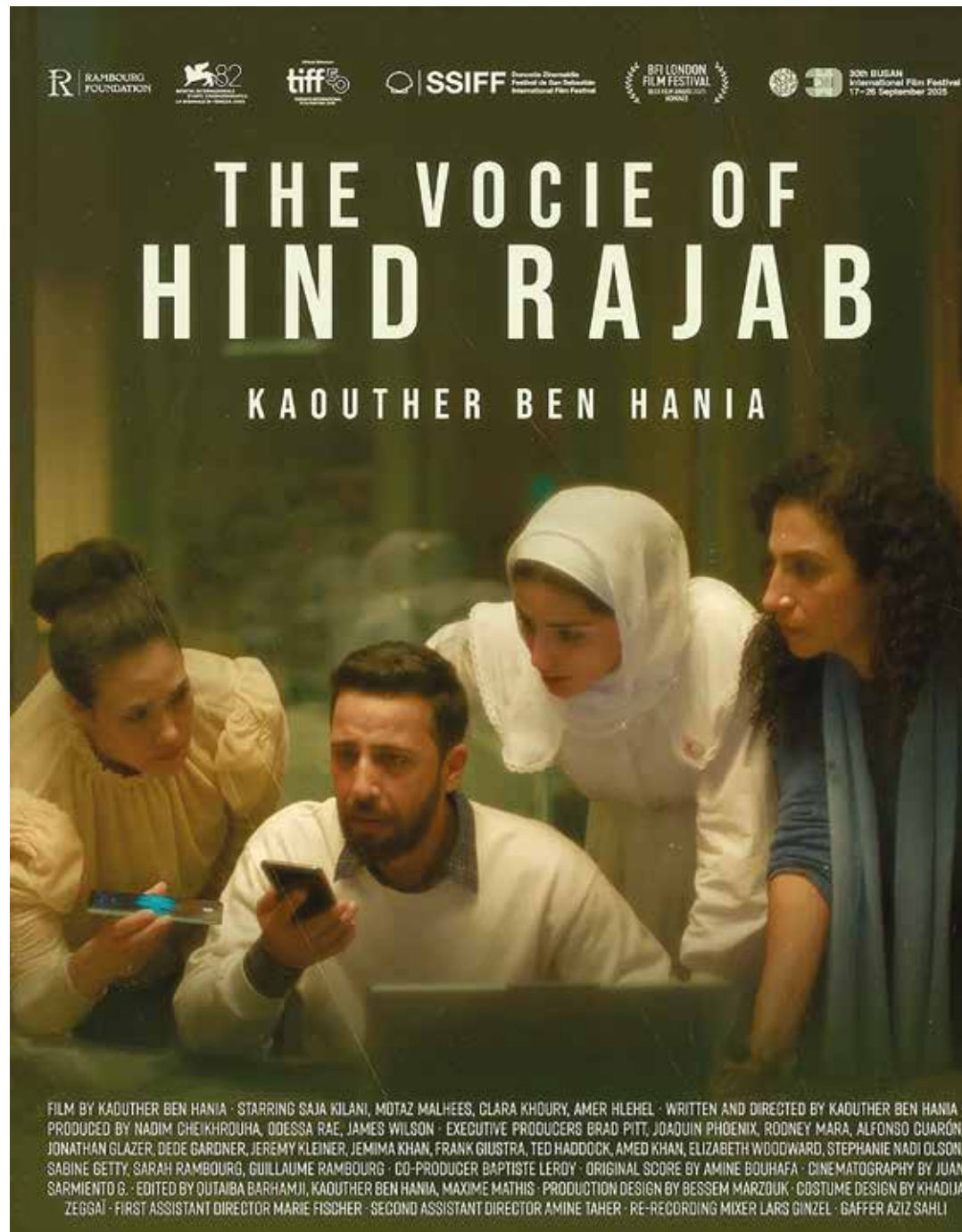
Réflexion pédagogique : La difficulté de passer de la théorie à la pratique.

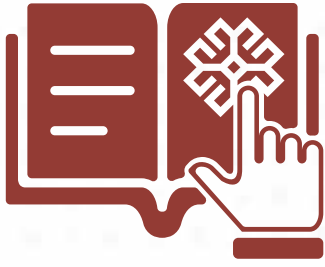
Ce tragique événement nous amène à nous interroger : les systèmes éducatifs et les programmes d'enseignement moral restent-ils purement théoriques ? Des années ont été consacrées à l'enseignement des droits humains, de l'éthique et des valeurs universelles. Mais pourquoi est-il si difficile de traduire ce savoir théorique en une moralité concrète face à une crise réelle ?

Cette réflexion porte sur la faiblesse des approches globales qui, au lieu de cibler l'éducation d'un pays en particulier, limitent le savoir à une empathie passive et ne parviennent pas à le traduire en responsabilité active. La voix de Hind constitue la première leçon d'un programme obligatoire de formation morale. Nous devons désormais enseigner non seulement ce que sont les règles éthiques, mais aussi le poids du « silence face à la cruauté ». L'éducation doit donner aux élèves le courage de prendre position sur le plan éthique lorsqu'ils entendent la voix de la crise, malgré l'impuissance systémique. Le savoir doit être une force dynamique qui éveille les consciences.

L'obligation laissée par le silence.

Le silence profond et pesant qui s'installe à la fin du film est la question ultime à laquelle nous devons répondre. Ce silence murmure que la tragédie d'Hind n'est pas terminée, mais que notre responsabilité ne fait que commencer. Ce film n'est pas une tristesse passagère, mais un appel à une responsabilité morale durable. Pour les spectateurs, regarder ce film, ce n'est pas simplement être témoin d'une histoire ; c'est aussi comprendre pourquoi témoigner, malgré l'inaction, est un devoir sur la voie du rétablissement de la justice et de l'humanité internationales. Si la voix d'un enfant est entendue mais qu'aucune mesure n'est prise, alors le phare d'humanité au cœur de toutes nos structures culturelles, éducatives et juridiques s'éteint. Ce film nous invite tous à réécrire notre manifeste de conscience.





Dictionnaire de Maarif

Eyyup BOSTANCI

ENTRAÎNEMENT

Ce mot est utilisé au sens de sport et de préparation physique. Emprunté à l'arabe en turc, il a subi une transformation sémantique au fil du temps. L'origine du mot « idman » est l'arabe « idmān » (ادمان), dérivé de la racine « dmn ». Le verbe « edmana », dont il est issu, signifie « continuer », « s'habituer ». Dans les dictionnaires arabes classiques, ce mot désigne non seulement le sport, mais aussi le processus d'acquisition d'une habitude, qu'elle soit mentale ou physique.

En turc, jusqu'à la période des Tanzimat, le mot « idman » était davantage employé au sens d'« acquérir une habitude » et d'« habituer le corps à quelque chose ». Il a acquis son sens moderne d'« entraînement sportif » à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. Dans l'ouvrage de Şemseddin Sami, *Kâmûs-ı Türkî*, le mot « idman » est défini comme « un exercice pratiqué pour habituer le corps à quelque chose, pour gagner en agilité et en endurance ». Aujourd'hui, il est utilisé comme synonyme d'« entraînement ». Dire « Je suis bien entraîné » ne signifie pas seulement faire du sport. Cette expression décrit aussi une force mentale développée face aux difficultés de la vie, au stress professionnel ou aux situations complexes. Le terme « idman » est ancré dans l'histoire du sport turc. Le fait qu'il ait été choisi pour nommer la première organisation sportive turque, « Türkiye İdman Cemiyetleri İttifakı » (1922), témoigne de l'importance de ce concept à l'époque. Bien que les mots « çalışma » (travail) ou « antrenman » (entraînement), d'origine française, se soient répandus avec les efforts de purification de la langue turque, le mot « idman » a conservé son influence. Par ailleurs, au début de la République, le mot « idmancı » (entraîneur/professeur d'exercice) était utilisé à la place de « professeur d'éducation physique », mais il n'a pas été accepté et a disparu.



Élèves du lycée Galatasaray pendant l'entraînement

LECTEUR

« Lecturer » est un terme technique utilisé dans le monde universitaire et de l'édition. Mot occidental d'origine latine, « lecturer » est entré dans la langue turque avec la modernisation des structures universitaires et la professionnalisation du secteur de l'édition. Le dictionnaire de l'Association de la langue turque définit le mot comme « okutman » (lecteur/professeur). Il est dérivé du verbe latin « legere » (lire). « Lecturer » signifie « lecteur ». Il est passé en français sous la forme « lecturer » et en allemand sous la forme « lektor ». En Europe médiévale, le terme désignait également les personnes chargées de lire des textes à haute voix ou d'enseigner des cours fondamentaux, notamment dans les universités et les églises.

En turc, le mot « lecturer » apparaît principalement dans deux contextes institutionnels distincts : il désigne le personnel enseignant des universités chargé d'enseigner les langues étrangères ou de dispenser des cours pratiques dans des domaines de spécialisation. Dans les anciens textes de la loi n° 2547 sur l'enseignement supérieur, il était considéré comme une traduction d'« okutman », mais il reflète aujourd'hui plus fidèlement le système des titres universitaires (lectorat) en vigueur en Europe. Dans le domaine de l'édition, un lecteur est la personne qui évalue la pertinence d'un ouvrage pour la publication après son examen éditorial.



Tableau de Gustave Doré, « Lecteur de la Bible dans un refuge de nuit », 1872

DOCTORAT HONORAIRE

Il s'agit de l'équivalent de l'expression latine « Doctor Honoris Causa » (doctorat honorifique).

Le mot lui-même est une combinaison intéressante du mot arabe « fahr » (فخر), qui signifie « se vanter, être fier », et du mot occidental « doctor », créant ainsi une structure hybride. C'est le titre honorifique le plus prestigieux décerné par les universités ou les établissements d'enseignement supérieur à des personnes ayant fait preuve de réalisations exceptionnelles dans les domaines scientifiques, artistiques, politiques ou sociaux, ou ayant apporté une contribution significative à l'humanité ou à l'institution, sans qu'un examen universitaire ou une thèse soit requis. Le terme lui-même revêt un caractère « honorifique » ; autrement dit, ce titre ne confère pas d'autorité académique (telle que l'enseignement ou la direction de recherches scientifiques), mais il honore le prestige et la place de la personne dans la société.

La tradition des doctorats honorifiques remonte à l'organisation universitaire médiévale. Le premier doctorat honorifique recensé aurait été décerné par l'Université d'Oxford à Lionel Woodville vers 1470-1478. À l'origine, ce titre était généralement décerné en signe de gratitude envers les nobles ou les personnalités politiques dont l'université avait besoin du soutien. À partir du XVIIe siècle, il commença à être attribué non seulement pour influence politique, mais aussi à des génies ayant véritablement contribué aux sciences et aux arts. Par exemple, Benjamin Franklin reçut des doctorats honoris causa de nombreuses universités pour ses travaux scientifiques.

En Turquie, les premiers doctorats honoris causa au sens moderne du terme furent décernés durant la période de l'Université d'Istanbul (Darülfünun). Sous la République, cette tradition s'institutionnalisa avec les réformes universitaires. Parmi les premiers doctorats honoris causa décernés en Turquie, les titres de « Müderrislik » (Professeur) et de « Doktorluk » (Docteur) conférés à Mustafa Kemal Atatürk par la Faculté des Lettres de l'Université d'Istanbul en 1923 occupent une place importante.

« BELLETMEN » :

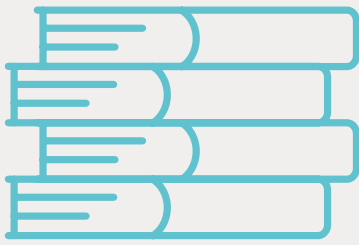
Ce terme technique, apparu durant la période de purification de la langue turque, a trouvé une place particulière dans notre système éducatif. Bien que ses origines soient purement turques, le terme « belletmen » est, de par sa fonction, un élément important de la culture des internats. Il dérive du verbe turc « belletmek ». On peut supposer que ce mot provient de la racine turque ancienne « bel », qui signifie « esprit, intellect » ou « signe, trace ». Le verbe « bellemek », qui en est issu, signifie apprendre, mémoriser ou retenir.

« Bellet- » : avec l'ajout de suffixes verbaux, il acquiert le sens de « garantir l'apprentissage, retenir ». L'ajout du suffixe « men », rare en turc, lui confère le sens de « celui qui mémorise ». En réalité, ce mot a été créé après la réforme linguistique qui a suivi la République, afin de trouver un équivalent turc à des concepts comme l'arabe « mürebbi » ou le français « etüt şurusu » (surveillant d'études).

En turc, le terme « belletmen » a un sens restreint et technique, notamment dans les internats. Dans ces établissements (lycées scientifiques, lycées de sciences sociales, écoles avec dortoirs), il désigne un enseignant chargé de la gestion pédagogique, didactique et administrative des élèves en dehors des heures de cours et qui encadre leurs séances d'étude. Le règlement du ministère de l'Éducation nationale définit les fonctions de ces personnes sous l'appellation de « surveillant d'internat ».



Bibliothèque



Des Livres qui Éclairent l'Avenir de l'Éducation.

Chaque lecture est une nouvelle forme de contact avec le monde. Les ouvrages de ce numéro rassemblent des voix issues de différentes disciplines et cultures autour de concepts communs : l'éducation, l'accès, la guérison. Nous considérons la lecture non seulement comme un lieu d'acquisition de connaissances, mais aussi comme un espace d'empathie et de transformation intellectuelle, et nous sommes heureux de partager avec nos lecteurs ces œuvres qui ont retenu notre attention.



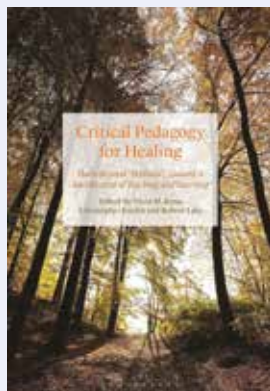
PÉDAGOGIE CRITIQUE POUR LA GUÉRISON : DES VOIES AU-DELÀ DU « BIEN-ÊTRE »

Directeurs de publication : Tricia M. Kress, Christopher Emdin, Robert Lake

Éditeur : Bloomsbury Academic

Année de publication : 2021

L'auteur hongrois, lauréat du prix Nobel de littérature en 2025, est considéré comme l'une des voix les plus remarquables de la littérature contemporaine. Son œuvre la plus célèbre, *Sátántangó* ; *Le Tango du Diable* a été traduit en turc en 2025. Ce roman, construit une vaste structure allégorique autour de l'effondrement social, des incertitudes économiques et morales, et des distorsions quotidiennes de la vie dans un petit village hongrois. Par des phrases denses et ininterrompues, l'auteur rend compte du flux du temps et de l'espace avec une intensité presque haletante, confrontant le lecteur aux tensions internes et sociales des personnages. Le roman propose une structure qui interroge profondément non seulement les thèmes de la vie villageoise, mais aussi ceux de l'attente, du désespoir et de la corruption du monde moderne. En brouillant les frontières entre la tragédie individuelle et la tragédie de la société, il offre une expérience qui repousse les limites de la littérature, tant sur le plan formel que thématique.



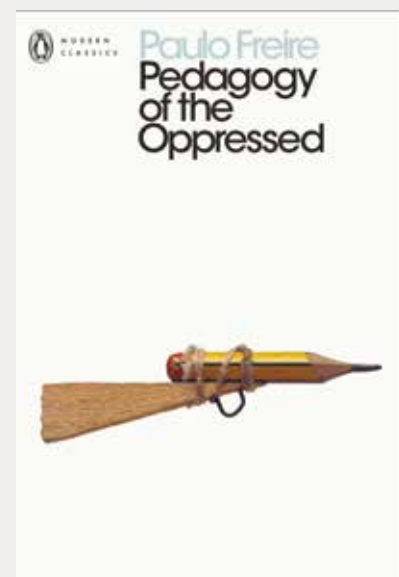
PEDAGOGIE DES OPPRIMÉS

Auteur : Paulo Freire

Éditeur : Herder & Herder

Année de publication : 1970

La Pédagogie des opprimés est l'œuvre fondamentale de Paulo Freire, dans laquelle il conçoit l'éducation non seulement comme une activité d'enseignement, mais aussi comme une pratique politique libératrice. Freire rejette le « modèle bancaire de l'éducation » qui considère les opprimés comme des récepteurs passifs du savoir. Il soutient que ce modèle renforce le fatalisme et la domination en présentant le monde comme une réalité statique et immuable. Il propose une approche fondée sur le dialogue avec les opprimés, qu'il nomme « éducation problématisante ». Dans ce modèle, la libération n'est pas un don extérieur, mais le fruit de leur participation active à leurs propres luttes. L'éducation permet aux individus de questionner leur rapport au monde et de le percevoir comme une matière première pour leur construction identitaire. Selon Freire, les êtres humains ne sont pas des êtres finis, mais des êtres créatifs en perpétuel devenir ; le contenu de l'éducation doit donc être déterminé par leurs expériences et leurs centres d'intérêt.



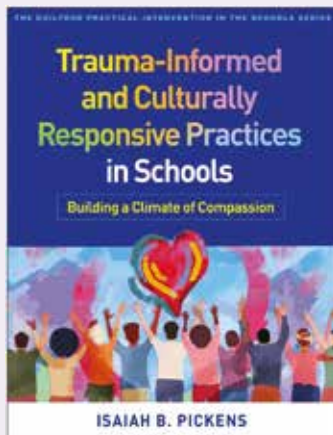
**PRATIQUES SCOLAIRES
TENUES DE COMPASSION ET
ADAPTÉES AUX DIFFÉRENCES
CULTURELLES : CRÉER UN
CLIMAT DE BIENVEILLANCE**

Auteur : Isaiah B. Pickens

Éditeur : Guilford Press

Année de publication : 2026

Cet ouvrage est un guide pratique destiné aux enseignants souhaitant repenser l'environnement d'apprentissage et relationnel en milieu scolaire, en privilégiant la transparence, la confiance et la sensibilité culturelle. Pickens souligne l'importance du sentiment de sécurité et d'appartenance des élèves pour leur réussite scolaire et propose des stratégies concrètes pour y parvenir. Il décrit des pratiques sensibles aux traumatismes et adaptées aux différences culturelles pour transformer le climat scolaire, en traduisant la théorie en pratique grâce à des études de cas, des listes de contrôle, des guides de mise en œuvre et des ressources facilement accessibles. Le livre offre des outils applicables dans de nombreux domaines, de l'enseignement en classe à la planification de la sécurité scolaire, en passant par les systèmes de soutien à plusieurs niveaux et le bien-être des enseignants et du personnel. L'objectif, tout au long de la lecture, est d'amener les écoles à se transformer en communautés d'apprentissage qui, au-delà des objectifs académiques, créent une culture d'amélioration globale et de solidarité.



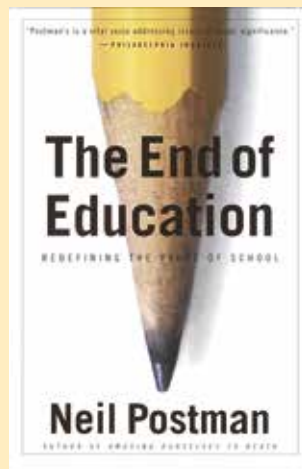
**LA FIN DE L'ÉDUCATION :
REDÉFINIR LA VALEUR DE
L'ÉCOLE**

Auteur : Neil Postman

Éditeur : Alfred A. Knopf

Année de publication : 1995

La Fin de l'éducation : Redéfinir la valeur de l'école est un ouvrage de philosophie de l'éducation critique de Neil Postman qui interroge le récit que sert l'école moderne. Selon Postman, l'éducation contemporaine a perdu son sens en devenant excessivement dépendante de la technologie, de la mesure et de l'évaluation, et du discours sur l'efficacité. Les écoles ne peuvent plus offrir un récit convaincant expliquant pourquoi les élèves devraient apprendre. Par conséquent, l'auteur plaide pour replacer l'éthique, la continuité culturelle, les valeurs partagées et les finalités humaines au cœur de l'éducation. Postman soutient que l'école n'est pas seulement une institution qui transmet des compétences, mais aussi un espace culturel où la société se raconte et se reproduit. Le livre invite à repenser l'éducation non pas comme un simple objectif instrumental, mais comme une pratique de construction de sens qui aide les individus à comprendre leur place dans le monde.



JE CROIS QUE JE SUIS EN TRAIN DE FAIRE DU BRUIT !

Auteure : Sema Aslan

Illustratrice : Cansu Dinç

Éditeur : İletişim Yayınları

Année de publication : 2020



Dans ce pays surpeuplé où coexistent toutes les nuances de bleu, un jour, des sifflements terrifiants et des bourdonnements sinistres retentissent. Au même instant, les oiseaux perchés sur le balcon battent des ailes et s'envolent. Non seulement les oiseaux, mais aussi les habitants de ce pays surpeuplé vont migrer vers un autre pays... Cet album illustré raconte l'histoire d'un enfant contraint de quitter son pays à cause de la guerre, explorant le lien entre le lieu et la langue. Grâce à son récit symbolique, il offre une richesse de sens qui saura toucher aussi bien les enfants que les adultes.



INFORMATIONS DE CONTACT ET DE COMPTE

SIÈGE SOCIAL

Ord. Pr. Dr. Fahrettin Kerim Gökay Caddesi N° 22
Altunizade Üsküdar / İSTANBUL

Téléphone : +90 216 323 35 35

• iletisim@turkiyemaarif.org • www.turkiyemaarif.org

FONDATION MAARIF DE TURQUIE INFORMATIONS SUR LE COMPTE DE DON

IBAN

VakıfBank

TL	TR61 0001 5001 5800 7306 0925 82
USD	TR84 0001 5001 5804 8018 0952 52
EUR	TR42 0001 5001 5804 8018 0810 70

Ziraat Bankası

TL	TR37 0001 0008 2481 9873 6050 01
USD	TR69 0001 0008 2481 9873 6050 07
EUR	TR42 0001 0008 2481 9873 6050 08

Halkbank

TL	TR94 0001 2009 7530 0016 0000 38
USD	TR33 0001 2009 7530 0058 0003 90
EUR	TR60 0001 2009 7530 0058 0003 89

Türkiye Finans Katılım Bankası

TL	TR49 0020 6003 1903 6485 7400 01
USD	TR65 0020 6003 1903 6485 7401 01
EUR	TR38 0020 6003 1903 6485 7401 02

Albaraka Türk Katılım Bankası

TL	TR33 0020 3000 0398 8457 0000 01
USD	TR06 0020 3000 0398 8457 0000 02
EUR	TR76 0020 3000 0398 8457 0000 03

IBAN

Emlak Katılım

TL	TR49 0021 1000 0005 2211 0000 01
USD	TR65 0021 1000 0005 2211 0001 01
EUR	TR38 0021 1000 0005 2211 0001 02

Yapı Kredi

TL	TR84 0006 7010 0000 0052 5409 64
USD	TR62 0006 7010 0000 0052 5400 02
EUR	TR07 0006 7010 0000 0052 5400 22

Vakıf Katılım Bankası

TL	TR49 0021 0000 0000 8566 0000 01
USD	TR65 0021 0000 0000 8566 0001 01
EUR	TR38 0021 0000 0000 8566 0001 02

Ziraat Katılım Bankası

TL	TR10 0020 9000 0014 8794 0000 10
USD	TR32 0020 9000 0014 8794 0000 02
EUR	TR05 0020 9000 0014 8794 0000 03

Garanti

TL	TR82 0006 2000 4220 0006 2934 05
USD	TR92 0006 2000 4220 0009 0599 56
EUR	TR22 0006 2000 4220 0009 0599 55

Kuveyt Türk Katılım Bankası

TL	TR58 0020 5000 0948 1373 6000 02
USD	TR04 0020 5000 0948 1373 6001 01
EUR	TR74 0020 5000 0948 1373 6001 02

VOTRE NOUVEAU COMPAGNON N'EST QU'À UN CLIC

Achetez n'importe quel modèle Bajaj ou Kanuni de votre choix rapidement,
en toute sécurité et facilement et profitez de posséder une moto via ekuralkan.



ekuralkan.com



ekuralkan.com



CONNECT TO HOSPITALITY

with our caring cabin crew



TURKISH AIRLINES

Products and services are subject to change depending on flight duration and aircraft.